LA RÉVOLUTION,

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

L'ORIGINE ET LA PROPAGATION DU MAL EN EUROPE,

DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

MGR GAUME,

Protonotaire apostolique, vicaire général de Reims, de Montauban et d'Aquila,
docteur en théologie, chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre,
membre de l'Académie de la religion catholique de Rome, de l'Académie des sciences,
arts et belles-lettres de Besançon, etc.

Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.
(*Galat.* VI, 8.)
Ce que l'homme aura semé, il le récoltera.

DOUZIÈME LIVRAISON.

LA RENAISSANCE.

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 4.

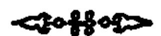
1859

LA RÉVOLUTION.

LA RENAISSANCE.

XII.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, rue Garancière.



AVANT-PROPOS.

Plusieurs questions nous ont été faites sur notre dernière livraison ; nous allons y répondre en peu de mots. « Pourquoi, nous a-t-on dit, ne pas laisser dans l'ombre les honteux mystères de la vie et de la mort des auteurs païens? Pourquoi, surtout, en adresser le récit à une mère de famille? » — L'exemple donné tant de fois dans les saintes Écritures nous a servi de guide, comme il nous servira de justification. Afin de détourner son peuple de l'idolâtrie et du commerce avec les idolâtres, Dieu mit au grand jour les turpitudes de l'une et les crimes des autres : *Ostendam gentibus nuditatem tuam*. Dans le même but, nous avons, malgré notre répugnance pour un pareil travail, soulevé un coin du voile qui cache les honteux mystères du Paganisme et de ses prétendus grands hommes : c'était une nécessité.

Il fallait, s'il est possible, guérir l'Europe de son admiration fanatique pour l'antiquité gréco-romaine, cause première de tous ses malheurs.

Il fallait faire rougir de leurs audacieux mensonges, les guides infidèles qui lui répètent depuis quatre siècles, et qui lui disent encore aujourd'hui : « L'antiquité classique est la plus belle chose qu'il y ait eu au monde. Elle forme autour de la jeunesse une atmosphère morale, d'autant plus efficace qu'elle est ou semble plus naturelle : le commerce intime avec elle est la plus bienfaisante éducation[1]. »

Il fallait inspirer aux professeurs laïques et ecclésiastiques une honte salutaire, en les amenant à réfléchir sur la nature des fonctions qu'ils exercent.

Il fallait instruire les familles et leur dire une bonne fois dans quel monde on élève leurs enfants, quels hommes on leur donne pour modèles et pour maîtres.

Il fallait enfin nous justifier nous-même. Si nous n'avions pas fait ce que nous avons fait, on n'aurait pas cessé de taxer d'exagération notre lutte contre le Paganisme. Ce grand cheval de bataille de nos adversaires est maintenant hors de service.

Si gazé qu'il soit, le tableau que nous avons tracé est d'une grande laideur. Nul, nous le savons, ne doit en être plus révolté qu'une mère de famille; mais nul n'est plus intéressé à connaître la vérité, mieux disposé à en profiter, plus capable de rendre

[1] Texte de MM. Thiers et Cousin.

cette connaissance utile : l'idée qui se fait femme est une idée victorieuse. Voilà pourquoi nous avons adressé nos lettres aux mères de famille. En avoir trop dit n'est pas à craindre : où est aujourd'hui l'ignorance du mal? Ce qui est à craindre, c'est de n'en avoir pas dit assez. Serons-nous assez heureux pour provoquer une seule réclamation énergique, une seule plainte efficace? Un seul auteur païen tombera-t-il des mains d'un seul maître? Est-il un seul enfant de Dieu à qui on épargnera l'étude d'une seule ligne de la Bible des démons?

Quoi qu'il en soit, un illustre et saint évêque a jugé cette livraison si propre à dessiller les yeux, qu'il la traduit dans sa langue maternelle et l'envoie, lettre par lettre, à tous ses collègues et à tous les maîtres de la jeunesse.

« Vos coups, ajoute-t-on, portent trop loin. Qui voudra désormais étudier les auteurs païens? Et si on ne les étudie plus, que deviennent les langues savantes, le beau latin, le baccalauréat? » — Étudiera les auteurs païens qui voudra; nous ne les avons jamais entièrement bannis. Seulement on saura ce qu'ils sont, ce qu'est l'antiquité, avec quelles précautions il faut voyager dans un pays infecté de la peste, et fréquenter des hommes atteints de maladies contagieuses.

Vous parlez des langues savantes, leur destinée

vous inquiète! — Pourriez-vous nous dire ce qu'elles sont devenues? Depuis la Renaissance, la jeunesse de l'Europe passe huit ans à les étudier dans les auteurs païens : qui les connaît?

Les langues savantes! J'approuve votre tendresse pour elles. Mais l'hébreu aussi est une langue savante, une langue sacrée, la langue dans laquelle Dieu lui-même a prononcé ses oracles; une langue mère qui donne la racine et la clef des autres, notamment des langues inconnues de l'extrême Orient, qui sont aussi des langues savantes. D'où vient qu'on ne l'étudie pas? D'où vient que vous ne plaidez pas sa cause, et que vous ne réclamez pas contre le mépris dont il est l'objet? Pourquoi deux poids et deux mesures?

Les langues savantes! Le latin chrétien, le grec chrétien ont la prétention d'être des langues savantes, plus savantes même que le latin païen et le grec païen. Elles possèdent plus et mieux que la langue de Cicéron et de Démosthène. Tous les mots des langues profanes s'y trouvent : le christianisme n'en a répudié aucun. Il a ennobli le sens d'un grand nombre, il en a créé de nouveaux. Seulement il a rejeté la forme : si belle qu'elle soit, la chenille rejette sa grossière enveloppe quand elle devient papillon. Ces langues sont la clef de tous nos trésors; les archives de l'humanité chré-

tienne ne sont accessibles que par elles. Voilà les langues vraiment savantes, vraiment philosophiques, vraiment bonnes à servir de gymnastique intellectuelle à la jeunesse, vraiment utiles à étudier, nécessaires même à connaître, sinon de tous, du moins de l'élite de la société.

Ici encore pourquoi votre silence? pourquoi votre mépris? pourquoi vos deux balances? Pourquoi éliminez-vous de vos dictionnaires tous les mots de ces langues comme illégitimes, parce qu'ils ont le malheur d'être nés du Christianisme et non du Paganisme? Pourquoi les marquez-vous d'un stigmate d'ignominie, et reprenez-vous, comme d'une faute, l'écolier qui s'en sert? Pourquoi appelez-vous *barbares* les génies immortels qui ont trouvé ces mots, qui ont formé ces langues? les grands siècles qui les parlèrent, *le temps où les hommes étaient à moitié bêtes?* Pourquoi, dans vos discours et dans vos écrits, substituez-vous à leurs formules parfaitement irréprochables d'ailleurs, très-précises et même consacrées, la phraséologie vague, ridicule, souvent dangereuse des auteurs païens?

Vous parlez de l'approbation de l'Église! L'avez-vous en cela? L'avez-vous davantage, lorsque vous bannissez publiquement de vos programmes officiels tous les écrivains de la langue latine chrétienne, condamnant, pendant huit années entières, la jeu-

nesse baptisée, laïque ou cléricale, à se nourrir exclusivement d'auteurs païens? L'avez-vous encore, lorsqu'au moyen de comédies païennes, de tragédies païennes, de déclamations, d'amplifications, de narrations païennes et de mille petits expédients ridiculement païens [1], vous l'enivrez d'ad-

[1] Veut-on savoir ce qui se pratique encore aujourd'hui dans certains colléges? Chaque classe est divisée en deux camps : les Romains et les Carthaginois, avec leurs grades militaires. Un écolier, petit Suisse, petit Italien, petit Allemand, de dix ou de quinze ans, est-il le premier dans une composition? C'est un personnage. Il devient maître de la cavalerie, proconsul, général. Dans le vrai style du siècle d'or, on le proclame tel en présence de la classe. Il revêt solennellement les insignes de son grade; il a sa place séparée sur un trône, ou chaise curule. On lui délivre son brevet imprimé, signé par César lui-même et son premier lieutenant, le recteur du collége et le professeur. Lisez plutôt : *Lavs Deo eivsqve Matri S. L. C. — Qvod felix favstvmqve sit. — E schola coll. N. — Ob sedulam in literis operam navatam, ob thema in primis studiosius elaboratum. — Relatione a praeceptore peracta. — Rogatoque sententiam coll. praeside. — Dignus habitus fuit N... — Qui — praeclaro imp. Roman. nomine — donaretur — an. CIϽ. IϽ. CCC. LVII decim kal. jun.*

Ailleurs : *N... M. magistrat. nvmero. habeatvr. — Vtqve. Carth. imp. honore. vtatur liceatqve. ei. hvivs. Gradvs. insignia habere. et proprio. svbsellio. vti.*

La victoire remportée dans la classe donne lieu au triomphe. La cour du collége devient le *territorium triumphale* de l'ancienne Rome. L'empereur y descend avec toute la classe, dont les douze premiers élèves sont faits consuls, proconsuls, sénateurs. Une voix crie : *Vivat exercitus Romanorum; vivat N. imperator Romanorum.* Toutes les voix de la classe répètent ces *vivat.* Reste à mon-

miration non-seulement pour les langues, mais pour les hommes, les idées, les usages, les institutions de l'antiquité gréco-romaine? Car enfin toutes ces choses et beaucoup d'autres font partie de l'enseignement que vous pratiquez, que vous défendez, que vous prétendez être autorisé par l'Église, au point que l'attaquer c'est, suivant vous, attaquer l'Église elle-même.

Les langues savantes! nous en reconnaissons

ter au Capitole. L'empereur, avec ses consuls et ses sénateurs, a complit la glorieuse ascension, en se rendant successivement dans toutes les classes. Là recommencent les *vivat*. Tous les Romains des différentes classes acclament le vainqueur. C'est sans doute pour rendre grâces *aux dieux* qu'on crie *vivat conceptus immaculatus beatæ Mariæ virginis*. Rien ne manque à la parodie.

Le général romain est-il vaincu par son adversaire le Carthaginois? Une scène déchirante se passe en présence des deux camps sous les armes : scène solennelle qui remet sous les yeux un des plus grands souvenirs de la belle antiquité. Le vaincu devient Turnus, le vainqueur Énée. Le Turnus de collége, blessé à mort, se traîne aux pieds de l'Énée de collége. Il s'avoue vaincu; il reconnaît les droits du vainqueur; il tend vers lui des mains suppliantes, et, comme preuve de sa défaite, il lui remet, non pas son épée, mais la cédule suivante, signée de sa propre main : *Cedo tibi N... utere sorte tua vicisti et victum tendere palmas, me N... socii videre. Die 10 jan. ann.* 1858. Tout cela gravement présidé par des hommes respectables! Tout cela accompli devant, pour et par des *gamins!* Et on ne veut pas qu'adolescents et hommes faits, ils rêvent de Rome et de Carthage! N'y a-t-il donc pas d'autres moyens d'émulation? Ceux que vous employez étaient-ils connus des premiers chrétiens?

comme vous la haute importance. Comme vous, nous regrettons de les voir de plus en plus négligées et ignorées. Mais, contrairement aux funestes préjugés de la Renaissance, nous croyons que l'unique moyen d'en ranimer l'étude, c'est de faire étudier nos langues chrétiennes : comme l'unique moyen de régénérer la littérature et les arts, c'est d'y faire rentrer l'élément chrétien, artistique et littéraire.

« Mais le beau latin, que deviendra-t-il, si on n'étudie plus ou peu les auteurs du siècle d'or? » — C'est ici l'éternelle fin de non-recevoir qu'on oppose à la réforme des études. En vain l'histoire montre jusqu'à l'évidence que l'Europe périt par le système d'enseignement païen. On ferme les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre. La bouche seule reste ouverte pour crier : Le beau latin! Sauvons le beau latin! Remarquons d'abord que la plupart de ceux qui réclament le plus fort ne connaissent guère ni le beau ni le latin : semblables à ces émeutiers de la Restauration qui criaient : *Vive la Charte,* sans savoir ce que c'était que la Charte. Remarquons en outre qu'on a vingt fois répondu victorieusement à leurs difficultés[1], et garanti le beau latin, en leur prouvant que le Christianisme ne fait

[1] Notamment Érasme, analysé dans notre Préface aux *Lettres de saint Bernard.*

de mal à personne : peine perdue. Le peuple ne raisonne pas, le parti pris encore moins.

Non dans l'espérance d'éclairer des aveugles volontaires, mais dans l'intérêt des personnes qui cherchent sincèrement la vérité, examinons une dernière fois leurs prétentions. Suivant les patrons de l'enseignement classique, il y a deux religions : la religion du vrai et la religion du beau. Le Christianisme est la religion du vrai; le Paganisme est la religion du beau. Le Christianisme est vrai, malheureusement il n'est pas beau; le Paganisme n'est pas vrai, mais il est beau, supérieurement beau, exclusivement beau. Ces deux religions opposées sont nécessaires, mais non au même degré : le beau est plus nécessaire que le vrai. Pour connaître la religion du beau et la pratiquer passablement, c'est-à-dire pour n'être pas exclu, comme barbare, de la république des lettres, il faut étudier le Paganisme, de huit à dix heures par jour, toute la semaine, pendant neuf ans. Pour connaître la religion du vrai et n'être pas damné, il suffira d'étudier l'Évangile quelques heures, chaque dimanche.

Que voulez-vous? disent-ils. Le Verbe éternel n'a pas su parler. Il est arrivé trop tard. Quand il est venu, le siècle du beau langage était passé pour toujours. Le Fils de Dieu a bien pu créer un monde

nouveau, mais il n'a pas su faire une langue. Il n'a pas pu ou il n'a pas voulu enrichir l'Église, son épouse, les chrétiens, ses enfants, des dons que l'esprit de mensonge prodiguait à ses adorateurs. Il a condamné sa religion à être éternellement tributaire du Paganisme, qu'il a détruit. Il est malheureux que Jésus-Christ n'ait pas fait rhétorique. L'infériorité des Apôtres et des Pères vient de ce qu'ils l'ont eu pour maître, plutôt que Démosthène ou Cicéron. Sorti de Jérusalem, le Christianisme n'a pas, il ne peut pas avoir de littérature. Pour être reçue dans le monde lettré, il faut de rigueur que la pensée chrétienne aille se faire habiller à Athènes ou à Rome. Là seulement sont les tailleurs, les parfumeurs, les coiffeurs de l'idée. Tout ce qui ne sort pas de leur officine est grotesque ou barbare.

Le Paganisme n'est pas seulement la religion du beau littéraire, il l'est aussi du beau artistique, philosophique, social, et même religieux suivant quelques-uns. Tout ce qui ne porte pas sa belière est gothique. Il faut le cacher ou le détruire. En conséquence, on a vu, pendant trois cents ans, les zélateurs de la religion du beau, mutiler nos monuments indigènes, déchirer nos philosophies, bouleverser nos institutions, et finir par replacer dans les temples gréco-romains qu'ils ont rebâtis, les belles divinités de l'Olympe. Leur fièvre est un peu

moins chaude. Nul aujourd'hui n'oserait soutenir que la *Somme* de saint Thomas, la Sainte-Chapelle de Paris, l'ancienne constitution de la monarchie française, sont des œuvres barbares. Encore un peu, il en sera de même de la langue et de la littérature chrétiennes.

Pour cela, dites-vous, il faudra que l'opinion revienne des antipodes. Elle en reviendra : vous savez qu'elle connaît la route. « Il y a vingt ans on riait de ceux qui osaient mettre la cathédrale de Reims au-dessus de Saint-Pierre de Rome; et je me souviens d'avoir été à peu près traité d'impie et d'imbécile par un homme respectable, à qui j'avais manifesté cette préférence en 1839. Dans trente ans on rira du chrétien qui hésitera à mettre, *sous tous les rapports*, les Pères et les grands écrivains du moyen âge au-dessus des auteurs classiques et de leurs modernes imitateurs[1]. »

En tout ceci la vérité est que le Christianisme est tout ensemble la religion du vrai et la religion du beau, et la religion du beau précisément parce qu'il est la religion du vrai, *pulchrum splendor veri.*

La vérité est que le Christianisme étant un fait divin, est un fait complet. Non-seulement pour satisfaire toutes les facultés de l'homme, mais pour les

[1] M. le comte de Montalembert, *Lettre* du 25 octobre 1851.

développer et les ennoblir, il n'a rien à mendier à personne.

La vérité est qu'en délivrant l'humanité de la servitude du démon, le Christianisme ne l'a pas appauvrie. Tous les dons naturels du génie, de l'art, de l'éloquence et de la poésie, il les lui a laissés, aussi beaux que Dieu les avait répandus sur les païens. Il a ajouté les dons surnaturels : source bien autrement féconde et bien autrement riche d'inspirations littéraires, oratoires, artistiques et poétiques.

La vérité est que le Christianisme, héritier de toutes choses, *hæres universorum*, a pris, ou mieux, a repris au Paganisme tout ce qu'il avait de bon, de vrai, de beau dans tous les genres et dans tous les ordres : il ne lui a laissé que ses erreurs et ses hontes.

La vérité est qu'en reprenant son bien, le Christianisme n'a rien détruit. Il a tout conservé, tout purifié, tout ennobli. Parce que l'horizon s'est agrandi, parce que l'humanité s'est élevée, le beau est devenu plus beau, le vrai plus vrai, le bon meilleur.

La vérité est que le Christianisme a littéralement retourné le monde : ce qui était en haut dans les choses et dans les opinions humaines, a été mis en bas; et ce qui était en bas a été mis en haut. Est-ce que ces grandes révolutions du Verbe ont pu s'ac-

complir sans que la *forme du Verbe*, qui est la parole, fût changée et dans son esprit et dans ses goûts? Malheureusement nous avons perdu le vrai goût du beau, parce que l'idée chrétienne s'est affaiblie dans notre commerce prolongé avec le Paganisme.

En un mot, la vérité historique, philosophique, est que le Christianisme a créé un ordre de beautés particulier qui transfigure la littérature et les arts : *beautés vraies*, opposées aux *beautés conventionnelles* de l'antiquité profane. Cela veut dire tout à la fois que le Christianisme a une langue, un art, une littérature à lui; et que cette langue, cet art, cette littérature du Christianisme sont à la hauteur du Christianisme lui-même : tant pis pour ceux qui ne le voient pas.

« Mais le baccalauréat! Avec des classiques chrétiens comment faire des bacheliers? » — Comme on en fait avec des classiques païens. Que faut-il pour être bachelier? Savoir un peu de tout, sans savoir le tout de rien; traduire une page de latin en français et *vice versa*, même avec indemnité d'un solécisme; expliquer, sans faire trop de contre-sens, quelques phrases de grec et de latin; allonger en style plus ou moins correct quelques lieux communs; répondre tant bien que mal à certaines questions dont la solution demande surtout de l'a-

plomb et de la mémoire : voilà. Et vous croyez sérieusement que l'étude des auteurs chrétiens, telle que nous l'avons indiquée, est un obstacle invincible à l'acquisition de ce riche trésor de science et de littérature? Comment le savez-vous? quelle expérience pouvez-vous produire?

« Nous le savons *a priori.* » — Et nous, *a priori*, nous nous permettons d'affirmer le contraire. Convenez-vous que plus un sol est fertile, plus la végétation des plantes qu'il nourrit est rapide et vigoureuse? Quel est, suivant vous, le sol le plus fertile, le Christianisme, ou le Paganisme? Dans les âmes nourries de Christianisme, toutes les facultés deviendront plus vigoureuses et acquerront une aptitude plus grande à toutes les sciences. Cela signifie qu'avec notre enseignement vous ferez non-seulement des bacheliers, mais, ce qui vaut un peu mieux, des hommes sérieux et des citoyens utiles. *A priori* la présomption est donc en faveur des auteurs chrétiens.

« Sans doute; mais dans l'application il en est autrement. Ce n'est pas le latin chrétien qu'il faut savoir pour être bachelier, c'est le latin païen. On ne vous interroge pas sur saint Augustin, mais sur Cicéron; sur saint Chrysostome, mais sur Démosthène. » — Je pourrais d'abord vous répondre que le latin exigé pour être bachelier n'est rigoureusement ni païen

ni chrétien; c'est un latin quelconque. J'ajoute, et, jusqu'à preuve contraire, je soutiens que le jeune homme capable d'expliquer à livre ouvert saint Chrysostome, Tertullien, saint Augustin, saint Jérôme, sera en état d'expliquer de la même manière Démosthène, Tacite, Cicéron, Salluste. Mais accordons pour un moment qu'avec les auteurs chrétiens, on apprendra moins vite et moins bien le latin exigé pour le baccalauréat. Il y a un moyen facile de parer à cet inconvénient.

Nous laissons parler un père de famille : « Le bagage des auteurs païens, sur lesquels on ne craint pas de gaspiller exclusivement le temps de la jeunesse chrétienne, pendant les dix plus belles années de la vie, est formé de quelques volumes dont la totalité pourrait être lue, expliquée, commentée en moins d'une année, le grec et le latin étant déjà sus d'ailleurs. Personne ne contestera cela. C'est un fait qu'attestent les épreuves du baccalauréat, ce minotaure moderne des intelligences. En effet, ne voit-on pas, à Paris, des professeurs, sous le nom de préparateurs au baccalauréat, réparer en trois ou six mois les brèches d'une éducation trop peu sûre d'elle-même, pour ne pas chercher un badigeon qui l'approprie aux examens?

» Si cette industrie, qui restaure ainsi un latiniste en quelques mois, subsiste depuis l'origine du

baccalauréat jusqu'à ce jour, c'est qu'apparemment elle fait réussir, sans quoi elle ne serait pas née viable. En vain dira-t-on que ces élèves sont plus faibles que les autres; là n'est pas la question. Puisque ces élèves sont reçus, il faut bien admettre que pour le résultat final ils valent les autres.

» Là-dessus je raisonne ainsi : Admettons, ce qui est une concession gratuite, qu'avec les auteurs chrétiens on apprenne moins facilement le latin nécessaire au baccalauréat qu'avec les auteurs païens; admettons de plus, ce qui est un fait certain, que les préparateurs au baccalauréat ne demandent que trois mois, mettons-en six, une année même, pour réformer un latiniste païen, on devra bien accorder que deux années suffiraient pour le même objet dans un établissement qui adopterait la réforme. Alors tout est concilié : la christianisation de l'enseignement et les exigences du baccalauréat.

» Pour compléter le nombre dix, temps ordinaire des études classiques, restent huit années pour faire l'instruction, et, ce qui vaut beaucoup mieux, l'éducation de la jeunesse avec nos auteurs chrétiens. C'est alors que la raison des élèves, mûrie au foyer vivificateur des grands littérateurs, poëtes, prosateurs, orateurs et philosophes de l'Église, sera cuirassée contre le faux et le vide des auteurs païens, ce qui les rend toujours dangereux, si expurgés

qu'ils soient d'ailleurs. C'est alors, et alors seulement, que l'étude des auteurs païens sera un avantage au point de vue littéraire et au point de vue moral, comme l'a si bien prouvé M. Bastiat et vous-même, Monseigneur, dans vos lumineux écrits [1]. »

Mais cette supposition n'en est plus une. Tous les établissements d'instruction qui ont adopté la réforme reconnaissent par expérience, qu'avec les auteurs chrétiens l'étude du latin et du grec, se fait mieux et plus vite qu'avec les auteurs païens. A l'étranger les examens publics, en France les épreuves du baccalauréat, sont venus donner raison à des vérités d'ailleurs évidentes par elles-mêmes.

On nous a fait d'autres questions, celles-ci par exemple : « A qui persuaderez-vous que c'est Virgile et Cornélius Nepos qui ont perdu l'Europe? » — Que répondre à des gens qui ne comprennent pas que le chêne sorte du gland? A des gens qui ne savent pas, ou qui ont l'air de ne pas savoir, que l'éducation fait l'homme et l'homme la société; que l'éducation se fait par la transmission des idées; que la transmission des idées se fait par la parole écrite

[1] De R..., 11 avril 1858. — Avec un admirable bon sens l'auteur attaque la routine dans la méthode actuelle d'enseigner les langues. Nous partageons complétement ses idées; on les trouvera dans notre premier ouvrage : *le Catholicisme dans l'éducation*, 1835.

ou parlée ; que la parole écrite, au développement de laquelle sert la parole parlée, se transmet par les livres qu'on met entre les mains des enfants, qu'on leur donne comme des modèles et qui sont l'aliment de leur âme pendant les années décisives de la vie ? Que répondre à des gens qui croient à leur triomphe, quand, pour avoir le droit de se moquer, ils ont réduit une question immense, aux mesquines proportions d'une sotte plaisanterie ? Si vous voulez savoir comment le Paganisme social est sorti du Paganisme classique, nous nous permettrons de vous dire : lisez la *Révolution*. Est-ce par hasard que l'ivraie ne vient pas de l'ivraie?

« Sans doute; mais les auteurs païens ne sont pas de l'ivraie. » — Au point de vue de la religion, de la vertu, de la politique, de la philosophie, des mœurs, des exemples, si les auteurs païens ne sont pas de l'ivraie, veuillez dire ce qu'ils sont ?

« Mais n'y a-t-il pas du bon dans les auteurs païens? » Oui, comme il y a du bon dans une vaste campagne couverte de ronces, où l'on trouve çà et là quelques épis de blé. Les livres païens sont les épigrammes de Martial qui renferment un peu de bon, passablement de médiocre et beaucoup de mauvais : *Sunt quædam bona, sunt mediocra, sunt mala plura.*

« De quoi n'abuse-t-on pas ? » Vraie en elle-même,

cette maxime, appliquée à l'étude assidue des auteurs païens pendant la jeunesse, est complétement fausse. Être républicain ou révolutionnaire en politique, naturaliste en religion, rationaliste en philosophie, après s'être nourri des auteurs païens, ce n'est pas abuser, mais user très-logiquement de ces auteurs. Quel est, je vous prie, le principe révolutionnaire, sensualiste, rationaliste qui ne se trouve dans ces écrivains si vantés ? Depuis Machiavel et Pomponace, en passant par Hobbes, Spinoza, Voltaire, Rousseau, Robespierre et Marat, jusqu'à Mazzini, Gallenga, Quinet, Orsini, demandez à tous les négateurs du Christianisme où ils ont puisé les prémisses de leurs arguments ? Pas un qui ne vous montre un auteur classique et qui ne prouve, de manière à imposer silence à tout homme de bonne foi, qu'il n'a point abusé, mais logiquement usé de cet auteur. Vous avez beau dire que le Paganisme n'existe plus qu'à l'état de momie, et qu'en cet état il ne peut plus être dangereux. Ne vous y trompez pas! le cadavre que vous croyez desséché contient des principes et exhale des miasmes vénéneux. Quand un jeune chrétien le dissèque dans les amphithéâtres littéraires, une piqûre peut lui devenir mortelle : l'expérience est là.

On le voit, ce n'est pas une opinion raisonnée qui repousse la réforme chrétienne des études. Dans

les uns, c'est la routine, la paresse, l'obstiné parti pris; dans les autres, c'est l'amour-propre individuel ou collectif qui ne veut pas avoir tort; dans ceux-là, c'est le manque de foi à l'importance d'une question qu'ils n'ont pas étudiée, qui cependant domine toutes les autres et de laquelle dépend le salut de l'Europe; dans plusieurs, enfin, c'est la haine instinctive ou raisonnée du Christianisme. Du beau grec et du beau latin, ils se soucient peu; mais ils ne veulent pas du Christianisme dans l'éducation, parce qu'ils n'en veulent ni dans leur conduite ni dans la société.

Voilà le fond, le reste n'est que pour la polémique.

LA

RENAISSANCE.

CHAPITRE PREMIER.

MA GÉNÉALOGIE. — AVANT LA RENAISSANCE.

Son antiquité. — Coup d'œil sur les temps antérieurs au Messie. — Sur les temps postérieurs jusqu'à la Renaissance. — Constitution apostolique. — Réclamations incessantes contre l'étude des auteurs païens. — Répulsion générale. — Trois grands faits : le latin du moyen âge, la conduite du moyen âge, les caractères généraux du moyen âge. — Deux faits particuliers : correction infligée à Pétrarque, titres du livre de Boccace.

« Vous êtes un novateur — et pourquoi ? — Parce que vous soutenez une thèse que personne n'a jamais soutenue ; parce que vous faites entendre des réclamations auxquelles personne n'a jamais songé ; parce que vous signalez des dangers que personne n'a jamais entrevus ; parce que vous indiquez un remède que personne n'a jamais soupçonné.

» Vous êtes un insulteur de l'Église — et pourquoi ? — Parce que vous blâmez un système d'enseignement approuvé par l'Église et pratiqué depuis

des siècles, au grand avantage de la religion et de la société, par les corps religieux les plus respectables, à Rome même, sous les yeux des souverains Pontifes. »

Telle est la double accusation qui, depuis huit ans, défraye la polémique de mes adversaires dans ce qu'elle a de sérieux. Le moment est venu d'en montrer la valeur. Il suffit pour cela de produire ma *Généalogie*. Rappelons d'abord la thèse dans laquelle on prétend trouver une nouveauté et une injure.

En voyant, d'une part, le torrent du mal déborder, depuis quatre siècles sur la vieille Europe, avec une violence inconnue et menacer aujourd'hui de tout emporter; en considérant, d'autre part, l'impuissance également inconnue des digues qu'on lui oppose, il nous a semblé qu'il y avait à ce double phénomène une cause profonde et toujours active, à laquelle l'Europe ne fait pas suffisamment attention ou n'attache pas l'importance nécessaire. Or, le désordre n'est dans les faits que parce que le mal est dans les âmes. Les âmes sont ce qu'on les fait; et ce qui fait les âmes, c'est l'éducation. « Quand on voit une génération s'égarer, dit avec raison M. Guizot, on demande aussitôt par qui elle a été élevée. »

Jusqu'à la Révolution française, les classes éclairées des quatre derniers siècles ont été élevées, dans

les pays catholiques, à peu près exclusivement par le clergé séculier et régulier. D'où vient qu'elles ont fait fausse route, au point d'amener l'Europe au bord du précipice? L'éducation classique qui les a formées se compose de trois éléments : La doctrine religieuse, l'exemple des maîtres et l'enseignement littéraire. De l'aveu même de ses ennemis, le clergé enseignant est irréprochable sur les deux premiers chefs. Il faut donc nier l'influence de l'éducation sur la société, ou il faut chercher dans l'enseignement littéraire la cause véritable et toujours féconde du mal, dont rien n'a pu jusqu'ici arrêter les progrès. La nature de cet enseignement qui met en contact intime et habituel les générations de collége, avec le Paganisme paré de tous ses charmes séducteurs; les témoignages accablants de l'histoire; une masse de faits plus éloquents les uns que les autres; les aveux innombrables des victimes et même des apôtres du mal, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours : tou s'est réuni pour démontrer qu'en effet cet enseignement est le *ver* qui *ronge* les sociétés modernes, en s'attaquant à leur racine la plus vivace.

Ce fait acquis, nous avons ainsi formulé le remède : 1° Introduire très-largement l'élément chrétien dans l'enseignement littéraire; 2° Expurger très-sévèrement les auteurs païens qu'on croira pouvoir laisser entre les mains de la jeunesse; 3° Enseigner

chrétiennement, autant que la chose est possible, ces auteurs païens que nous n'avons jamais exclus. De là doit sortir, comme le parfum de la fleur, l'enseignement chrétien de l'histoire, de la philosophie et de toutes les autres sciences.

Afin de montrer jusqu'à l'évidence la nécessité du remède, nous avons dû faire le tableau des funestes effets du système suivi depuis quatre siècles. Mais, en blâmant ce malheureux système, *qui est dans l'Église, mais qui n'est pas de l'Église*, nous avons toujours mis les personnes hors de cause. Tel est le fond et comme la substance de notre thèse.

Cela posé, venons à ma généalogie. A la rigueur, je pourrais me contenter de nommer mes ancêtres depuis la Renaissance jusqu'à nos jours : je veux faire mieux. Un rapide coup d'œil sur les temps antérieurs établira l'existence, quarante fois séculaire, de la prétendue nouveauté dont on m'accuse.

Considérée dans son essence, la thèse que je soutiens est une thèse de sens commun qui remonte à l'origine du monde. Du jour où le mal s'introduisit au cœur de l'homme, il y eut sur la terre un double enseignement : l'enseignement du bien et l'enseignement du mal. Or, l'enseignement, c'est l'empire. De là, ce que le monde a toujours vu, ce qu'il verra toujours, la lutte incessante de l'enseignement du bien et de l'enseignement du mal, c'est-à-dire les

réclamations perpétuelles de l'un contre les envahissements de l'autre.

Le genre humain est encore au berceau, et à l'enseignement de Dieu, Satan oppose son enseignement. Plus tard, Dieu formule son enseignement par l'organe des prophètes; il le fixe dans un livre, dépositaire de ses vérités, et, sous les peines les plus graves, interdit celui de son adversaire. De son côté, Satan formule son enseignement par l'organe de ses faux prophètes; il le fixe dans des livres, dépositaires de ses mensonges, et ne néglige aucun artifice pour dégoûter le monde de l'enseignement divin. Dieu a sa Bible, Satan la sienne. Bases de l'éducation, ces deux Bibles opposées font les peuples à leur image: Dieu a son peuple, Satan le sien. Tel est le spectacle que présente le monde antérieur au Messie.

Dans les temps postérieurs à l'Évangile, le même antagonisme continue. L'établissement, le maintien et la propagation du Christianisme ne sont qu'une lutte de doctrines. Descendu sur la terre, afin de réunir dans une même société tous les peuples égarés par l'enseignement du démon, le Fils de Dieu donne au monde un livre dépositaire de ses oracles. Ce livre, le plus beau de tous les livres, sera au monde régénéré ce qu'est la racine à l'arbre, la source au fleuve, la boussole au navigateur. Vie religieuse, vie civile, vie publique et privée, philosophie, poésie, littéra-

ture, art, civilisation, tout sortira de ce livre comme les rayons du foyer, les branches de l'arbre, les conséquences du principe. Pour être, sous tous les rapports, aussi parfaits que la faiblesse humaine peut le permettre, il suffit aux peuples, disciples de ce livre, de s'en nourrir et de réaliser dans leurs œuvres les enseignements qu'il contient.

Ainsi le comprend le nouveau peuple de Dieu. L'Évangile est à peine rédigé, qu'une protestation solennelle se fait entendre contre la Bible de Satan. A mesure qu'ils sortent des eaux du Baptême, les hommes apostoliques disent aux nations : « Abstenez-vous de tous les livres des gentils, *abstine ab omnibus libris gentilium*. Qu'avez-vous à faire de ces doctrines, de ces lois étrangères, de ces faux prophètes? Ces doctrines ont fait perdre la foi à quelques hommes légers. Que vous manque-t-il dans le code divin, pour que vous ayez recours à des fables? Voulez-vous de l'histoire? vous avez le livre des Rois. Vous faut-il de la philosophie ou de la poésie? vous en trouvez dans les Prophètes, dans Job, dans les Proverbes, et avec plus d'abondance et de perfection que dans aucun autre ouvrage des sophistes et des poëtes païens : car la parole de Dieu est seule la source de la sagesse. Recherchez-vous du lyrique? lisez les Psaumes. D'antiques origines? lisez la Genèse. Des lois, des préceptes de morale?

prenez le code divin du Seigneur. Abstenez-vous donc de tous ces ouvrages profanes et diaboliques : *ab omnibus itaque alienis et a diabolo excogitatis fortiter abstine*[1]. »

Ai-je dit autre chose ?

Ce monument capital, qui est tout à la fois une protestation si énergique contre l'étude des auteurs païens et une exhortation si éloquente à l'étude des livres chrétiens, remonte à dix-sept siècles : et on écrira que je suis un novateur ! Il résume fidèlement la pensée de l'Église primitive : et on dira que j'insulte l'Église[2] !

Or, l'Église ne se déjuge pas. L'esprit qui l'animait dans son berceau est le même qui l'anime aujourd'hui et qui l'animera toujours. De la Constitution apostolique qui vient d'être citée, nous sommes donc en droit de conclure, *a priori* et sans recourir à d'autres preuves, que l'Église n'a jamais cessé et ne cessera jamais d'être antipathique à l'étude des livres païens. Pour en convenir, il n'est pas nécessaire de lui reconnaître l'assistance divine ; il suffit de lui accorder la somme de bon sens qu'on

[1] *Constit. Apost.*, lib. I, c. vi; apud Labb., t. I, p. 215; et *Ver rongeur*, p. 37.

[2] Omnis enim regularis ordo in ipsa habetur, et nihil a fide adulteratum, neque a confessionis neque ab ecclesiastica gubernatione et regula. S. Epiph. ap. Bar., t. II, p. 402, nº 9.

ne refuse à aucun être raisonnable. Tout peuple est fait par un *livre* : l'Église a pour mission de faire des peuples chrétiens. Comment supposer qu'elle voie avec indifférence entre les mains de ses enfants, des livres païens qui sont, à ses propres yeux, les livres du démon *a diabolo excogitatis*, ou, comme parle un de ses interprètes les plus autorisés, la Bible même de Satan : *cibus est dæmoniorum, secularis philosophia, carmina poetarum, rhetoricorum pompa verborum*[1]*?* C'est à la lumière de ces grands principes qu'il faut éclaircir les points plus ou moins obscurs de la tradition.

Mais nous n'en sommes pas réduits à de simples raisonnements. Commencée avec l'Église, la protestation contre l'étude des livres païens n'a jamais cessé : ouvrons l'histoire. Le mal étant impérissable sur la terre, on voit de siècle en siècle le démon s'efforcer de remettre sa Bible en vigueur parmi les chrétiens. « Aux époques mêmes les plus solennelles, on trouve, comme dit Ozanam, des *lettrés indisciplinés*, qui ne s'inspirant ni du silence des cloîtres, ni des pieux récits aimés du peuple, retournent aux sources profanes et font revivre dans leurs compositions non-seulement les fables, mais la sensualité du Paganisme[2]. »

[1] S. Hier., *Epist. ad Dam. de duob. filiis opp.*, t. IV, p. 153.
[2] *Écoles en Italie*, p. 20 et suiv.

L'esprit chrétien ne demeure pas muet. A chaque nouvelle tentative s'opposent d'énergiques réclamations. Il serait trop long de les rappeler ici; aussi bien nous les avons citées ailleurs [1]. Mieux vaut présenter quelques faits généraux, évidents comme la lumière du jour. Résumé authentique de la tradition, ils prouvent tout à la fois la perpétuité de la protestation apostolique, et la puissance de cette protestation, devenue, dans les siècles antérieurs à la Renaissance, la reine de l'opinion et la règle de la conduite.

Premier fait : *le latin du moyen âge*. Voulant à tout prix nous transformer en novateur, quelques adversaires nous ont reproché d'avoir dit qu'à l'époque de la Renaissance, il y avait eu rupture dans l'enseignement, tandis que la Renaissance n'aurait fait que continuer le système établi avant elle. Soit; mais il reste une question à résoudre. Si, au moyen âge les auteurs païens étaient les livres classiques de la jeunesse [2]; s'ils étaient étudiés et expliqués, comme on l'a fait depuis la Renaissance, pendant sept ou huit années : d'où vient que, suivant vous et suivant tous les renaissants, nos aïeux du moyen

[1] Voir le *Ver rongeur;* les *Lettres à monseigneur Dupanloup,* le *Rationalisme.*

[2] Il n'y avait pas de livres : les manuscrits étaient très-rares et d'un prix excessif.

âge ne savaient pas le latin, que leur latin était un latin barbare, et qu'il fallait la Renaissance pour le rapprendre à l'Europe?

A cette impasse il n'y a que deux issues : il faut soutenir, ou que nos pères étaient d'une nature fort inférieure à la nôtre; ou que la partie studieuse de la société qui peuplait d'un monde d'écoliers de quinze à quarante ans les nombreuses universités de l'Europe, passait le temps à *bayer aux corneilles*. Jusqu'à preuve du contraire, nous tenons ces deux suppositions pour également absurdes. Il reste donc à conclure que le moyen âge n'étudiait pas comme nous les auteurs païens.

Second fait : *la conduite du moyen âge*. Fille de la Renaissance, l'Europe moderne adore les auteurs païens : voyages, veilles, travaux de tout genre, rien ne lui coûte pour retrouver, déchiffrer, élucider leurs moindres fragments. C'est au poids de l'or, au prix de son argenterie ou de ses maisons de campagne, qu'on a vu l'aristocratie classique payer un manuscrit. Cet amour filial, l'Europe le doit à son éducation. Nos aïeux du moyen âge se montrent, en général, animés de dispositions diamétralement contraires. L'indifférence et le mépris sont les sentiments qu'ils manifestent pour les auteurs païens, que nous chérissons, que nous vénérons au moins à l'égal de nos saints docteurs.

Avaient-ils le désir de copier quelque partie de la Bible, le traité d'un Père de l'Église, une formule de prière, l'histoire d'un saint ou d'un martyr? Avaient-ils besoin d'écrire un contrat ou n'importe quel fait public ou privé? Au lieu d'acheter du parchemin, ce qui n'était pas difficile, ils trouvaient beaucoup plus simple d'effacer le manuscrit du premier auteur profane qui leur tombait sous la main, Cicéron, Tite-Live, Gaïus; puis sur ce parchemin purifié, ils écrivaient ce qu'ils voulaient conserver. Cela s'est fait pendant de longs siècles, dans toute l'Europe. Les innombrables palimpsestes qui existent encore aujourd'hui dans les grandes bibliothèques : Rome, Bobbio, Grotta-Ferrata, Paris, Madrid, Milan, Turin, Venise, Vienne, sont la preuve irréfragable de l'*estime* que le moyen âge faisait des auteurs païens[1].

Appelez cet usage barbare, et ceux qui l'ont pratiqué, Goths et Vandales : vous ne détruisez ni le fait ni la signification du fait. Vous êtes forcés de convenir que jamais la pensée d'une pareille conduite ne fût tombée dans l'esprit de nos aïeux, si, comme vous le prétendez, ils avaient été pénétrés de respect pour les auteurs païens, s'ils en avaient été nourris et si leurs ouvrages étaient l'aliment universel de la jeunesse.

[1] Les palimpsestes sur un manuscrit chrétien sont trop peu nombreux, pour infirmer en rien le fait général que nous signalons.

Troisième fait : *Les caractères généraux du moyen âge.* L'éducation fait l'homme, et l'homme, la société : si les classes éclairées d'une nation ne sont pas la nation tout entière, elles la caractérisent. Moins incontestables que ces principes sont les axiomes de géométrie. Or, l'Europe du moyen âge et l'Europe de la Renaissance ne se ressemblent pas plus, que le jour ne ressemble à la nuit. Élevée, depuis quatre siècles seulement, à l'école des auteurs profanes, l'Europe moderne s'est colorée d'une teinte fortement prononcée de Paganisme gréco-romain. Tableaux, statues, édifices, compositions littéraires ne rappellent que trop fidèlement les œuvres des païens de Rome et de la Grèce.

L'Europe a fait mieux ; elle a pris l'esprit de ses maîtres : l'émancipation de la raison et l'émancipation des sens, double cachet de l'antiquité païenne. Partout s'exécute un concert perpétuel de louanges en l'honneur de ses fameuses républiques. Leurs institutions sociales sont devenues le rêve de toutes les générations de collége ; les rois ont pris leur politique pour modèle ; les philosophes, leurs maximes ; les orateurs, leur éloquence. La liberté, la tribune aux harangues, les théâtres, les dénominations des choses, les noms propres et jusqu'aux habitudes privées de ces peuples classiques, tout a été exalté, admiré et, autant qu'on l'a pu, réalisé chez les nations

modernes. En un mot, depuis quatre siècles, le mouvement général de l'Europe s'est fait vers une restauration philosophique, politique, artistique, littéraire et morale de l'antiquité gréco-romaine.

D'où vient que le moyen âge, élevé, suivant vous, pendant mille ans, à la même école, n'a rien appris, n'a rien fait de semblable? C'est pour cela même que vous l'appelez barbare. D'où vient qu'il n'a jamais tenté de restaurer ni l'art, ni la littérature, ni la langue, ni les institutions, ni les formes républicaines, ni la philosophie, ni la morale, ni l'éloquence, ni les usages, ni les idées, ni les théâtres de Rome et de la Grèce? D'où vient qu'il a fait tout le contraire et que son mouvement général s'est opéré vers l'épanouissement philosophique, politique, artistique, littéraire et moral du christianisme? Ici encore il faut recourir à votre absurde hypothèse et répéter avec le P. Menestrier qu'aux siècles de Charlemagne et de saint Louis, de saint Édouard, de saint Étienne et de saint Ferdinand, les hommes étaient à moitié bêtes; ou vous êtes forcés de convenir que le moyen âge ne se nourrissait pas, comme nous, de l'antiquité gréco-romaine, et que les livres païens n'étaient pas les classiques de la jeunesse.

A l'époque même de Pétrarque et de Boccace, les deux grands précurseurs de la Renaissance, l'in-

différence de l'Europe chrétienne, son mépris, son aversion traditionnelle pour les auteurs païens, persévéraient dans toute leur vigueur. Le premier était battu par son père pour s'être livré à l'étude de Virgile et de Cicéron [1]. Le second, ayant devant lui l'opinion générale, se croyait obligé d'intituler deux chapitres de son traité *De genealogia deorum* : QUE CE N'EST PAS UN PÉCHÉ MORTEL DE LIRE LES POETES PAÏENS, *non esse exitiale crimen libros legere poetarum;* QU'IL N'EST PAS HONTEUX QUE QUELQUES CHRÉTIENS S'OCCUPENT D'ÉTUDES PAIENNES, *non indecens esse quosdam christianos tractare gentilia* [2].

Mieux que tous les discours, ces titres, aujourd'hui fabuleux, montrent quelle était, même dans ses derniers jours, la répulsion profonde du moyen âge pour les auteurs païens et sa fidélité à la prescription apostolique : Abstenez-vous de tous ces livres inventés par le diable : *Alienis et a diabolo excogitatis abstine.*

[1] De Raumer, *Hist. de l'École.*

[2] Notez qu'il s'agit des personnes d'un âge mûr, et que Boccace, tout immoral et tout fanatique qu'il est des auteurs païens, condamne ceux qui les feraient étudier aux jeunes gens, non encore prémunis par l'étude des lettres chrétiennes; il dit : « Non tamen nego quin benefactum sit si puer abstineat, cui memoria tenax et tenellum adhuc ingenium nedum satis plene christiana religione agnita. » Lib. XV, c. IX. Donc évidemment, on ne les expliquait pas aux enfants.

CHAPITRE II.

MA GÉNÉALOGIE. — APRÈS LA RENAISSANCE.

Quelques-uns de mes ancêtres du quinzième siècle. — Les prédicateurs et les théologiens; ils réclament contre l'enseignement des auteurs païens. — Philelphe. — Buschius. — Plan d'études de Philelphe semblable au nôtre. — Christophe de Carlebiez. Sa lettre signale comme nous une rupture dans l'enseignement. — Savonarole, appelé le dernier Chrétien du moyen âge. — Héroïque antagoniste de la Renaissance. — Ce qu'il fait à Florence. — Son *Traité de la division et de la dignité des sciences*. — Élévation de son esprit. — Puissance de sa logique. — Lutte à mort contre le Paganisme. — Triomphe de l'art chrétien. — Ligue contre Savonarole. — Il est mis à mort. — Il est glorieusement réhabilité.

Bien que nous ayons dû nous borner à une rapide esquisse, on voit que nous avons d'illustres ancêtres dans les temps antérieurs à la Renaissance. Mais à partir de la grande invasion du Paganisme, au quinzième siècle, nos aïeux se multiplient et les réclamations deviennent plus solennelles et plus fréquentes.

Des prêtres vénérables sont les premiers à voir le danger de l'étude des auteurs païens, qu'on introduit en Europe. Les chaires catholiques reten-

tissent de leurs avertissements aux familles et de leurs anathèmes contre un système corrupteur, en opposition avec les usages des aïeux. Au lieu de leur répondre, les Renaissants, à qui nous devons ce précieux détail, trouvent plus commode de les injurier. « Ne tenez-vous pas pour ridicule, dit Philelphe, cet imbécile de prédicateur, ce bavard, *vanus et nugator*, qui, au lieu de notifier au peuple les volontés de Dieu et de lui tracer des règles de conduite, s'est permis, du haut de la chaire, *ex alto suggestu*, de diffamer odieusement tous les orateurs et tous les poëtes, particulièrement les pères de la langue latine, Virgile et Cicéron... Il les déteste à tel point qu'il défend sous aucun prétexte de les faire étudier à la jeunesse : *Quos et acerrime detestans prohibebat ne pueris ullo modo legendi darentur*[1]. »

Ce qui se fait en Italie se répète en Allemagne, en France, dans l'Europe entière. Partout la voix des prédicateurs et des théologiens trouve de nombreux et de puissants échos. « Les adversaires de la Renaissance des lettres, dit le protestant Buschius, sont en si grand nombre, *tales in magno numero*, qu'ils remplissent non quelque coin obscur, mais les gymnases, les places publiques et même les églises, *ipsa etiam templa*. Ils forment une ligue puissante contre

[1] De liber. educat., c. XIII, in-4°, édit. 1553.

nous autres, amateurs de la littérature antique, *arctissime inter se confœderati adversus nos ipsos qui veteris eloquentiæ studiosi sumus*[1]. »

Philelphe est obligé de convenir que ceux qu'il traite si cavalièrement d'imbéciles et de bavards, défendent l'ancienne coutume, en vertu de laquelle on éloignait sévèrement de la jeunesse les poëtes profanes, *id enim et majoribus nostris placuit.* Lui-même en donne la raison, qui en a été tant de fois donnée, c'est que rien n'est plus propre à corrompre les mœurs[2]. En conséquence, et tout païen qu'il est, il les réserve pour la fin de l'éducation. Or, il faut remarquer qu'à cette époque l'éducation finissait à vingt-cinq ou trente ans et même plus tard, *ad firmiores usque annos in quibus minus periculi timendum erit reservabuntur*. Quel compte la Renaissance a-t-elle tenu de cette règle de prudence et de charité?

Voici qui est bien autrement remarquable : c'est le plan d'études tracé par Philelphe. On dirait que nous-même l'avons dicté. Dominé, malgré ses études païennes, par le bon sens chrétien qui conservait

[1] Apud Hamelmann, *Oper. genealogico-hist.*, etc., p. 298.

[2] « Nam si per picturam, exemplo Jovis stuprantis, adolescens incitabatur, quis putabit per poema, quo expressius sæpe humani affectus depinguntur, non moveri etiam tenellam ætatem, ac plurimum ad quodcumque legerit excitari. » *Ibid.*

encore une grande partie de sa force, Philelphe compose son programme des mêmes auteurs dont nous avons composé le nôtre : « l'Écriture sainte, dans ses livres historiques et moraux ; les Pères de l'Église et les auteurs chrétiens latins et grecs : auxquels on ajoutera sur la fin des études les auteurs païens expurgés, *qui ut supra diximus, nulla turpitudine legentium animos inficere possint.* » Suit un magnifique éloge de l'Écriture et des Pères, notamment de saint Augustin. « L'antiquité profane, conclut le grand adorateur des païens, ne m'a rien offert de comparable à notre littérature chrétienne, *legens admirarer, admiransque maxime delectarer.* » Voilà ce que disait, il y a quatre siècles, le célèbre Renaissant : et aujourd'hui on écrit que je suis un novateur, et que ma thèse est fausse historiquement !

Vers la même époque, Christophe de Carlebiez, signalant la rupture qui s'opérait dans l'enseignement des classes éclairées, constate : 1° qu'avant la Renaissance on mettait peu de temps à l'étude du latin. « Les jeunes gens, dit-il, avant même d'avoir bien appris les règles de la grammaire, se livraient les uns à l'étude de la médecine, les autres à l'étude du droit, ceux-là à l'étude des lettres sacrées, *antequam grammaticas rationes probe didicissent.* Les professeurs eux-mêmes enseignaient les plus hautes

sciences, fort peu soucieux d'être de bons latinistes: *Priusquam aliquid de lingua latina judicare possent, maximarum rerum professionem assumerent*[1]. »

Il constate : 2° qu'on ne faisait ni amplifications de rhétorique, ni déclamations, ni narrations, ni plaidoyers, ni aucun de ces exercices oratoires en usage chez les Grecs et chez les Romains, sur le modèle de qui nous avons refait notre manière d'enseigner. Il constate : 3° que cette éloquence pédagogique avait cessé d'exister avec l'état social païen, dans lequel le bavardage jouait un si grand rôle. « Si de nos jours, dit-il, on n'emploie plus ces industries, si nous n'imitons plus la discipline des anciens, c'est peut-être moins notre faute que celle de notre temps : *ejus fortasse rei culpa, non tam ad nos, quam ad tempora pertinet*. L'habitude des harangues, la forme des jugements usitée chez les anciens, la liberté laissée à chaque citoyen d'accuser, les luttes de la parole, occasionnées chaque jour par les prétentions des partis, la licence et l'impunité garantie aux orateurs, toutes ces choses ont disparu, et le théâtre de l'éloquence a été fermé : *eloquentiæ theatrum clauserunt*. »

Voilà certes un des plus beaux éloges de l'état social formé par le Christianisme. Sur les débris de toutes les tribunes profanes, brûlantes arènes des

[1] *Epist.* apud Laur. Valla edit. in-fol. Basil. 1465.

partis et des passions, où le mensonge crucifie presque toujours la vérité, le Christianisme ne laisse subsister que la tribune sainte, du haut de laquelle descendent, avec une autorité souveraine, pour les rois comme pour les sujets, les oracles immuables de la justice, de la vérité et de la sagesse.

En restaurant une méthode d'enseignement destinée à former des orateurs profanes, la Renaissance conduisait à la restauration d'un état social, dans lequel ces orateurs deviendraient possibles. Est-ce donc pour ne jamais parler qu'on aurait appris tant d'éloquence? J'ai appris à parler, donc je dois parler; donc il me faut un état social où je puisse parler. Or, cet état social a son type dans les républiques de Rome et de la Grèce. Les faire revivre, telle est la conséquence de mon éducation. Ce qui dans les premiers élèves de la Renaissance pouvait n'être qu'un instinct, est devenu pour leurs successeurs un projet raisonné et une idée fixe : l'Europe en sait quelque chose.

En attendant, le quinzième siècle continue avec une espèce de frénésie sa restauration de l'antiquité païenne : Florence est le centre de ce labeur insensé; mais la vérité n'y restera pas sans défenseur. A l'enthousiasme païen, elle opposera l'enthousiasme chrétien. En 1452, Ferrare donne le jour à celui qu'on a justement appelé *le dernier chrétien du*

moyen âge, le dominicain Savonarole. Pour comprendre son zèle contre le Paganisme, il faut se reporter aux circonstances dans lesquelles il parle. Le grand prédicateur s'épuise à réveiller l'esprit chrétien dans Florence. Il a obtenu les plus consolants succès. Depuis sept ans, non-seulement Florence, mais la Toscane entière palpite sous sa parole. Des conversions innombrables ont eu lieu : l'heureuse contrée semble revenue aux beaux jours de la primitive Église.

Mais en face de la chaire chrétienne de Savonarole, s'élèvent dans Florence quatre chaires païennes. La chaire de philosophie païenne, où Ficin, divinisant Platon et fanatisant ses nombreux auditeurs pour le platonisme, mine la foi et propage le libre penser; la chaire de politique païenne, où Machiavel prépare l'anéantissement de toutes les franchises et de toutes les libertés apportées au monde par le Christianisme, en réhabilitant, à l'usage des gouvernements modernes, le système politique des Romains; la chaire de littérature païenne, où Politien, jetant à pleine main l'outrage aux gloires littéraires du Christianisme, crée à Florence et dans l'Europe entière un peuple de littérateurs et de poëtes, qui ressuscitent toutes les infamies de l'ancien Paganisme; la chaire de l'art païen, où les artistes, peintres, graveurs, sculpteurs, se passionnent pour les

obscénités historiques et mythologiques de Rome et de la Grèce : monuments corrupteurs qu'ils reproduisent sous toutes les formes, et qu'ils exposent aux regards scandalisés des chrétiens, dans les galeries, dans les palais, dans les promenades, dans les maisons particulière et jusque dans les églises.

A la vue de sa chère Florence, menacée, envahie par le Paganisme, Savonarole éprouve ce que saint Paul lui-même éprouvait, en voyant Athènes plongée dans l'idolâtrie : *Incitabatur spiritus in illo, videns idololatriæ deditam civitatem.* Père, il veut à tout prix sauver ses enfants ; pasteur, ses brebis. A la parole, il oppose la parole ; les écrits aux écrits. C'est dans son traité *De divisione et dignitate scientiarum* qu'il sape par la base, en l'attaquant philosophiquement, le Paganisme renaissant. Chef-d'œuvre d'un esprit supérieur, cet ouvrage où la logique du raisonnement marche de pair avec la lucidité de l'exposition, est une des plus fortes synthèses des connaissances humaines qui aient jamais été faites. Qui l'a lue demeure stupéfait des reproches de fanatisme et de folie, dont il est convenu d'honorer l'illustre adversaire de la Renaissance.

L'homme est fait pour Dieu. Unies entre elles par des liens mystérieux, toutes les connaissances forment un ordre hiérarchique dont les différents degrés élèvent l'homme jusqu'à Dieu, vérité infinie, bien

suprême : tel est le point de départ de l'auteur, sa boussole et sa pierre de touche. Grâce à ce lumineux principe, il fait sans peine l'arbre généalogique des sciences et des arts, les coordonne, les harmonise, en montre avec précision la nature et l'objet, ainsi que les rapports plus ou moins directs avec la fin dernière de l'homme. Avec une égale netteté, il indique les études qui méritent le plus ou le moins d'estime, les connaissances qui doivent occuper le plus la pensée de l'homme ou qui doivent l'occuper le moins. Les développements de cette magnifique théorie conduisent logiquement à la conclusion catholique : que toutes les sciences aboutissent à la théologie, relèvent de la théologie, science de Dieu et science de l'homme, science pratique et science spéculative. Ainsi se trouve promulguée une dernière fois, en face du Paganisme renaissant, la puissante unité à laquelle l'Europe chrétienne dut sa supériorité.

De cette hauteur, le grand logicien considère les sciences et les arts venus des païens. Il les voit profondément dégradés et démontre qu'ils sont un obstacle au but final de l'art et de la science. La philosophie païenne arrête le développement de l'homme en Dieu, parce qu'elle tue la foi et conduit au Rationalisme. « Déjà, s'écrie Savonarole, cette épidémie de l'orgueil a fait de tels ravages, qu'une

grande partie du peuple chrétien s'en trouve infecté, *et tantum hic morbus increvit ut universum fere populum christianum tabefecerit.* »

L'éloquence païenne, parce qu'elle appauvrit la raison, fausse le goût, inspire le mépris des saintes lettres et conduit à l'engouement pour l'antiquité profane. « C'est une éloquence verbeuse, stérile, vide de choses qui remplit les âmes de vent, au lieu de les nourrir de vérités. Pourtant, on voit des chrétiens qui non-seulement se font gloire de ne boire qu'à ces sources corrompues, mais, ce qui est plus odieux, qui osent préférer les sciences, la littérature, la sagesse des païens, à la sagesse de Dieu, qui rend éloquente la bouche même des enfants, *relicta sacrarum litterarum simplicitate, ad gentilitatem se penitus converterunt.* »

La poésie païenne, parce qu'elle conduit au sensualisme. « Ce n'est pas la science du dactyle ou du spondée, des longues et des brèves, de la cadence ou des ornements, en un mot ce n'est pas l'art de versifier qui fait le poëte : c'est le génie. Comment ne voyez-vous pas l'énorme différence qu'il y a entre les poëtes païens et les prophètes ? Dans les premiers, le diable a caché un vaste lacet. Inspirateur de ces vers destinés à conduire les hommes à son culte, il n'y a laissé qu'une superbe vanité, *superbissimam vanitatem*, et une odeur infecte de vaine gloire.

Mais les poésies des prophètes, inspirées par le Saint Esprit, exhalent partout le parfum salutaire de la sagesse, de la charité et de la sanctifiante humilité.

« Que dire des comparaisons et des figures, ces grands ressorts de la poésie ? Celles qu'emploient les poëtes sacrés l'emportent infiniment sur celles des poëtes païens. Les premières sont des histoires véritables, ou des paraboles gracieuses, pleines d'honnêteté ; les secondes, au contraire, sont des fictions à dormir debout, des fables pleines de folies, de souillures et de forfaits imputés aux hommes et aux dieux : sales et criminelles niaiseries qui, données en aliment à des âmes innocentes, les remplissent d'abord des mensonges, puis des ordures de l'antique idolâtrie, et finissent par les pervertir entièrement, *adeoque totos perdunt.*

» De là cette loi de Platon, que nos chrétiens d'aujourd'hui ne veulent, hélas! ni comprendre ni exécuter, en vertu de laquelle il chasse tous les poëtes de sa république, attendu que leur démangeaison de parler des honteux mystères des dieux, fait déborder sur le monde un torrent d'immondes voluptés. Que font donc nos princes ? Pourquoi dissimulent-ils un pareil scandale? D'où vient que, moins religieux que les païens, ils ne font justice ni de ces livres abominables ni de ceux qui les propagent ou qui

les imitent! *Quid igitur faciunt principes nostri? cur hæc mala dissimulant?*

« Nous ne chantons, disent quelques-uns, ni l'amour, ni les idoles, mais nous employons les formes païennes pour composer des hymnes en l'honneur du vrai Dieu et célébrer la vertu. — Chanter le vrai Dieu en lui donnant le nom du très-sale et très-libidineux Jupiter, ce n'est pas le louer, c'est le blasphémer. Il est écrit dans Osée : « Vous ne m'appelerez plus Baalim. » Et pourtant, ce nom de supériorité convient à Dieu ; mais, à cause de sa ressemblance avec celui d'une idole, Dieu n'en veut point. Dieu, dont le nom est au-dessus de tous les noms, ne doit être loué que par les noms qu'il se donne lui-même ou que lui donne l'Église son épouse : *Deus enim laudari non debet, nisi per nomina, quæ in scripturis sanctis et doctrinis Ecclesiæ sunt usitata.*

» Vous chantez, dites-vous, la religion, les mœurs, la vertu ! et toutes ces filles du ciel vous les affublez d'oripeaux mythologiques, vous couvrez leurs joues du fard païen, *Demonis fucoque tegentes.* Au premier coup d'œil, vos œuvres peuvent paraître bonnes et nécessaires ; mais ceux qui ont le goût des choses de Dieu les trouvent peu utiles soit au développement des mœurs chrétiennes, soit à la défense de la foi ou à l'augmentation de la charité. Les hommes spirituels ne peuvent en supporter la lecture.

Pourquoi donc, poëtes, rampez-vous dans la poussière? Quittez ce genre puéril, fuyez le vain culte des idoles : courez à la croix. Tranquilles sous son ombre, le front couronné non d'un lierre terrestre, mais d'un divin laurier, vous arriverez à l'immortalité, *non terrestri hedera, sed cœlesti lauro coronati œvum ducetis.* »

Quant à l'art païen, ce grand apôtre de sensualisme et d'impudicité, Savonarole ne se contente pas de le stigmatiser par sa brûlante parole, il le poursuit partout où il étale ses œuvres immondes et lui fait expier par le feu les ravages qu'il a causés dans les âmes. Un jour, il a réuni dans le vaste *Duomo* de Florence, tous les enfants de l'un et de l'autre sexe, de six à douze ans. Apprenant à son jeune auditoire qu'autrefois le Seigneur dévouait à l'*anathème* les dépouilles des nations idolâtres, il lui dit : « Enfants d'Israël, vous irez de porte en porte demander au nom de Jésus et de Marie, qu'on vous donne l'*anathème.* » Par ce nom le prédicateur désigne toutes les productions corruptrices du Paganisme, peintures lascives, gravures obscènes, statues impudiques, poésies licencieuses, livres immoraux. L'essaim de petits missionnaires se répand dans la ville; « et il est inouï, disent les témoins oculaires, quelle prodigieuse quantité d'objets fut apportée aux pieds du Père[1]. »

[1] « Là venner ammucchiati libri di canzoni licenziose, fasci d'in-

Les dépouilles de Satan réunies, Savonarole indique une procession solennelle : c'est le plus éclatant triomphe du Christianisme sur l'art païen. Il n'y a pas d'éloquence capable de le décrire, *non è eloquenza che basti a descriverlo.* A la suite d'une multitude d'enfants, jeunes filles et jeunes garçons, marche toute la ville. On se dirige en chantant vers la grande place du Palais. Là, par les soins du Père a été planté un arbre gigantesque. De la cime jusqu'au pied rayonnent, de distance en distance, de vastes cercles formés de planches moins longues au sommet et plus développées en descendant vers la base. Sur les rayons de cette immense étagère sont placés, par ordre, tous les objets dévoués à l'anathème.

Pour compléter le triomphe, tous les arts inspirés par le Christianisme sont mis à contribution. L'enfant Jésus, chef-d'œuvre de Donatello, posé sur un piédestal d'or, est porté dans les rangs de la foule, que par son attitude il semble bénir. De magnifiques tableaux, des bannières d'un travail exquis, dessinées par Baccio della Porta, par Lorenzo di

cisioni oscene, Decameroni, Morganti, e una quantità stragrande di pitture e scolture, le quai, per paco di lor coscienza, proprietarii ed autori offrivano in olocausto sul rogo espiatore. Voir *Dante e Colombo*, par le célèbre comte T. Dandolo, t. II, p. 229.

Credi, par frère Benedetto; des statues, des bas-reliefs sortis des ateliers de Luc della Robbia, témoignent que l'art ne périt pas, qu'il est même loin de dégénérer en se faisant chrétien.

A la vue de tant de richesses qui vont devenir la proie des flammes, un marchand vénitien, un juif peut-être, offre de les acheter au prix de vingt mille écus. Tout ce qu'il gagne, c'est d'être immédiatement dessiné au naturel, porté à la cime de l'arbre, assis sur une chaise et brûlé en effigie avec toutes les honteuses dépouilles du Paganisme, comme prince de toutes ces vanités. Le feu est mis au bûcher au bruit des trompettes, au son des cloches et aux acclamations de la multitude. Quand la flamme enveloppe la vaste pyramide, le peuple, ivre de joie, entonne l'hymne du triomphe, le *Te Deum*.

Cette fête, qui complète l'œuvre de purification et de renaissance chrétienne, entreprise par Savonarole, est son arrêt de mort. Le Paganisme est toujours le même. Saint Paul ruine à Éphèse le culte des faux dieux. Les artistes et les orfèvres, qui s'enrichissent les uns en fabricant, les autres en vendant des statues et des tableaux de Diane, s'ameutent. Au cri de la *grande Diane des Éphésiens*, *magna Diana Ephesiorum*, ils occasionnent une sédition. Elle aurait coûté la vie au grand apôtre, si

des chrétiens courageux ne l'avaient sauvé du péril. Lettrés, poëtes, artistes, orfévres, marchands et surtout usuriers de Florence, ourdissent contre le Père une ligue formidable. Accusé de machinations dont il serait superflu de rapporter l'histoire, l'héroïque antagoniste du Paganisme renaissant, abreuvé d'outrages comme son divin Maître, meurt comme lui sur un gibet. C'était en 1498.

Sur ce nouveau calvaire, en présence de la victime les uns applaudissent, les autres se convertissent et tremblent pour la cité coupable. Politien s'écrie, comme le centurion : « C'était vraiment un saint homme! *Uomo santissimo per diportamenti e dottrina!* Ficin écrit : « Les châtiments qui tombent sur Florence ne nous ont-ils pas été annoncés par le frère Jérôme, de l'ordre des Prêcheurs, cet homme d'une sainteté et d'une sagesse éminente! *Sanctimonia sapientiaque præstantem.* Nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de suivre, vous et moi, et tous les Florentins, les conseils de cet apôtre, et de dire au Seigneur : « Affermissez ce que vous avez commencé parmi nous[1]. » Le célèbre Pic de la Mirandole en fait un saint et déclare, pour l'avoir vu, qu'une de ses reliques guérit les malades et chasse

[1] *Epist.* ad Joan. Cavalcant. Voir Schollorn. *Amœnit. litt.*, etc., t. I, p. 73; id. Henric. Warthon *Append. ad Histor. litter.*, etc., p. 112.

les démons. Il remarque que la plupart de ses persécuteurs moururent misérablement[1].

Rome fait écho à Florence. Dix ans après le tragique événement, Raphaël peint dans les salles vaticanes la célèbre *Dispute sur le saint-sacrement*. Au milieu des docteurs de l'Église catholique, il place Savonarole : c'était sous le pontificat et sous les yeux de Jules II. « Pour qui connaît le caractère de ce pape, dit le comte Dandolo, il est évident que l'artiste n'aurait jamais eu l'audace de hasarder cette figure et de la consacrer, si l'idée ne lui en avait été suggérée par le pape lui-même. »

Ce ne fut pas assez pour ce même siècle de regarder Savonarole comme innocent, il le tint pour saint. Son procès fut revisé à Rome, à propos de la canonisation de sainte Catherine de Ricci, à laquelle le promoteur de la foi reprochait d'avoir invoqué le frère Jérôme. « Pendant que la congrégation délibère, on apprend que saint Philippe de Néri prie Dieu avec une grande ferveur de ne pas permettre que l'admirable champion du Christianisme, *ammirabile campione*, ait à subir la honte d'une seconde condamnation. Les prières du saint furent exaucées; et l'on vit exposées en vente, dans les rues de la capitale du monde chrétien, des mé-

[1] In *Vit.* 3 vol. in-12, 1674.

dailles à l'effigie de Savonarole, avec la légende : *Docteur et martyr*[1]. »

L'œuvre capitale de Savonarole, celle pour laquelle il a vécu et pour laquelle il est mort, est sa lutte contre la Renaissance et l'enseignement païen. Si en cela il a été un novateur et un insulteur de l'Église, comment Rome a-t-elle permis qu'on lui donnât le titre de docteur et de martyr?

[1] A tali pii voti corrispose l'effetto; e furono esposte in vendita per le vie della capitale del mondo cristiano medaglie colla effigie di Savonarola e la leggenda : *Dottore e martire.* » T. Dandolo, *ubi supra.*

CHAPITRE III.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Le concile de Latran. — Il flétrit la philosophie et la littérature païenne. — Il les déclare infectées dans leurs racines. — Érasme. — Protestation énergique contre la Renaissance et l'enseignement classique. — Il démontre que le latin chrétien est un très-bon latin; — qu'il est pour les sociétés modernes le truchement de leurs idées; — que c'est un contre-sens monstrueux de prétendre former de grands écrivains avec les auteurs païens; — que les études classiques exercent sur la religion et sur la société l'influence la plus désastreuse. — Il demande des classiques chrétiens.

Au seizième siècle, notre généalogie s'ouvre par le cinquième concile général de Latran. Présidée par Léon X, animée par Bembo, mais dirigée par le Saint-Esprit, l'auguste assemblée, dans son programme d'études, ne daigne pas même nommer les auteurs païens, que nous regardons, nous, comme indispensables à l'éducation de la jeunesse chrétienne. Il fait plus, il imprime au front de la Renaissance et de l'enseignement païen un stigmate d'ignominie que rien n'effacera jamais. Toute cette philosophie païenne, toute cette littérature païenne, contre laquelle on nous fait un crime de protester,

le concile les déclare *infectes dans leurs racines, radices philosophiæ et poeseos esse infectas*[1].

Envisageant cet enseignement nouveau sous le point de vue littéraire, Érasme signale comme nous les ravages qu'il fait dans les intelligences. Puissance de la vérité! personne n'a flagellé avec plus de verve la funeste méthode contre laquelle nous protestons, que celui-là même qui en fut le plus ardent propagateur. Un jour, indigné du mépris de quelques renaissants pour le moyen âge et de leur culte ridicule pour Cicéron et pour l'antiquité païenne, il prend la plume et leur prouve victorieusement les quatre points suivants : que le latin chrétien est un très-bon et très-beau latin; que c'est le seul latin qui puisse servir de truchement aux sociétés modernes; que c'est un énorme contre-sens de prétendre former des Cicérons en étudiant, comme on le fait depuis la Renaissance, Cicéron et les auteurs païens; que les études classiques exercent sur la religion et sur la société l'influence la plus désastreuse.

1° *Le latin chrétien est un très-bon et très-beau latin.* « Pourquoi, je vous prie, demande Érasme, le latin chrétien ne serait-il pas du bon et du beau latin? — Parce qu'il emploie des mots nouveaux et

[1] Voir pour les détails, nos *Lettres à monseigneur Dupanloup*, p. 190; et le *Rationalisme*.

des tournures inconnues de Cicéron et des auteurs du siècle d'Auguste. — Mais s'il faut regarder comme barbare tout ce qui est nouveau dans le langage, il n'y a pas un mot, pas une tournure qui ne fût autrefois barbare. Combien ne trouvez-vous pas de ces nouveautés dans Cicéron lui-même, surtout dans les ouvrages où il traite de l'art oratoire et de la philosophie! Quelle oreille latine avait entendu avant Cicéron les mots *béatitude*, *vision*, *espèce*, *proposition*, *occupation*, *contention*, *complexion?* C'est lui qui a osé forger ces mots et leur donner une signification jusqu'alors inconnue des Romains.

» Combien d'autres mots ont été introduits dans la langue latine par Plaute, si fort admiré de Cicéron; par Ovide, par Catulle, par Sénèque, par Pline, par Tacite et par les meilleurs écrivains! Horace lui-même justifie ces innovations et en trace les règles. Sur quels titres refuserez-vous aux grands écrivains du Christianisme, un droit que personne ne conteste à ceux de l'antiquité? Devaient-ils emprisonner le génie chrétien dans les entraves du génie païen, ou laisser sans expression cette foule d'idées nouvelles dont le Christianisme a doté le monde?

» Et moi je vous dis que le beau latin consiste, chez les chrétiens, à employer les mots et les tournures convenables pour exprimer les choses chré-

tiennes; de même que pour les païens le beau latin était celui dont les mots exprimaient le mieux les choses païennes. Cicéron lui-même, s'il vivait aujourd'hui, trouverait le nom de Dieu le Père, tout aussi élégant que celui de Jupiter très-bon et très-grand. Il croirait que le nom de Jésus-Christ donne pour le moins autant de grâce au discours, que celui de Romulus et de Scipion. Ne faussons pas le goût de la jeunesse, et sous prétexte de la rendre cicéronienne, prenons garde de ne pas la rendre païenne : *Ne simplex ac rudis ætas ciceroniani nominis præstigio decepta, pro ciceroniana fiat pagana*[1]. »

Érasme se demande d'où vient le mépris du latin chrétien? De ce que le nouvel enseignement laisse ignorer le Christianisme à la jeunesse. « Qu'elle soit d'abord, dit-il, fortement nourrie d'études chrétiennes, et alors rien ne paraîtra plus magnifique que la religion; nous ne trouverons rien de plus suave que le nom de Jésus-Christ, rien de plus éloquent et de plus beau que les noms employés par les grands génies chrétiens pour exprimer les choses chrétiennes. Nous sentirons alors que nulle langue n'est belle qu'autant qu'elle est en rapport avec la personne qui parle et avec les choses dont elle parle; nous sentirons même que c'est quelque chose de monstrueux de défigurer le Christianisme avec les colifichets du

[1] Ciceronianus, sive *De optimo dicendi genere*, p. 102.

Paganisme : *Monstrosus est qui materiam christianam Paganicis nugis contaminat.* »

Voilà pour les mots nouveaux. Quant aux nouvelles tournures de phrase, c'est le même raisonnement ; car les auteurs chrétiens ont eu à cet égard le même droit que les auteurs païens. « Direz-vous, ajoute Érasme, que, pour être latines, les tournures doivent ressembler à celles de Cicéron ? Dans ce cas, ni César, ni Salluste, ni Tite-Live, ni Quinte-Curce, ni Sénèque, ni Pline, ni Tacite ne savent écrire le latin, puisque leurs tours de phrase ne ressemblent nullement à ceux de Cicéron. Nous voyons également une grande différence entre la forme épistolaire de Cicéron et de Brutus, de Cœlius Plancus, de Pompée, de Balbus, de Lentulus, de Caton, de Crassus, de Dolabella, de Trébonius, de Cécina, de Pollion et de tant d'autres personnages du siècle d'Auguste.

« Les tournures employées par les auteurs chrétiens ne ressemblent pas à certain type que vous vous êtes formé, et pour cette raison vous les traitez de barbares ! A vous plutôt revient cette qualification. « C'est merveille de vous entendre décrier les Pères de l'Église, les grands écrivains du moyen âge, saint Thomas, Scot, Durand et les autres; vous n'avez pas assez de voix pour dénoncer leur barbarie. Pourtant, la chose examinée de sang-froid, ces

grands hommes qui ne se vantent ni d'être éloquents ni d'être cicéroniens, sont plus cicéroniens que vous tous ensemble, qui voulez passer non-seulement pour des cicéroniens, mais pour des Cicérons : *Magis ciceroniani sunt quam isti, qui postulant haberi non jam ciceroniani, sed ipsi Cicerones.* N'est-il pas vrai, de votre propre aveu, que celui-là est un Cicéron qui *dit très-bien*, quelque sujet qu'il traite? Or, pour bien dire, deux choses sont essentielles : connaître à fond son sujet; avoir un cœur et une conviction qui fournissent les paroles. Tel est le principe d'Horace lui-même et de Fabius. D'ailleurs, sans l'autorité de personne, la chose est évidente. » A vous de prouver, ajoute Érasme, que les auteurs chrétiens n'avaient ni la connaissance des choses dont ils parlent, ni le cœur ni la conviction nécessaires pour les exprimer.

» Qu'on ne dise pas : Cicéron ne parle pas ainsi. Cette objection est bonne pour des enfants. Qu'y a-t-il d'étonnant que Cicéron ne parle pas ainsi, puisque l'idée lui manquait? Quelle multitude de choses nous avons à dire chaque jour, auxquelles Marcus Tullius n'a jamais songé! Mais s'il vivait, il les dirait tout comme nous, *et si viveret nobiscum eadem loqueretur*. Mots, tournure, convenance, tout est donc aussi irréprochable dans nos grands auteurs chrétiens que dans les auteurs païens; leur latin est

donc du très-bon et du très-beau latin, c'est-à-dire, dans son genre, tout aussi cicéronien que celui de Cicéron. »

2° *Le latin chrétien est le seul qui puisse servir de truchement aux sociétés modernes.* « Voyez, dit Érasme, quel péché nous commettons contre le sens commun, en imitant les païens dans leurs arts, dans leur langage et dans leur littérature! Pour être beau, éloquent, irréprochable, le langage doit être en parfaite harmonie avec les choses, les temps, les hommes et les idées. Or, que vous en semble? l'état actuel du monde ressemble-t-il au temps où vécut et parla Cicéron? Religion, forme sociale, institutions, philosophie, sciences, lois, mœurs, goûts, tout n'a-t-il pas changé? De quel front vient-on nous dire que la seule langue qui puisse bien exprimer toutes ces choses, c'est la langue de Cicéron?

» N'est-il pas, au contraire, de la dernière évidence que la scène du monde ayant été bouleversée de fond en comble, le seul moyen pour nous de parler convenablement, c'est de parler tout autrement que Cicéron? Vous avez beau nier qu'on puisse bien parler latin, à moins de parler le latin du siècle d'Auguste, les choses elles-mêmes vous crient que nul aujourd'hui ne peut bien parler latin, s'il ne s'éloigne beaucoup du latin de Cicéron et du siècle d'Auguste : *Res ipsa clamitat neminem posse*

bene dicere, nisi prudens accedat ab exemplo Ciceronis; nisi multum Ciceronis dissimilis.

» Je vous en fais juges : si vous ne voulez que des mots et des tournures de la belle antiquité, combien de choses que vous ne pourrez pas dire, ou que vous direz d'une manière ridicule et fort dangereuse! Ainsi, dans la langue latine païenne, vous ne trouvez nulle part les mots : Jésus-Christ, Saint-Esprit, Trinité, Évangile, Moïse, prophète, Pentateuque, psaume, évêque, archevêque, diacre, Église, hérésie, symbole, baptême, eucharistie, absolution, excommunication, messe, et une foule d'autres qui expriment toute la vie religieuse et sociale des nations modernes.

» Que fera l'admirateur exclusif du beau latin de l'antiquité? Se taira-t-il, ou changera-t-il les mots reçus parmi les chrétiens? Dans ce dernier cas, ne verrons-nous pas ce que nous voyons déjà, les anciennes hérésies renaître et le monde retourner au Paganisme, *sub hoc fuco veteres hæreses, sub alio Paganitatem?* Le moins que puisse dire l'homme de bon sens qui nous jugerait avec équité, c'est qu'avec cette imitation servile du latin païen, nous déshonorons la majesté du Christianisme : *Ciceronis verbis, figuris ac numeris, christianæ philosophiæ majestatem fœdari.*

3° *C'est un contre-sens énorme de prétendre for-*

mer des Cicérons en étudiant, comme on fait, Cicéron et les auteurs païens. Après avoir vengé victorieusement la langue latine chrétienne, et montré jusqu'à l'évidence que les vrais barbares sont ceux qui prétendent faire parler aux peuples chrétiens le langage des peuples païens, Érasme fait ressortir avec éclat un contre-sens plus grave encore, et que nous n'avons nous-même cessé de signaler. Telle est sa pensée : « Vous êtes dans le faux, complétement dans le faux. Vouloir faire de vos jeunes gens des Cicérons, c'est-à-dire de grands orateurs et de grands écrivains, en leur faisant étudier, comme vous faites, les auteurs païens, c'est l'antipode du bon sens. Avec votre méthode, vous pourrez former des cymbales retentissantes, des bavards en vers et en prose; mais de grands orateurs et de grands écrivains, jamais.

» La parole suppose la pensée. Pour former des Cicérons, il faut commencer par faire le travail sérieux que Cicéron lui-même a fait; travail que vous ne faites pas, que vous ne pouvez pas faire, car vous faites tout le contraire. Celui-là deviendra un Cicéron qui mettra autant d'ardeur à étudier la religion chrétienne, la société chrétienne, les hommes et les choses de son temps, que Cicéron en mit à étudier la philosophie païenne. Celui qui aura recueilli cette moisson de connaissances pourra, avec quelque

droit, prétendre au titre de cicéronien. En effet, rien n'empêche de le lui donner, si toutefois vous convenez qu'un Cicéron est un homme qui parle avec connaissance de cause, avec lucidité, avec abondance, avec vigueur et convenance, suivant la nature du sujet, des temps, des lieux et des personnes.

« Horace vous l'a dit et vous l'oubliez : *Scribendi recte sapere est et principium et fons*. Des idées d'abord, les mots viendront ensuite : agir autrement c'est folie : *Prima sit sententiarum cura, deinde verborum... Stultum est autem hoc conari ut alieno scribas stomacho*. Cette folie, l'éducation en est coupable. Grâce à elle, nous touchons à peine du bout du doigt le Christianisme, base de notre ordre social. Nos prophètes, nos historiens, nos commentateurs, nous les méprisons, nous les avons même à dégoût : Par quel miracle deviendrons-nous des Cicérons? *Quî tandem erimus Ciceroniani?*

4° *Les études classiques exercent sur la religion et sur la société l'influence la plus désastreuse*. Plusieurs s'obstinent à ne voir dans la question des classiques qu'une simple question de grec et de latin, tandis qu'elle est avant tout une question religieuse et sociale. Aussi, envisageant la Renaissance à son vrai point de vue, Érasme, qui la connaissait bien, disait, il y a plus de trois siècles, ce que nous di-

sons nous-même aujourd'hui : « Notre engouement pour l'antiquité païenne nous aveugle, *Paganitas nostra nos seducit*. Sous prétexte d'apprendre la belle littérature, nous cessons d'être chrétiens pour devenir païens. C'est ce que je remarque en particulier dans certains jeunes gens qui nous reviennent d'Italie et surtout de Rome, *nimirum ut pro christianis reddamur pagani*. »

« Voyez, continue-t-il, où nous en sommes venus dans la littérature et dans les arts. Cicéron ne fait pas difficulté d'orner ses livres et ses discours de citations d'Homère, d'Euripide, de Sophocle, d'Ennius, des philosophes et des historiens ; et nous, nous croyons souiller nos discours si, ces mêmes ornements que Cicéron païen demandait aux auteurs païens, nous les prenons, nous chrétiens, dans les Prophètes, dans Moïse, dans les Psaumes, dans l'Évangile ou dans les Lettres des apôtres ! Nous regardons comme autant de perles les sentences de Socrate que nous pouvons enchâsser dans nos écrits, et comme des taches les maximes des Proverbes de Salomon ! Est-ce donc qu'en présence de Socrate, Salomon nous sent mauvais ? *An præ Socrate nobis putet Salomon?*

» D'où vient cette dépravation de sens et de goût ? Si nous voulons être vrais, cet étrange renversement vient de l'éducation : *Hoc accepimus*. On nous a dit que les mots des auteurs païens étaient polis et de

bon goût; et ceux des auteurs chrétiens, grossiers et barbares. C'est le Paganisme, croyez-moi, qui nous persuade ces choses en trompant notre oreille. Nous ne sommes chrétiens que de nom : *Titulo duntaxat sumus christiani*. Notre corps a été lavé par les eaux du baptême, mais notre âme demeure souillée; la croix est marquée sur notre front, mais notre esprit en rougit; nous confessons de bouche Jésus-Christ, mais nous portons dans le cœur Jupiter et Romulus : *Christum ore confitemur, sed Jovem et Romulum gestamus in pectore*. Voilà jusqu'à quel point nous égarent, en littérature, notre imagination paganisée et nos sentiments désormais peu chrétiens : *Tantum de vocibus imponit nobis imaginatio paganica.*

» Quant aux arts, quel spectacle nous donnons! Nous ouvrons de grandes bouches et de grands yeux à la vue d'une statue des anciens démons, ou même d'un fragment de leurs statues; et c'est à peine si nous regardons avec dédain les statues de Jésus-Christ et des saints! Comme nous admirons une inscription ou une épitaphe gravée sur quelque vieille pierre rongée par le temps! Quoique pleine de Paganisme et même d'ineptie, nous la baisons, nous la vénérons, nous allons presque jusqu'à l'adorer; et les reliques des apôtres, nous nous en moquons! Nous sommes heureux et fiers de posséder sur quelque médaille l'effigie d'Hercule ou de Minerve, de la

Fortune ou de la Victoire, d'Alexandre ou de n'importe quel César, et nous traitons de superstitieux et nous tournons en ridicule ceux qui conservent, comme des objets précieux, du bois de la vraie croix ou les images des saints !

» Si jamais vous avez visité, à Rome, les musées des cicéroniens, rappelez-vous si vous y avez vu une statue de Jésus-Christ ou des apôtres. Tous sont pleins de monuments du Paganisme : *Paganismi monumentis plena reperies omnia*. Et, dans les tableaux, Jupiter changé en pluie et séduisant Danaé, attire bien plus nos regards que l'ange Gabriel annonçant à la sainte Vierge le mystère de l'incarnation; Ganymède enlevé dans l'Olympe par l'aigle de Jupiter nous délecte bien autrement que Jésus-Christ montant au ciel; nos yeux se fixent avec bien plus de plaisir sur les fêtes, toutes pleines de turpitudes et d'obscénités, de Bacchus et du dieu Terme, que sur Lazare rappelé du tombeau, ou sur le Fils de Dieu baptisé par saint Jean ! Voilà les mystères qui se cachent sous le voile de l'amour et de l'admiration pour la belle antiquité. Croyez-moi, sous ce beau prétexte, on tend des piéges aux simples et on séduit l'innocente jeunesse : *Insidiæ tendantur simplicibus, et fraudem idoneis adolescentibus*. Nous n'osons pas faire profession publique de Paganisme, et nous nous déguisons sous le nom de ci-

céroniens : *Paganitatem profiteri non audemus, ciceroniani cognomen obtendimus*[1]. »

Il n'est pas à notre connaissance qu'on ait rien écrit de plus fort contre l'enseignement classique. Tenir un pareil langage c'est évidemment, selon nos adversaires, insulter l'Église. Pourtant, à la différence de plusieurs de ses ouvrages, le *Cicéronien* d'Érasme n'a jamais été l'objet d'aucune censure, ni même d'aucun blâme. Érasme va plus loin. Dans un de ses ouvrages, où se manifeste l'esprit de la Renaissance, *ce chrétien malgré lui* demande, comme les Pères de l'Église, que les livres sacrés soient les premiers classiques de la jeunesse. « Si on veut suivre mon conseil, dit-il, aussitôt que l'enfant connaîtra sa langue, on lui mettra sous les yeux les Proverbes de Salomon, l'Ecclésiastique et le livre de la Sagesse. Ensuite l'Évangile : *Proponet Proverbia Salomonis, Ecclesiasticum, et librum Sapientiæ... Mox Evangelia*[2]. »

[1] Nous avons beaucoup abrégé l'ouvrage d'Érasme : on en trouvera une analyse plus complète dans notre *Préface aux lettres de saint Bernard*, 1 vol. in-18.

[2] *Instit. Princip.*

CHAPITRE IV.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Vivès. — Il signale une rupture dans l'enseignement. — Il démontre le danger des auteurs païens. — Scioppius. — Il dit les précautions qu'il a prises pour n'être pas corrompu par l'enseignement classique. — Précautions inconnues aujourd'hui. — Malgré tout, il devient stoïcien. — Autres réclamations. — Léon X lui-même reconnaît le danger. — Adrien VI. — Il combat vigoureusement la Renaissance et les renaissants. — Paul II. — Il imite son prédécesseur. — Conduite des autres papes. — Melchior Canus. — Il proteste contre l'étude des païens, dont il montre le danger. — Le P. Louis de Grenade déplore la perte des âmes causée par l'enseignement païen. — Bonifacio prouve qu'il appauvrit la raison; le maréchal de Tavannes, qu'il conduit au régicide; Montaigne, qu'il nous rend païens.

L'émule d'Érasme en latinité et son confrère en Renaissance, Vivès, signale la rupture profonde qui a lieu dans l'enseignement classique, depuis l'arrivée des Grecs de Constantinople. Il constate que jusqu'alors on n'étudiait pas le grec et qu'on ne savait pas le latin ; qu'on ne faisait ni amplifications, ni narrations de rhétorique, mais qu'on donnait tout à l'idée; qu'on en était venu à un tel éloigne-

ment pour les auteurs païens, qu'on aurait voulu les voir anéantis[1].

Après cette sortie contre le moyen âge, vient le dithyrambe obligé en l'honneur de la Renaissance. Tout à coup, dominé, comme Érasme, par l'esprit chrétien, précieux héritage de ces siècles qu'il appelle barbares, il signale les effrayants dangers que présente l'étude des auteurs païens. « C'est pour cela, dit-il, en faisant sans doute allusion à la Constitution apostolique, que le Seigneur, connaissant notre infirmité et les secrètes embûches du démon, nous a défendu tout commerce avec le Paganisme : *Vetuit ne quid penitus nobis esset cum illo commercii.* Pour quelques-uns peut-être, ce commerce peut être sans danger, mais ce qui est un danger commun doit être défendu par une loi générale : *Commune periculum in commune prohibetur.* Il n'est pas douteux pour tout homme de bon sens, qu'une éducation chrétienne ne peut être faite qu'avec des auteurs chrétiens : *A christianis christiane.* »

Toutefois, cédant au goût de l'époque, il parle d'y employer les auteurs profanes. Mais, comme nous, il exige l'expurgation la plus sévère, et demande des maîtres pieux et prudents qui marchent les premiers

[1] Quod gravissimum est, minus veteres curant agnoscere, quos omnino vellent perditos. *De corrupt. disciplin. p.*, t. I, lib. I, p. 47, Lyon, 1551.

dans ce chemin périlleux. Comme nous encore, il veut que les jeunes gens soient munis d'antidote, *præmunitus antidoto;* qu'on ne fasse connaître des auteurs païens que juste ce qui est nécessaire à chacun : *Tantum cuique permittet, quantum conducet;* qu'on éloigne soigneusement de l'écolier l'auteur qui pourrait développer son défaut dominant : Ovide, du voluptueux; Martial, du moqueur; Cicéron, du vaniteux.

Insistant avec force sur ces précautions, à tout le moins fort difficiles, et dont l'enseignement public ne tient aucun compte : « Qu'on se souvienne, ajoute Vivès, que la sagesse profane est pleine de faussetés; que voyager chez les païens c'est marcher à travers les épines, les poisons et les miasmes les plus pestilentiels : *Meminerit se per gentiles iter facere, id est, inter spinas, inter toxica, aconita et pestes præstantissimas* [1]. » Peut-on signaler avec plus de force le périlleux contre-sens d'une éducation littéraire, qui consiste dans l'étude à peu près exclusive des auteurs païens?

Scioppius, le roi des savants, *eruditorum rex*, parle comme Vivès. Son témoignage a d'autant plus de poids, qu'il est fondé sur l'expérience personnelle de l'auteur. Jeté par les exigences de l'éducation classique au milieu des poisons et des pestes

[1] Lib. III, p. 286.

païennes, il ne tarde pas à ressentir la funeste influence de l'atmosphère corrompue dans laquelle il vit. Pour la neutraliser et conserver ses mœurs en lisant ses auteurs classiques, écoutons les précautions que le vertueux jeune homme est réduit à prendre. « Je mâtais mon corps, dit-il, par une diète rigoureuse. En Allemagne, je jeûnais des jours entiers. A Rome, je renonçai tout à fait au vin, à la viande, aux œufs, au poisson. Je ne faisais qu'un repas par jour, et je ne mangeais dans ce repas que des choses très-communes. L'hiver comme l'été, je n'avais pour lit que deux planches et un oreiller[1]. »

Et on ose dire qu'un système d'enseignement qui, pour ne pas tuer les âmes, justifie de semblables austérités, est un système normal, et que l'attaquer c'est outrager le sens commun et injurier l'Église!

Quel fut le résultat de ces précautions exceptionnelles et parfaitement inconnues de la jeunesse studieuse? Scioppius, avoue que malgré les salutaires barrières dont il s'était environné, l'esprit du Christianisme s'était presque éteint dans son âme. « J'étais parvenu tout au plus, dit-il, à vivre en stoïcien et non en chrétien. Il fallut la lecture d'un livre de piété, pour me relever du naturalisme au supernaturalisme : *Etiamnum abesse oporteret, nisi, genio meo propitio, in Fr. Coster libellos incidissem.* »

[1] *Hypobol.*, p. 250.

Cent autres voix s'élèvent pour signaler le danger que fait courir à la religion et à la société, le profond mépris des siècles chrétiens et l'enthousiasme fanatique pour l'antiquité païenne. Elles prédisent à l'Europe que, par toute cette résurrection littéraire, artistique, philosophique, du Paganisme gréco-romain, elle brise les grandes lignes de sa civilisation; qu'elle cesse d'être elle-même pour devenir un calque; qu'elle introduit dans son sein un élément nouveau, dont la présence sera une cause perpétuelle de luttes, de décadence et de catastrophes. Un grand nombre déjà nous sont connues. Les différents volumes de la Révolution ne sont guère que l'écho de leurs accents prophétiques. Nous ne rappellerons ici ni les énergiques paroles du prince de Carpi, habitué de la cour de Léon X, ni celles de l'Université de Cologne, ni celles du protestant Gentillet, des historiens de Thou, Mézerai, de Laplanche, ni celles du célèbre docteur de Sorbonne Béda, ni celles du père jésuite Pallavicini, adressées à Léon X lui-même, ni celles de bien d'autres.

Ce pape, blâmé hautement et sans opposition par l'historien du concile de Trente, ne fut pas le dernier à s'apercevoir de la déviation alarmante que subissait, sous l'action de la Renaissance, la marche de l'Europe chrétienne. « Le mouvement nouveau, dit M. Charpentier, produit par l'étude de l'antiquité,

la hardiesse de la critique, qui s'attaquait tour à tour aux dogmes et aux institutions, ces périls avaient frappé les esprits les moins attentifs. Rome et les princes se mirent donc en mesure d'arrêter, s'ils le pouvaient, cette révolution dans les idées. Léon X avait été ébloui par l'éclat de la littérature profane; cependant son œil pénétrant avait entrevu le péril; et déjà le concile de Latran, dans sa huitième session, avait, en réponse aux doutes que la philosophie platonicienne répandait sur les plus grandes questions, proclamé comme un dogme l'immortalité de l'âme. D'autres faits moins éclatants montrent que la sollicitude de Léon X s'éveillait[1]. »

Telle est, ramenée à sa valeur historique, l'autorité de ce pape qu'on se plaît à invoquer en faveur de la Renaissance et de l'enseignement des auteurs païens. S'il est tour à tour pour et contre nous, son successeur, Adrien VI, compte sans contestation parmi nos plus illustres ancêtres. Ce bon pape, suscité de Dieu pour s'opposer à la menaçante invasion du Paganisme, se montre digne de sa mission. Hommes et choses, tout lui répugne dans la Renaissance.

Un des premiers actes de son pontificat est de retirer les pensions, faites par son prédécesseur, aux Grecs, venus de Constantinople. Son antipathie contre eux et contre leurs disciples éclate en toute

[1] *Hist. de la Ren.*, t. II, p. 158.

occasion. Leur langage païen, leur enthousiasme pour l'antiquité lui font, avec raison, suspecter leurs mœurs et leur foi [1]. Pour lui, ils ne sont plus des chrétiens, mais des *Térentiens*, dont il se déclare l'adversaire irréconciliable : *Omnibus litteratis inimicitias minitaretur* [2]. Comme son divin Maître chassa les vendeurs du temple, il chasse les Renaissants qui souillent de leurs leçons, de leurs poésies, de leurs peintures, Rome, le centre du catholicisme. Les uns se condamnent volontairement à l'exil ; les autres, poursuivis de plus près, se sauvent par les fenêtres de leurs demeures ; ceux-là se cachent dans d'obscurs réduits : *Quos cum odisse atque etiam persequi cœpisset, voluntarium alii exilium, alias, atque alias, alii latebras quærentes latuere.*

Même horreur pour les œuvres du Paganisme. Voulait-on lui faire voir quelques-unes de ces statues antiques, si étrangement placées dans les jardins ou les musées du Vatican? il détournait la vue et disait que toutes ces choses n'étaient que des simulacres de l'impiété païenne, dont il ferait de la chaux [3].

[1] Paul. Jov., in *Adrian.*, p. 277.

[2] Pier. Valerian, *De litterat. infelicit.*, lib. II.

[3] Ornamenta insignia picturæ et statuarum priscæ artis, nequaquam magni fecit, adeo ut Vianesio, Bononiensium legato commendante statuam Laocoontis, quam in Belvederii viridariis Julius ingenti prætio emptam ad loci dignitatem collocarat, aver-

La guerre dura autant que le règne de ce saint pape. « S'il avait vécu plus longtemps, disent les Renaissants contemporains, il aurait ramené le monde aux temps de la barbarie gothique : *Si aliquanto diutius vixisset, gottica illa tempora adversus bonas litteras videbatur suscitaturus*[1]. Mais, ajoutent-ils, un bienfait du ciel en délivra la terre, dans la deuxième année de son pontificat : *Dei beneficio, altero imperii anno decessit.* » Les malheureux ! ce qu'ils osent appeler un bienfait du ciel, fut de leur part, s'il faut en croire la rumeur publique, un crime abominable. Non-seulement le digne successeur de saint Pierre renversait les idoles et poursuivait les fanatiques restaurateurs de l'antiquité païenne, il se préparait encore à attaquer avec vigueur les iniquités sans exemple, occasionnées par le retour du Paganisme. On parlait de bulles terribles qui allaient paraître : l'alarme est au camp.

Tout à coup le pape meurt. Le lendemain matin on trouve suspendue, à la porte de son médecin, une couronne de feuillages avec cette inscription en gros caractères : « Au libérateur de la patrie, le sénat et le peuple romain : *Liberatori patriæ S. P. Q. R.*[1]. » Le médecin ne protesta pas. Ainsi fut enlevé à l'Église

sis statim oculis tanquam impiæ gentis simulacra vituperet. Paul. Jov., in *Adrian.*, p. 277. — Voir aussi Balzac, *le Prince*, ch. XII.

[1] Pier. Valerian., *De litterat. infelicit.*, lib. II. — P. Jov. *Ibid.*, p. 284.

et à la société ce grand pape qui, « avec une rudesse un peu brusque peut-être, dit M. Charpentier, mais avec un sentiment catholique, avait vu et condamné, dans la réhabilitation indiscrète de l'antiquité, le *rétablissement même du Paganisme*[1]. »

Paul II ne se montre guère moins hostile à la Renaissance et à son enseignement. Pour lui comme pour son prédécesseur, les lettrés et surtout les poëtes sont des empoisonneurs de l'âme, des profanateurs du Christianisme. « Ce bon prince, dit Balzac, croyait que tous les poëtes qui étaient de son temps à Rome n'étaient pas chrétiens, quoiqu'il y eût des prêtres et des religieux. On lui persuada, ou il se persuada lui-même[2], qu'ils s'assemblaient de nuit et qu'en leur cœur ils adoraient les faux dieux, comme ils les invoquaient dans leurs poëmes. Nos gens s'imaginent quelque chose de semblable. Ils ne traitent jamais nos amis d'au delà des monts que d'impies et de païens. Le bon est qu'ils ne sont pas princes souverains, et bien nous en prend[3]. »

Le fait est que Paul II dispersa l'Académie païenne de Callimaque, dont plusieurs membres furent mis en prison, tandis que les autres cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée. Fanatisés par leur éducation, ces nouveaux citoyens de Rome et d'Athènes

[1] T. II, p. 159. — [2] Avec raison, ainsi que nous l'avons montré dans le *Rationalisme*. — [3] Balzac, t. II, p. 652.

conspiraient contre la vie du pape et rêvaient, dans la capitale même du Catholicisme, la restauration du Polythéisme ancien. Déjà un de leurs chefs, Pomponius Lætus, s'arrogeait le titre de souverain pontife, comme le prouve une inscription gravée par eux-mêmes sur les parois d'une grotte, où ils tenaient leurs ténébreuses assemblées. A partir de cette époque, « les papes, ajoute M. Charpentier, protégent encore les lettres, mais les lettres sacrées; ils protégent aussi les arts, mais ils s'efforcent de les ramener à un caractère chrétien [1]. »

Cependant, le mal sorti des flancs de la Renaissance cause d'étranges ravages. Les lettrés rationalistes d'Italie ont pondu l'œuf, Luther le fait éclore : *Peperi ovum, Lutherus exclusit.* La robe de l'Église est mise en lambeaux par le schisme et par l'hérésie; sa face auguste est souillée; l'iniquité devient générale. Une réforme est nécessaire : Paul IV convoque le concile de Trente.

Un des plus célèbres théologiens de l'auguste assemblée, Melchior Canus, proteste avec énergie contre l'étude fanatique de la philosophie et de la littérature païenne, dont il signale les effets désastreux : « Les saints Pères, dit-il, condamnent ceux qui préfèrent la philosophie à l'Évangile, pour qui Averroès est saint Paul; Alexandre d'Aphrodisée, saint

[1] Dans le *Rationalisme.*

Pierre; Aristote, Jésus-Christ; Platon, non un homme divin, mais un dieu : *Non divinus*, *sed deus*. L'Italie surtout est féconde en hommes de ce caractère. Contempteurs des saintes lettres, ils s'attachent aux doctrines de ces philosophes et, leur nacelle amarrée aux rochers des Sirènes, ils chantent, navigateurs insensés, non les Prophètes, non les Apôtres, non les Évangélistes, mais Cicéron, Platon et Aristote! Ceux qui s'occupent trop de littérature païenne, se remplissent presque tous d'erreurs dont il est presque impossible de les délivrer : *qui vix elui possunt*. C'est ce qui a motivé le décret du concile de Latran. Il y a, du reste, parmi nous une loi trois fois sainte qui interdit une semblable étude au delà d'un certain âge; elle la permet seulement aux adolescents, non pas à tous, mais à ceux qui montrent plus de talent[1]. »

A la même époque, une autre voix, non moins autorisée que celle de Canus, signalait, comme nous, les ravages de la lèpre païenne, communiquée à l'Europe par la Renaissance. Le premier effet de cette honteuse maladie est celui qu'avaient constaté en eux-mêmes saint Augustin et saint Jérôme, effet inévitable qu'on peut constater aujourd'hui, sur la

[1] Est etiam apud nostros lex sacratissima. quæ in hujusmodi disciplinis solum adolescentes neque omnes, sed ingeniosos exercet. — *De Loc. theol.*, lib. IX, c. IX.

plus vaste échelle, dans toutes les générations de collége, depuis quatre siècles : je veux dire le dégoût des lettres chrétiennes et surtout de l'Écriture sainte. Écoutons un des plus profonds ascétiques du seizième siècle, un de ces hommes de Dieu dont la parole fait autorité.

« La sagesse du monde, dit le père Louis de Grenade, enfle le cœur de vanité; celle de Dieu l'enflamme de charité. Si donc, lorsque Dieu m'enseigne lui-même par sa parole, je me détourne de lui pour recourir à des maîtres du siècle et de la terre, ne fais-je pas injure à ce divin maître? Ne méprisé-je pas sa doctrine lorsque je la considère moins que celle des hommes, que je préfère à la sienne? Si le nombre des personnes qui tombent dans cette erreur n'était pas si grand, il y aurait moins sujet de s'en plaindre. Mais que dirai-je quand presque tout le monde vit de cet abus? On dit qu'au détroit de Magellan, d'ordinaire, de trois vaisseaux il s'en perd un; mais dans ce détroit dont nous parlons, à peine de cent y en a-t-il un de sauvé.

» Combien le monde a-t-il aujourd'hui d'étudiants, pendant que Jésus-Christ a si peu de vrais disciples! A peine ont-ils commencé à ouvrir les yeux pour connaître Dieu, qu'ils s'abandonnent aussitôt à la lecture des philosophes et des lettres humaines, où durant plusieurs années ils n'entendent pas le nom

ni une seule parole de Jésus-Christ. Nous devrions tenir ces études pour une grande plaie et un grand malheur de notre vie, principalement si nous considérons ce que dit saint Grégoire de Nazianze, que toutes les sciences et les raisonnements des païens ressemblent aux fléaux et aux plaies de l'Égypte, qui sont entrés dans l'Église pour la punition de nos péchés[1]. »

Mais le sujet de sa plus grande douleur, aussi bien que de la nôtre, est de voir qu'au lieu de réserver pour un âge plus avancé l'étude des choses païennes, on abreuve l'enfance de ce lait empoisonné. « Que si, continue le pieux et savant auteur, la misérable condition de notre siècle nous réduit à cette nécessité, il faudrait au moins attendre un temps plus propre, et prendre garde que le bâtiment des vertus fût auparavant si bien établi en celui qui commence, qu'il pût aisément supporter cette charge. Mais qui peut voir sans une extrême douleur que lorsque l'âme est encore tendre et qu'un jeune homme ne fait que commencer à goûter la douceur du lait de Jésus-Christ, on le retire de ses mamelles pour l'attacher à celles des philosophes païens, où il ne trouve point d'autre pâture que des arguments et des sophismes? Car, dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que cela, à le bien considérer? sinon

[1] *Traité de l'Oraison*, part. II, § 8, c. IV.

faire la même chose que faisait ce cruel Pharaon pour détruire le peuple de Dieu, quand il commanda qu'aussitôt qu'il naîtrait un enfant mâle on le submergeât dans les eaux du Nil. N'est-ce pas ce que nous voyons en ce temps, où à peine une âme a commencé à renaître en Jésus-Christ et avant qu'elle ait pris quelque force en ce nouvel être qu'elle a reçu, on la plonge dans ces eaux où elle se noie et où elle perd tout l'esprit de dévotion qu'elle avait déjà conçu[1]? »

L'étude du paganisme n'éteint pas seulement la piété et l'esprit chrétien, il appauvrit encore la raison et crée des générations d'utopistes. C'est ce que remarquait, il y a plus de trois siècles, Balthasar Bonifacio : « Dans les écoles d'aujourd'hui, écrit ce profond penseur, nos enfants deviennent archifous, *pueri nostri hodie in scholis stultissimi fiunt*, parce qu'on ne leur apprend rien qui soit applicable à notre état actuel. Nous croyons avoir fait pour eux un chef-d'œuvre, quand nous leur avons donné, comme dit l'Apôtre, des maîtres qui leur chatouillent les oreilles et dont l'enseignement détourne leur entendement de la vérité et les passionne pour les fables : *A veritate quidem auditum avertant totoque animo ad fabulas convertantur*[2].

[1] *Traité de l'Oraison*, part. II, § 8, c. IV.

[2] *Hist. Ludicr.*, lib. III, c. XVII, p. 404.

Dégoût du Christianisme, appauvrissement de la raison : double effet de l'étude des auteurs païens. Il en est un troisième. Cette étude remet en honneur les théories révolutionnaires de l'antiquité et conduit au régicide. Un des plus grands hommes d'État du seizième siècle, le maréchal de Tavannes, s'en inquiète et il écrit : « Les traductions d'*Hérodote, Plutarque, Appien, Tite-Live*, ont aidé à fomenter les guerres civiles en Europe. Tel eût voulu être César pour renverser ou changer l'état des républiques ; un autre *Brutus, Timoléon*, pour tuer les tyrans ; un autre pour entreprendre mieux que *Spartacus* et *Sertorius*[1] »

Avec sa vieille franchise gauloise, Montaigne déclare nettement que l'enseignement classique rend l'Europe païenne. « A la mode de quoi nous sommes instruits, dit-il, ce n'est pas merveille si les escoliers et les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoiqu'ils s'y fassent plus doctes. De vrai, le soin et la dépense de nos pères ne visent qu'à nous meubler la tête de sciences. Du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. On nous a choisi pour notre apprentissage, non les livres qui ont les opinions les plus saines et les plus vraies, mais ceux qui parlent le meilleur grec et latin ; et parmi ces beaux mots,

[1] *Mémoires de Saulx-Tavannes*, etc.

on nous a fait couler les plus *vaines humeurs de l'antiquité*[1]. »

Avons-nous dit, et tous ceux qui avec nous protestent contre l'enseignement païen ont-ils dit autre chose? L'expérience n'est-elle pas la triste justification de leurs paroles et des nôtres?

[1] *Essais*, etc.

CHAPITRE V.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Le concile de Trente. — Son programme d'études. — Il ne parle pas des auteurs païens. — Silence éloquent. — La septième règle de l'Index. — Expurgation des auteurs païens, postérieure au concile. — Saint Charles. — Sa conduite. — Le père Curci. — Usage *discret* des auteurs païens. — Lutte contre la Renaissance. — Pic de la Mirandole. — Fabricius. — Crispo. — Budée. — Comme Érasme, il proteste contre la Renaissance qu'il a encouragée. — Ses effets : le dégoût des études chrétiennes, l'indifférence en matière de religion, l'impiété, le sensualisme. — Vanité de la beauté littéraire du Paganisme. — C'est un piége de Satan. — Justes inquiétudes de Budée sur l'avenir.

La papauté qui, par l'organe d'Adrien VI et de Paul II, s'était empressée de réagir contre le Paganisme, convoque le concile de Trente. L'objet principal du concile est de combattre les hérésies et de réformer les abus. Des nations entières ont fait fausse route; pourquoi? Parce qu'elles ont été conduites par des aveugles. La terre s'est corrompue; pourquoi? parce que le sel s'est affadi. D'où viennent cet aveuglement et cet affadissement?

L'éducation fait l'homme et l'homme la société.

Mieux que personne, l'auguste assemblée connaît cet aphorisme. En conséquence, son attention se porte tout spécialement sur l'éducation de la jeunesse cléricale, qui doit devenir le sel de la terre et le guide des générations. Rappelant l'expérience de tous les siècles, le concile part de ce principe que la jeunesse est naturellement portée au mal, et que sans une éducation parfaitement chrétienne, qui la forme à la vertu dès les plus tendres années, *a teneris annis*, c'est une espèce de miracle de la toute-puissance de Dieu, si elle persévère dans la régularité de la vie ecclésiastique : *Nunquam perfecte, ac sine maximo ac singulari propemodum Dei omnipotenti auxilio, in disciplina ecclesiastica perseveret* [1].

Quelle est, en conséquence, l'éducation prescrite par le concile? La même qui a été prescrite de tout temps dans l'Église, et notamment par le concile de Latran : c'est sur la base immuable de la tradition que les Pères de Trente appuient leur décret. Quelles études sont ordonnées pour les jeunes clercs? quels auteurs indiqués? «Ils étudieront, dit le concile, la grammaire, le chant, le comput ecclésiastique, et autres bonnes sciences; l'Écriture sainte, les livres ecclésiastiques, les homélies des saints [2]. »

[1] Sess. XXIII, c. XVIII. — [1] Grammatices, cantus, computi ecclesiastici aliarumque bonarum artium disciplinam discent : Sacram Scripturam, libros ecclesiasticos, homilias sanctorum. (*Ibid.*)

Pas un mot des auteurs païens. Pas plus que le concile de Latran, le concile de Trente ne daigne les nommer. Ce silence ne vous paraît-il pas éloquent? Le concile veut une éducation qui oppose une digue aux passions naissantes de la jeunesse; une éducation qui dès les plus tendres années forme le cœur à la piété et à la religion, *ad pietatem et religionem;* et il n'indique, comme livre de classe, aucun auteur païen! Est-ce une preuve qu'à ses yeux les auteurs païens opposent une digue aux passions de la jeunesse, et *forment le cœur* à la piété et à la religion?

Ce n'est pas tout. Si, comme quelques-uns le prétendent encore aujourd'hui, les auteurs païens sont indispensables pour former l'esprit et le goût de la jeunesse chrétienne; s'ils sont les vrais et même les seuls bons modèles de littérature, d'éloquence et de poésie, par conséquent la source nécessaire ou du moins la plus féconde du développement intellectuel, d'où vient que le concile n'en a pas encouragé l'étude? D'où vient que, dans son plan d'éducation ecclésiastique, il ne nomme que des auteurs chrétiens? L'auguste assemblée a-t-elle donc voulu constituer le clergé dans un état permanent d'infériorité, en négligeant de lui recommander, de lui indiquer même le vrai moyen de porter le sceptre dans la république des lettres, comme il le porte dans l'Église?

Pour le compter parmi nos ancêtres, vous voudriez que le concile eût protesté plus directement contre l'étude classique, suivant nous si funeste, des auteurs païens. Une pareille prétention n'est fondée que sur l'ignorance de l'histoire. A l'époque du concile de Trente, l'étude de l'antiquité par les enfants ne faisait que commencer; elle était seulement locale: on ne pouvait encore en connaître les effets. Le programme généralement suivi pour les classes inférieures était le programme traditionnel, consacré de nouveau par le concile de Latran. Érasme, Ramus, Budée, Philelphe et cent autres attestent que ce fut de leur temps, qu'on commença d'introduire les auteurs païens dans les classes de grammaire. Or, cette introduction fut lente à s'accomplir [1].

Toutefois, rien n'échappe à la sollicitude de l'auguste assemblée. Elle connaît le nouvel usage qui s'introduit, et, dans la septième règle de l'*Index*, elle défend expressément de faire étudier aux enfants, sous quelque prétexte que ce soit, les livres lascifs ou obscènes du Paganisme : *Nulla tamen ratione pueris prælegendi erunt.* Or, c'était défendre à la fois presque tous les auteurs de l'antiquité, attendu que

[1] Quant à l'étude passionnée de la philosophie et de la poésie païenne, qui se faisait dans les cours supérieurs des Universités, le concile de Trente n'en parle pas, attendu qu'elle avait été réprouvée par le concile de Latran, dont la réprobation subsistait dans toute sa force.

presque tous traitent, racontent, enseignent des choses lascives ou obscènes : *Tractant, narrant aut docent*.

Le texte, il est vrai, porte *ex professo*. Mais pour tomber sous la défense, il n'est pas nécessaire, ce nous semble, que d'un bout à l'autre le livre traite, raconte, enseigne directement des obscénités. Il suffit qu'il le fasse dans plusieurs de ses parties, sous une forme ou sous une autre. La sollicitude de l'Église pour la conservation de la foi et des mœurs de la jeunesse, n'autorise-t-elle pas cette interprétation? Nos adversaires eux-mêmes ne la prennent-ils pas pour règle de leur conduite? A l'heure qu'il est, nous aimons à le croire, les plus intrépides ne voudraient pas qu'on se servît, dans les classes, des éditions complètes des poëtes païens, et même d'un bon nombre de prosateurs. Cependant le concile n'a point fait de distinction; il n'a point parlé d'auteurs *expurgés*, puisqu'il n'y en avait point alors[1]. Il ne prévoyait pas qu'on aurait l'idée, pour

[1] « Ce fut, dit un savant moderne, après le concile de Trente que, pour concilier sa défense avec l'enseignement de la belle antiquité, on imagina d'*expurger* les écrivains grecs et latins, et d'en mettre des *extraits* seulement entre les mains des enfants. Jusque-là, on ne connaissait pas le remède de l'expurgation. La preuve est péremptoire. En admettant, comme plusieurs voudraient l'insinuer, que le moyen âge ait mis, non des manuscrits, ce qui était de toute impossibilité, mais des fragments de manuscrits

faire admirer les *chefs-d'œuvre* de l'antiquité, de les mutiler et d'en voiler certaines parties. Il a purement et simplement défendu de faire étudier aux enfants, non pas les passages des livres, mais les livres *qui res lascivas tractant.*

Ainsi, l'usage *discret* des auteurs païens, qu'on a tant invoqué dans la grande question des classiques, est, comme l'*expurgation* à l'usage des enfants, une invention postérieure au concile, et sur laquelle il n'a point eu à se prononcer. Nous serions d'ailleurs curieux de savoir ce que nos adversaires entendent par l'usage discret des auteurs païens. Saint Charles, qui avait le malheur de l'ignorer, mais qui probablement connaissait assez bien la pensée du concile de Trente, s'empressa, une fois rentré dans son diocèse, de bannir les auteurs païens de l'enseignement littéraire. Plusieurs saints évêques imitèrent son exemple. « Ils tentèrent, dit le Père Curci, d'abolir dans les écoles l'usage des classiques païens, de peur que les âmes neuves des jeunes gens ne fussent trop imbues d'idées païennes[1]. »

païens entre les mains des enfants, est-il croyable qu'il les y ait mis sans correction, sans expurgation? Or, le premier de ces manuscrits expurgés est encore à découvrir. »

[1] Réponse au *Gesuità moderno* La crainte, hélas! trop fondée, de voir la jeunesse milanaise prendre le chemin des universités

Appelez-vous discret l'usage qu'on a fait des auteurs païens, avant et après le concile de Trente, dans l'éducation de la jeunesse? Cet usage discret a produit le Rationalisme, comme le dit M. Cousin; le Protestantisme, comme le disent Jurieu et Mélanchthon; le Césarisme, comme le dit Machiavel; le Voltairianisme, comme le disent Mably, Voltaire et Montesquieu; la Révolution française, comme elle-même le proclame: il a paganisé l'Europe, comme le dit le Père Grou, de la Compagnie de Jésus; il a ressuscité et il perpétue dans le monde moderne les antiques théories de la démocratie et du régicide, comme le confessent tous les révolutionnaires de nos jours. Est-ce là votre usage discret? Il serait temps de le dire. Jeter dans la discussion des termes vagues, ce n'est pas l'éclairer, c'est l'embrouiller. Le moyen de s'entendre est de définir les mots. En attendant que cela vous plaise, je continue.

La Renaissance rencontre partout une vive opposition. Pic de la Mirandole, l'oncle, réclame avec énergie contre la rupture de la chaîne traditionnelle dans l'enseignement. Georges Fabricius déclare qu'envoyer les enfants à l'école des auteurs païens,

et des gymnases protestants, où régnaient Homère et Virgile, contraignit saint Charles à modifier son premier plan. De là, le mélange qu'on trouve dans ses programmes d'études. — *Act. eccl. Mediol.*, t. I, p. 3, 72, 73, 172, 720; t. II, p. 860.

c'est commettre à leur égard le péché de scandale, anathématisé par J.-C. « Et nous aussi, dit-il, nous tenons pour inutile et pernicieuse, *inutilem et perniciosam*, cette éducation qui polit le langage et corrompt les âmes, *in qua excolitur sermo, corrumpitur animus*; une éducation qui ne donne à la société que des bavards élégants et des impies [1]. »

À Rome, avec l'approbation et les éloges de l'autorité, le célèbre Crispo dénonce la Renaissance comme la première cause des maux de l'Europe, *hinc nostri prima mali labes*. Après avoir protesté plus hautement que nous-même contre l'engouement pour le Paganisme : « Il faut, dit-il, se servir des auteurs païens comme on se sert de la vipère, dont on emploie la tête écrasée pour guérir sa morsure : *Remedium bestiæ carnem adhibere* [2]. »

A la cour même de François Ier, il se forme une ligue puissante, pour chasser les païens et les reléguer dans les ténèbres où le moyen âge les avait laissés. Des docteurs illustres par leur science et par leurs vertus sont à la tête de la réaction. Les humanistes s'en émeuvent. Avec une habileté dont ils ont légué le secret à leurs successeurs, ils intriguent; ils feignent des alarmes sur la conservation des lumières; ils ameutent la plèbe classique. Dans

[1] Poet. veter, etc. Præf. p. 4. — [2] De ethnicis phil. caute legend. 1594.

un langage qui n'a pas changé, ils appellent leurs adversaires des quidams pervers, *perversi quidam homines*, des hommes dignes d'une haine et d'un blâme exceptionnels : *Majore odio digni graviusque vituperandi*[1].

Grâce à leurs clameurs, les voix prophétiques ne sont pas écoutées ; mais elles ne continuent pas moins de se faire entendre. A celles des évêques et des théologiens, les laïques les plus éminents joignent leurs réclamations. Parmi les hommes de premier mérite qui prévirent le terme fatal où mènerait l'Europe, l'étude passionnée des auteurs païens, il en est un dont l'opinion a d'autant plus de poids, que lui-même avait été, comme Érasme, un ardent promoteur de la Renaissance.

Dans un ouvrage célèbre, fruit de l'expérience et de la réflexion, voici les graves avertissements qu'il donne à François Ier, à la France, aux nations modernes : « Je regrette, dit-il, d'avoir si longtemps négligé l'étude des lettres chrétiennes. Il est nécessaire de fondre ensemble l'enseignement littéraire et l'enseignement philosophique chrétiens; autrement les ouvrages d'esprit ne sont qu'un commerce de mots, une sorte d'étalage et de foire ridicule d'idées creuses. Il ne faut pas s'arrêter à la rudesse apparente du langage chrétien, et se laisser rebuter par son aspect sévère;

[1] Dion. Lamb. Præf. ad Car. IX.

en pénétrant plus avant, on y trouvera des trésors de beauté et d'élégance. La littérature chrétienne est une chaîne d'or qui descend du ciel sur la terre, pour nous attirer en haut.

» Il est urgent d'opérer une réforme dans l'enseignement, en faisant passer l'étude des lettres chrétiennes avant celle des auteurs païens. S'il en est autrement, nous périrons; car nous oublierons la sagesse chrétienne. Or, cette sagesse est la seule vraie, la seule indispensable, la seule qui conserve tout ce qu'elle touche, les mœurs comme les lettres, qui en sont l'expression. Voyons déjà ce qui se passe. Comment déplorer assez l'indifférence des lettrés de notre temps, indifférence qui est le résultat du culte idolâtrique des lettres païennes, indifférence qui va jusqu'à l'impiété et à la négation des vérités fondamentales de notre religion?

» Les idées païennes ont tellement prévalu, que les beaux esprits raillent la Bible et la dédaignent. Cette dérision de la sainte Écriture s'étend jusqu'aux pratiques religieuses, à la liturgie. On se moque des proses et des hymnes; on regarde même les psaumes comme des rapsodies. Sommes-nous chrétiens, oui ou non? Pourquoi affectons-nous des dehors chrétiens, si notre cœur est païen? S'il est chrétien, comment expliquer notre mépris païen, à l'égard des formes extérieures du culte? L'abus de l'étude

des auteurs païens est tel aujourd'hui, que des hommes à la plume élégante, humanistes de premier ordre, ne cessent d'injurier et de railler le dogme de la liberté humaine et ses défenseurs. Ils affirment qu'il n'est fait mention du libre arbitre et de la justice divine dans les livres de théologie, que pour rire et par manière de jeu. Ces stupidités leur plaisent tant, qu'ils les répètent dix fois et cent fois. »

Avec la supériorité du génie qui voit de loin, parce qu'il voit de haut, notre illustre aïeul dénonce à l'Europe chrétienne le retour de l'élément païen, comme la source de tous les maux que l'histoire a depuis enregistrés. « Dieu sait, ajoute-il, de quels désastres nous sommes menacés. Le culte exclusif des païens amène l'ignorance des bonnes études et tue les vertus. Il faut employer des moyens énergiques, pour conjurer les périls imminents que tout chrétien prévoit. Si, au mépris de toutes les gloires et de toutes les beautés religieuses et litteraires du christianisme, on parvient à nous faire adopter la sagesse païenne, si on ramène nos mœurs à la pratique de l'antiquité, que deviendra la cité de Dieu ? Une immense officine de licence sans frein, l'asile de volontés sans règle, ou plutôt un foyer de voluptés, un mauvais lieu plein de prostitutions, un assemblage de tous les vices. C'est là que tend et

nous mène la sagesse païenne, c'est vers ce but qu'elle dirige tous ses efforts[1]. »

Et aujourd'hui des prêtres osent appeler la Renaissance, qui a remis en honneur la sagesse païenne, un *magnifique mouvement!*

« Hélas! continue le grand homme dont nous ferons bientôt connaître le nom, ce n'est pas une crainte chimérique. La chose est déjà faite en grande partie. Le christianisme n'avait pas seulement enseigné aux hommes des vérités divines et jusqu'alors inconnues, il leur avait encore fait désapprendre ce que le paganisme, fils de l'erreur, leur avait enseigné. Et voici que le monde ingrat revient à son antique ignorance, et se passionne pour une philosophie et une littérature fangeuse, épaisse et grossièrement matérialiste : *Et mundus jam immemor revolutus est ad luteamque adeo quamdam scientiam pinguem et corpulentam*[2]! C'est à tel point que la pudeur, la modestie, la charité, la notion du juste et du vrai ont presque disparu, *obtrita sunt*. A quoi donc a servi la Renaissance, puisqu'elle fait revivre l'ambition, la cupidité, l'orgueil, la fièvre de toutes

[1] Hæc insignia, hæc decora, hos ritus religionis, si e civitate Dei persuasio gentium sustulerit, si mores antiquaverint : quid erit tum postea Ecclesia Dei? Nimirum officina quædam amplissima perditæ licentiæ, effrenis voluntatis asylum, plena lenociniorum, contubernium, collegium et sodalitas omnium vitiorum. (Lib. II.)

[2] Lib. II, p. 94.

ces choses défendues et abrogées par le Christianisme : *Quid igitur hellenismi profani transcriptio, ad Christianismi circumcisionem profecit?*

Parlant, il y a trois siècles, comme parlent aujourd'hui M. de Montalembert et l'illustre évêque d'Arras : « Les apôtres de la Renaissance, dit-il encore, sont aussi dangereux, sinon plus, que les réformés de notre âge. Ils reconduisent le monde à l'abrutissement. Les idées païennes n'ont fait que des esclaves ; c'est au Christianisme que nous devons la liberté. Irons-nous reprendre nos chaînes en nous refaisant païens? Le Paganisme abaisse l'homme et le rend esclave de mille dieux différents et infâmes : le Christianisme veut que l'homme n'obéisse qu'à un seul Dieu, père très-bon et très-grand. Les propagateurs des idées païennes ont commencé leur œuvre timidement, en rapsodes d'abord, donnant ce que les anciens avaient dit, et pas plus ; puis ils se sont enhardis, et aujourd'hui ils nous débordent de la lettre et du commentaire. »

Quelle a été la cause de leur déplorable succès? L'auteur assigne celle que nous avons nous-même indiquée, celle qu'indiquera tout homme impartial et sérieusement instruit : le démon a fait miroiter aux yeux de l'Europe la beauté du fruit défendu, et l'Europe s'est laissé séduire. « Et pourtant, dit-il, qu'est-ce, en dernière analyse, que cette beauté de

la forme littéraire, qui fait la principale étude de la jeunesse riche et élégante : *Juventutis lautæ et elegantis præcipuum studium?* Pas autre chose qu'une écorce pourrie et vermoulue, *putris et vermiculosa.* C'est la défroque du vieil homme, que le chrétien ne doit pas seulement rejeter, mais fouler aux pieds : *Vetusti hominis exuviæ abjiciendæ procul non modo et deponendæ.* C'est un piége tendu par l'oiseleur infernal pour prendre les âmes, piége d'autant plus dangereux que nous le voyons moins, et que même il nous fascine : *Plagulæ ab illo quidem animarum aucupe in mundo dispositæ... aspectabilis oculis mortalibus*[1]. En attendant, les admirateurs éternels des païens, qui méprisent les lettres chrétiennes sous prétexte qu'elles ne peuvent former à l'art de bien dire, sont des fous qui courent après une ombre : *In summa ipsi versantur inanitate studii, adumbratamque tantum persequentes philosophiam*[2]. »

Ce qui alarme le plus l'éminent philosophe, c'est l'aveuglement de ceux qui gouvernent le monde. Un élément nouveau s'est glissé au sein des nations chrétiennes. Ce ver rongeur mine à petit bruit les bases même de la société, et alors comme aujourd'hui, nul ne veut le reconnaître. « Si je regarde, dit-il en finissant, ceux qui doivent veiller, assis au

[1] Lib. II, p. 86. — [2] Lib. III, p. 129.

gouvernail du vaisseau menacé par la tempête, je les vois plongés dans un profond sommeil, ou étalant dans les chaires et les académies leur individualité et la vanité de leur esprit. Ils encouragent par leur nonchalance les désordres auxquels nous sommes en proie et qui vont toujours croissant. En ce monde, bien des choses se vendent : l'enseignement païen est une de ces marchandises. La concupiscence nous fait abandonner le Christianisme pour retourner au Paganisme; mais on aura beau faire, on végète avec l'ambroisie, on ne vit qu'avec la forte nourriture de l'Évangile[1]. »

Est-ce un tableau du seizième siècle ou une esquisse de portraits contemporains? C'est à s'y méprendre.

Telle est l'analyse rapide de l'ouvrage, dont le titre seul renferme toute la pensée : *De la nécessité de passer du Paganisme au Christianisme*[2]. Si nous l'avions écrit, il n'y aurait pas assez de pierres dans la république des lettres pour nous lapider. Heureusement il n'est ni de nous ni d'un prêtre. L'auteur est un laïque, un membre du parlement de Paris, un ambassadeur de France, le plus savant des nobles et le plus noble des savants; mieux

[1] Lib. III, p. 132.

[2] *De transitu hellenismi ad christianismum*, in-fol. 1635.

que tout cela, c'est un des pères de la Renaissance : il s'appelle Guillaume Budée [1].

Avec celui d'Érasme, cité plus haut, l'ouvrage de Budée forme une des plus éloquentes protestations du seizième siècle contre la Renaissance et le déplorable enseignement qu'elle a introduit en Europe. Que diraient aujourd'hui ces hommes supérieurs, s'ils voyaient leurs prédictions vérifiées par tant de catastrophes ? Quelle serait l'énergie de leurs paroles ? Comprendraient-ils qu'on ose traiter de novateurs ceux qui sont les échos affaiblis de leur voix, et qui signalent le sinistre épanouissement du mal dont ils ont entrevu la cause ?

[1] Dans son traité *De studio litterarum*, Budée est, s'il est possible, plus énergique encore. Il appelle *inepte et dégoûtante*, *ineptum et putidum*, la méthode des lettrés qui vont chercher dans les auteurs païens les grâces du langage dont tout le mérite est d'infecter le monde chrétien du venin de l'impiété.

CHAPITRE VI.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Protestations dans toutes les classes de la société. — Loisel. — Bernard de la Rocheflavin. — Wimpheling. — Protestations en France. — Le célèbre docteur Gabriel du Puy-Herbault. — Il signale avec précision et énergie l'origine du mal. — Son étendue. — Sa cause. — Son remède. — Il semble avoir écrit pour nous.

Il faut toute l'ignorance de notre siècle pour croire que, dans notre grande lutte contre le Paganisme moderne, nous sommes sans généalogie, comme il faut toute sa présomptueuse vanité pour soutenir que blâmer le système d'études introduit par la Renaissance, c'est injurier l'Église. La vérité est qu'on ne change pas en un jour les idées, les goûts, les mœurs d'un peuple, à plus forte raison d'un monde. Par l'organe des hommes les plus éminents, l'Europe, chrétienne depuis tant de siècles, lutta avec énergie contre l'introduction de la littérature païenne, de la philosophie païenne, de l'art païen, du théâtre païen. La vérité est encore que les hommes les plus recommandables par leur orthodoxie et par leur

7.

piété ont blâmé la Renaissance et l'enseignement des auteurs païens, tel que nous le blâmons nous-même, sans que jamais il soit venu à l'esprit de personne de les accuser d'un manque de respect, dont eux-mêmes ne se doutaient pas.

Aux noms déjà cités, nous ajoutons les suivants. Pris à dessein dans les différentes conditions sociales, ils montrent l'unanimité de la protestation. Loisel, avocat au Parlement de Paris, rappelle le système pédagogique des siècles chrétiens ; il dit : « Désirans surtout nos ancestres, que les enfans prissent leurs premières institutions, non sur les conptes et fables des payens, ains sur les livres de la religion chrestienne, ce qui fust cause que les plus beaux esprits de la première adolescence de l'Église, firent de si belles versions grecques et latines des livres et principaux mystères de la chrestienté, désirans y conjoindre la cognoissance des bonnes lettres, et les commettans principalement au soing des gens d'Église[1]. »

Son illustre confrère du Parlement de Bordeaux, Bernard de la Rocheflavin, signale l'odieuse rupture accomplie par la Renaissance dans l'enseignement traditionnel et en montre les effets désastreux : « Nous nous adressons, dit-il, à des faux dieux ; nous sommes étrangers dans notre propre cité; nous

[1] Plaidoyer, etc., p. 7. Édit. 1586.

abandonnons notre propre patrimoine, c'est-à-dire nos traditions, notre histoire, notre religion, pour cultiver le champ d'autrui : *Alienum fundum aramus, incultum familiarem deserimus*[1]. »

Ce qu'on dit à Bordeaux, on le dit à Strasbourg. Comme son saint ami Jean Geiler, prédicateur perpétuel de la cathédrale de Strasbourg, le savant Wimpheling combat énergiquement les tendances païennes de la Renaissance. « Je ne veux pas, dit-il, qu'on fasse usage dans les écoles des poëtes et des prosateurs païens; ils remplissent les jeunes imaginations de pensées obscènes et de fables ridicules. Je demande qu'on les remplace par les œuvres de Prudence et par différents écrits des saints Pères. La connaissance des grands auteurs chrétiens est plus propre que toute autre, à donner à l'intelligence le développement désirable, et lorsqu'il s'agit d'éducation, le fond doit toujours l'emporter sur la forme[2]. » Dans cette grande lutte, Wimpheling est soutenu par Beatus Rhenanus et par d'autres savants non moins dévoués à l'Église.

Avant d'aller plus loin, on nous permettra de placer ici une observation, dont le bon sens catholique appréciera l importance. Parmi les apôtres ou

[1] Treize livres des *Parlements de France*, etc., 1619, in-fol.

[2] Voir *Histoire du Protestantisme en Alsace*, par M. de Bussierre, etc.

les admirateurs de la Renaissance, nous n'avons pas jusqu'ici rencontré un seul homme de Dieu, un saint. Il nous semble que ce fait laisse à penser. La suite de notre généalogie lui donnera une signification plus haute encore : continuons.

Le soleil de la Renaissance avait fait éclore, dans les lettres, des nuées de Catulles, de Tibulles, de Pétrones et d'Anacréons; dans la philosophie, des générations de rationalistes, de panthéistes et d'épicuriens; dans les arts, des myriades de peintres, de graveurs et de sculpteurs, dont l'œil contemple avidement les obscénités païennes, et dont la main les exprime avec une lubricité nouvelle. Mœurs, croyances, institutions religieuses et sociales, tout chancelle dans la vieille Europe, ébranlée par le torrent impétueux du Paganisme. Comme monument de son passage, il ne laisse après lui qu'une corruption sans exemple dans les annales des peuples chrétiens. En face de ce mal inouï, terrible présage de malheurs incalculables, des voix courageuses ne cessent de se faire entendre pour signaler le danger et dénoncer à l'Église et à la société, la Renaissance et son enseignement.

Une des plus éloquentes est celle du célèbre Gabriel du Puy-Herbault (*Gabriel Putherbœus*), docteur de Sorbonne, controversiste puissant, le marteau du Protestantisme, une des gloires catholiques du sei-

zième siècle. Ce grand homme, à qui une longue expérience des âmes[1] révèle toute la profondeur de la plaie, pousse aussi le cri d'alarme et figure dans notre généalogie comme un de ses plus brillants anneaux. Se trouver, à trois siècles d'intervalle, en complète harmonie avec de pareilles intelligences, absout de bien des reproches, console de bien des peines. L'ouvrage[2] dont nous allons citer quelques extraits, est aussi peu connu qu'il est important : effet palpable de cette conspiration du silence dans laquelle les renaissants de toutes les époques sont maîtres passés. L'auteur décrit l'origine du mal, son étendue, sa cause et son remède.

Signalant le foyer primitif de la Renaissance : « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que les Italiens eussent gardé pour eux leurs marchandises, leurs onguents et leurs livres ! Nous devons beaucoup de choses aux Italiens, mais il en est beaucoup que nous voudrions ne pas leur devoir. Toute leur littérature respire le Paganisme. Il est de bon goût, parmi eux, de ne redire que des choses profanes, de ne chanter que les dieux et les héros vermoulus de l'antiquité. Les saintes lettres sont dédaignées chez eux, à tel point que les chefs-d'œuvre même des Pères leur sont in-

[1] Il occupa les différentes chaires de France pendant quarante ans.

[2] *De tollendis et expungendis malis libris*, 1549, in-8°.

connus. Tout ce qu'ils ont de génie et d'argent, ils l'emploient à ne laisser ignorer à l'Europe aucune des infamies des auteurs païens : *Ne apud sordidos scriptores quicquam ignoraremus.* »

Après avoir nommé, comme nous, ces milliers de renaissants italiens, dont les uns, prêtres, religieux, évêques même, passent leur vie à élucider les épigrammes de Martial, les infamies de l'Ane d'or d'Apulée, les priapées de Virgile ou à relever les autels de Romulus ; il en cite un qui, dans son fanatisme païen, s'écriait : O heureux Virgile! qui n'as pas eu à mettre dans tes vers les noms de Pierre et de Paul : *O te felicem, P. Maro, cui non fuerit in carmine Petrus aut Paulus inserendus!* « Et moi, reprend du Puy-Herbault, je m'écrie : « O homme en délire! tu crois donc que les gestes des dieux, des héros et des hommes, prodiges de scélératesse et d'infamie, sont plus propres à la poésie que les choses saintes et les gloires du Christianisme! »

Cependant les doctrines païennes, grâce aux intelligences qu'elles ont dans le cœur de l'homme, gagnent comme le cancer : « Elles se traduisent, dit l'illustre docteur, par des livres, par des spectacles, par ce qu'ils appellent des œuvres d'art. L'Europe, et surtout la France, est inondée de livres dans lesquels on décrit, sans honte ni réserve, les amours impudiques, les feux des amants, leurs artifices,

leurs promesses, leurs caresses, leurs veilles, leurs poursuites, leurs parjures, leurs désespoirs. Chaque jour en voit paraître de nouveaux, qui se vendent dans toutes les villes. Vous les trouvez sur les toilettes des grandes dames, dans les boutiques des artisans, sur les siéges des juges et, s'il faut dire toute la vérité, dans les temples, jusque sur la chaire des pontifes[1] !

» Ces livres sont tels, qu'il n'est pas une femme, si bien née et si vertueuse qu'elle soit, qui puisse les lire et rester chaste. Non, jamais le monde n'a rien vu de plus impur, de plus obscène que ces tombereaux de pièces de théâtre, de poésies, de chansons qu'on rencontre partout à notre époque. Telle est l'ardeur infernale qu'on met à les répandre, que vous les trouvez à acheter dans toutes les boutiques de libraires, sur les places publiques, et qu'on les offre même à ceux dont ils provoquent le dégoût : *Venales vel invitis et despuentibus viatoribus obtruduntur*. Aux enfants, ils apprennent ce qui est au-dessus de leur âge ; du cœur des jeunes gens ils font un Vésuve ; et jusque sous les glaces de l'âge, ils font ressentir aux vieillards, les ardeurs de la concupiscence. »

[1] Atque adeo, si verum fateri licet, in cathedris pontificum in ipsis templis offendas. Il cite un évêque qui avait oublié à l'église la pièce de Clément Marot : *A ma jeunesse*. Il en cite un autre qui avait passé son temps à traduire les *Héroïdes* d'Ovide.

Aux mauvais livres se joignent les spectacles. « Quelles leçons ils donnent ! Tantôt, c'est un jeune homme qui manifeste les flammes qui le dévorent ; tantôt, c'est un amant qui raconte ses prouesses ; tantôt, des prostituées qui accouchent au milieu des danses et de la musique : commerce perpétuel de mensonges et de tromperies dans lequel nul droit, nulle honnêteté, nulle vertu ne sont comptés pour quelque chose. A cette école, où l'on apprend à ne reculer devant rien pour satisfaire l'amour ; où l'on met sans cesse sous les yeux des infidélités conjugales, des serments violés, des haines, des empoisonnements, des meurtres ; où toutes ces choses sont louées, conseillées, enseignées dans tous les détails de leur exécution : *Qua ratione, quo astu perfici queant;* présentées sous des paroles mielleuses, assaisonnées de plaisanteries et de bons mots : quelle est la condition, le sexe, l'âge, qui ne perde ses mœurs : *Quem ordinem, quem sexum, quam ætatem non commaculant?*

Les tableaux, les statues, la musique, achèvent l'œuvre corruptrice des livres et des théâtres. « Ils ne craignent pas d'orner leurs livres infames de gravures plus infames encore, afin que tout concoure à la corruption. Ce que la nature veut qui soit caché, ils le montrent sans pudeur aux yeux de tous, comme si l'œil n'était pas le sens le plus actif et le plus puis-

sant pour fasciner le cœur? Ils oublient le mot de l'Écriture, qui appelle l'œil, la fenêtre de l'âme! On blâme les iconoclastes anciens et modernes qui ont dépouillé les églises de tableaux et de statues, sous prétexte qu'ils étaient dangereux pour la foi. Et on ne condamne pas, que dis-je! on paye largement, on encourage par tous les moyens, on fait venir des pays étrangers, des artistes en renom qui remplissent les galeries, les appartements, les portiques de statues obscènes et de peintures lascives: et jusque dans les oratoires domestiques, où, sous l'œil du Père céleste, l'âme doit adorer, solitaire, respectueuse et pénitente, on se trouve dans un mauvais lieu. Une mauvaise image, une mauvaise statue, qu'est-ce autre chose qu'une courtisane? *Affines constat artes esse pictoriam et meretriciam?*

» Quant à la musique; invoquer, louer, chanter Cupidon, l'instigateur de toutes les infamies, et les autres dieux poétiques qui ont établi la maxime que tout ce qui plaît est permis: tel est le point de dégradation et d'impudence auquel elle est descendue. Ces ravageurs des mœurs publiques, *publicæ disciplinæ vastatores*, les musiciens se sont introduits dans les maisons particulières. A leur école, les jeunes garçons et les jeunes filles, à peine détachés de la mamelle et sachant à peine balbutier, apprennent le mal. Les jeunes vierges, à chanter sur la gui-

tare des vers où respire le délire de l'amour, et à plier leurs jeunes corps aux mouvements voluptueux de la danse. Elles connaissent Vénus, l'Amour, les Muses échevelées, avant de savoir ce qu'est Jésus-Christ, le royaume des cieux, l'Évangile.... avant même de savoir s'ils existent !

» Ce qu'il y a de plus étrange, c'est la curiosité vraiment fanatique des parents pour toutes ces choses. Les malheureux ! ils croient avoir rempli tous leurs devoirs, quand ils ont dépensé beaucoup de temps et d'argent, pour faire apprendre à leurs fils toutes ces coupables fadaises, et à leurs filles à danser et à chanter mieux qu'il ne convient à des femmes honnêtes : *Quo virgines suæ cantare saltareque doctius calleant quam probis conveniat.* »

Rien n'est changé. A la permanence des effets, reconnaissons la permanence de la cause. D'où venait au seizième siècle, et d'où vient aujourd'hui cette invasion du Paganisme avec toutes ses corruptions ? « De l'éducation, s'empresse de répondre notre illustre aïeul : *Ita educati sumus.* C'est à elle que nous devons le dégoût de tout ce qui est bon, l'amour effréné de tout ce qui est mal : *Ut si qua juvant abeant, inimica tenacius hæreant.* Jérôme, Augustin ! que diriez-vous, si vous viviez dans ce siècle dont la corruption n'a pas d'exemple ! Comme vous tonneriez en voyant la face du Christianisme et

de la société bouleversée de fond en comble : *Si vivant jam et videant hoc nostro seculo corruptissimo, inversam omnium rerum scenam!*

» Qu'ils sont utiles, qu'ils sont chastes les auteurs qu'on fait étudier : *Quales auctores, quam graves quamque pudicos proponunt ediscendos!* Et pourtant ces auteurs sont les vrais professeurs, *nam et hi magistri sunt :* muets quand on les lit, parlant quand un autre les explique : *Muti si per te legas, et vocales si de aliis audias.* A leur école, les jeunes gens ont plus besoin de pédagogue, que de guide dans n'importe quel chemin. C'est pourquoi je serais d'avis que l'étude du grand nombre, quelque habiles qu'ils soient ou qu'on les suppose dans l'art de bien dire, fût sévèrement interdite aux enfants. Excepté l'élégance du style et le talent de l'invention, on n'y trouve absolument rien ou à peu près, *nihil omnino vel parum admodum*, qui non-seulement ne soit indigne d'être lu, mais encore qui ne mérite le fouet et le feu. Ah! si pour chaque impertinence ces auteurs recevaient un soufflet, leur corps entier ne serait qu'une plaie livide. »

Disant il y a trois siècles ce que nous avons dit nous-même, l'éloquent défenseur de notre cause ajoute que les générations de collége, abreuvées aux citernes empoisonnées du Paganisme, répandent autour d'elles la corruption. C'est ainsi que

l'Europe a été pervertie. « Les jeunes gens, dit-il, apprennent l'art de l'adultère en l'étudiant dans les auteurs païens, et tels qui sont venus chastes à leurs leçons, s'en retournent corrompus : *Pudici processerunt, impudici revertuntur*. Ils ruminent ce qu'ils ont entendu, ils le racontent; et c'est merveille de voir quel foyer de vices il couvent en eux-mêmes, ils allument dans les autres, lents à toute vertu, prompts à toute sorte de mal : *Ad virtutem tardi, ad omne facinus veloces !* »

Après avoir signalé le mal dans son origine, dans ses ravages et dans sa cause, le grand docteur en indique le remède. Ce remède est le même que nous avons indiqué : quelques extraits irréprochables des auteurs païens et l'introduction très-large des auteurs chrétiens. « Qu'on choisisse, dit-il, parmi les poëtes ceux qui sont chastes, ou du moins qu'on fasse des extraits dont l'étude soit sans péril pour la jeunesse : *Excerpantur quæ pueris prælegi tuto possint*[1]. »

[1] Voilà ce que la religion, la société, le bon sens réclament depuis quatre siècles; et voilà, qu'il nous soit permis de le dire, ce qui n'a jamais été fait que par nous, dans nos *deux volumes de classiques païens*. Non, les auteurs païens actuellement en usage ne sont pas expurgés comme ils devraient l'être et dans le sens de l'Encyclique du 21 mars 1853. Quoi! on ose parler d'expurgation suffisante, quand à l'heure qu'il est, et pour ne citer qu'un exemple, Virgile tout entier est entre les mains de toute la jeu-

Toutefois, l'usage des auteurs païens dans l'éducation de la jeunesse chrétienne n'est pour lui qu'une concession aux tristes nécessités du siècle. « Qu'avons-nous besoin, s'écrie-t-il, des auteurs païens ? Manquons-nous de livres, soit en prose, soit en vers, dans lesquels la pureté des mœurs, l'intégrité de la foi, la piété, la sincérité de la doctrine, marchent de pair avec les grâces de l'élocution et la richesse du style ? *Ex æquo certant sermonis deliciæ ac lautitiæ dicendi ?* D'où vient cette invasion de livres étrangers et pestilentiels dans l'Église ? *Quorsum igitur tot libri ascititii, tam pestilentes in Ecclesiam irrepunt ?* Est-ce que nous n'avons pas abondamment dans la littérature chrétienne de quoi nous instruire et nous délecter ? Pourquoi, je le demande, chercher des fleurs, quand nous avons les fruits sous la main ? *Quid, te quæso, flores reposcimus, quum fructus sit ad manum ?* »

Rappelant l'Europe égarée à l'esprit des Constitutions apostoliques, c'est-à-dire tout ensemble à l'aversion pour les livres païens et à l'amour pour nos trésors de littérature chrétienne : « Prenons donc, s'écrie-t-il, aimons, ayons sans cesse dans

nesse des colléges et des petits séminaires de l'Europe ! Virgile, qu'Ovide place dans sa bibliothèque de séduction, comme un des auteurs les plus propres à corrompre les mœurs ! Et vous dormez tranquilles !

les mains les saintes Lettres. Éloignons-nous des citernes fêlées, puisque nous avons près de nous la fontaine d'eau vive qui rejaillit à la vie éternelle : *Cisternas dissipatas ne quæramus, quum præsto sit fons vivus, scaturiens in vitam æternam.* Souvenons-nous du mot de saint Jérôme, ajoute le puissant écho de la tradition : Aimez l'étude de l'Écriture, et vous n'aimerez pas les vices de la chair : *Ama scientiam Scripturarum et carnis vitia non amabis.* »

Rien de plus profond que cette parole. Le Paganisme et les livres païens sont orgueil et volupté : l'étude assidue de ces livres, le séjour prolongé dans ce monde, développent nécessairement dans l'homme cette double passion. Le Christianisme, au contraire, est humilité et chasteté. L'étude assidue de l'Écriture et de la littérature chrétienne, qui en est l'épanouissement, nourrit et perfectionne cette double vertu.

Développant son programme d'études, Gabriel du Puy-Herbault ajoute à l'Écriture sainte, les Pères de l'Église, les poëtes et les auteurs chrétiens, magnifiques commentaires du livre par excellence.

« Chez les chrétiens, dit-il, l'éducation doit commencer par l'étude des auteurs chrétiens. Autrement le monde croira que, comme nous préférons la littérature païenne à la littérature divine, ainsi

nous aimons les dieux, les idoles, les vices des païens, plus que notre Dieu [1].

« Pourquoi ne pas le faire? Qu'avons-nous à craindre? Quelle éloquence dans saint Jérôme! quelle douceur oratoire dans saint Ambroise! que de science et de littérature dans saint Augustin! Quel besoin avons-nous de Cicéron et de César? Qui oserait préférer Salluste et Tite-Live à saint Cyprien? Voulez-vous des auteurs grecs? Bon Dieu, quelle bibliothèque! Chrysostome, Basile, Grégoire de Nazianze, Eusèbe et une foule d'autres : grands orateurs, grands historiens, grands philosophes et grands génies, auxquels on ne peut pas plus comparer Démosthène, Lysias, Périclès, Isocrate, Xénophon, Platon, qu'un geai à un cygne, une chouette à un aigle.

« Et pour la poésie, n'avons-nous pas Prudence, saint Avit, Marius Victor, et une foule d'autres, antiques chantres de nos gloires, dont l'ignorance seule méprise les immortels ouvrages? Que dirai-je encore? N'avons-nous pas nos chants sacrés, admirables de majesté et d'onction? N'avons-nous pas, enfin, des trésors d'éloquence et de poésie, qu'il me

[1] Nisi velimus homines hoc sibi de nobis persuasum habere, quod ut nobis præponderant humana eloquia divinis, sic deos, idola et vitia ethnicis propria, magis colamus quam Deum, lib. I, p. 58.

serait impossible d'énumérer : *Quibus ne enumerandis quidem par esse possim!* »

A la vue de tant de richesses foulées aux pieds, l'illustre orateur, pénétré de douleur et d'indignation, s'écrie comme nous : « Quelle est donc cette démence, *quæ ergo vesania est?* Aller chercher, pour élever des enfants chrétiens, des livres étrangers, tout pleins de Paganisme, c'est-à-dire vains, futiles, blasphématoires, et mépriser ceux que nous devrions emprunter si nous ne les avions pas ! Aller chercher à l'étranger les poisons les plus actifs, tandis que nous avons chez nous des aliments excellents : *Aliunde asciscere venenatissimos, cum domi habeas plenissimos bonæ frugis!* Qu'est-ce que cela ? sinon prendre en haine la vie, la santé, le bonheur, et se précipiter volontairement dans la mort : *An hoc est aliud quam vitam, salutem felicitatemque suam aversari et sponte ad exitum properare?*

» Coupable et malheureuse Europe, sais-tu ce que tu fais? Un monstre couronné, l'empereur Maximin, fit fabriquer des Actes de Pilate dans lesquels il accumula contre Jésus-Christ tous les crimes, tous les blasphèmes, toutes les horreurs qu'il est possible d'imaginer. Par un édit public, il ordonna de les répandre dans toutes les provinces de l'empire. Il voulut en outre que ce pamphlet abominable, mis dans les mains de la jeunesse à la place des autres

livres classiques, fût soigneusement expliqué par les maîtres et appris de mémoire par les élèves [1].

» N'imitons-nous pas Maximin, nous qui mettons les livres du Paganisme entre les mains des enfants: *An non cum Maximino sentimus, qui pueris ethnica proponimus;* qui les menaçons, qui les punissons s'ils ne les apprennent parfaitement et qui les forçons ainsi à s'éloigner de la religion, en devenant plus vite insoumis et libertins? Jeunes, ils retiennent; adolescents, ils n'ont rien de plus pressé que de faire ce qu'ils ont appris; et toute la vie les maximes perverses que leur a inculquées une répétition fréquente restent gravées dans leur mémoire: *Retinent tenelli, quod mox cum adoleverint implere conentur.* »

Ce beau travail, qu'il semble avoir écrit pour nous, l'illustre docteur le termine par cette maxime fondamentale, que la littérature chrétienne suffit et au delà aux peuples chrétiens; et il invite l'Europe à répondre aux admirateurs et aux propagateurs du Paganisme ce que les juifs répondirent aux Spartiates: « Nous n'avons besoin de rien; les livres sacrés que nous avons sous la main nous suffisent: *Nihil horum indigere ut qui ex libris sacris quos habemus in manibus, solatium capiamus.* »

[1] Euseb., lib. IX, c. v et vII.

CHAPITRE VII.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Réponse à une difficulté. — Quelques chefs-d'œuvre des latinistes actuels. — Protestations contre la Renaissance et son enseignement en Italie. — Le Père Jean de Saint-Démétrius. — Belle comparaison. — En Espagne, le Père Paz, jésuite. — Il prouve que l'étude du Paganisme profane la parole de Dieu, dégoûte de l'Écriture sainte, porte aux études frivoles, appauvrit la raison, tue l'esprit de prière, prépare des révolutions.

Les énergiques protestations dont la France retentit, trouvent de puissants échos dans le reste de l'Europe. Comme leurs devanciers, les modernes champions de la Renaissance prétendent qu'on ne peut apprendre le beau latin que dans les auteurs profanes; ils vont jusqu'à dire que si le clergé cessait de les étudier, il ne pourrait plus correspondre convenablement avec les Congrégations romaines.

Après celle de M. Thiers, qui affirme que l'antiquité païenne est la plus belle chose du monde, on n'a pas écrit, à propos de la question des classiques, sur laquelle pourtant un si grand nombre de personnes ne se sont pas fait faute de déraisonner, une impertinence comparable à celle-là. La vérité est, comme

dit Érasme, que le seul moyen de bien parler latin aujourd'hui, c'est de parler tout autrement que les auteurs païens, attendu que le latin païen ne peut être le truchement des idées et des choses chrétiennes, à plus forte raison, ecclésiastiques. La vérité est que le latin chrétien jouit seul de ce privilége, et que, si nous parlions ou écrivions le latin comme saint Bernard, saint Grégoire, saint Léon, nous serions à juste titre des phénix, partout, même à Rome.

Il sied bien vraiment d'éloigner la jeunesse, surtout le clergé, de l'étude des auteurs chrétiens, quand soi-même, après avoir étudié pendant huit ans les auteurs païens, on arrive dans un *Mémoire officiel* de quelques pages, à commettre jusqu'à *vingt-sept* fautes de latin; quand, dans un écrit plus solennel encore, on appelle les suisses de l'Église *Helvetii*, des Helvétiens; quand on se fait gloire de parler latin dans toutes les occasions et qu'on décore une inscription de deux lignes d'un affreux barbarisme, en donnant à un vénérable chapitre la qualification d'*emeritissimus*; quand on est obligé, pour être compris, même des bacheliers, de faire en français la plupart des cours, sans excepter celui de Droit romain; quand les futurs docteurs en sont réduits à payer des faiseurs de profession pour rédiger leur thèse latine[1]; quand, dans les examens de philoso-

[1] Le tarif est connu : cela coûte 40 francs.

phie et de théologie, les élèves peuvent à peine décrocher quelques phrases qui ne sont ni du latin chrétien ni du latin païen, mais une version laborieuse de leurs idées dans une langue inconnue! Après cela, n'est-on pas bienvenu à se montrer délicat, à l'endroit du latin de l'Église et des Pères?

Quoi qu'il en soit de ces énormités, et de beaucoup d'autres que nous pourrions citer, l'objection n'est pas nouvelle. En Italie, au foyer même de la Renaissance, un membre illustre de la famille de saint François, la réfuta victorieusement, il y a trois siècles. Comme on peut apprendre une bonne architecture, en étudiant la Sainte-Chapelle de Paris, par exemple, et la métropole de Reims; une bonne philosophie en étudiant saint Anselme et saint Thomas, le savant religieux prouve qu'on peut apprendre un bon latin, en étudiant exclusivement les auteurs chrétiens. Il fait mieux : il montre l'aberration de ceux qui vont chercher la belle langue latine dans les auteurs profanes, et les avantages d'un ordre supérieur qu'on trouve à l'étudier dans les auteurs du Christianisme. Sa thèse, comme on voit, a des rapports avec celle d'Érasme; elle lui paraît tellement importante qu'il ne craint pas de la développer dans un sermon.

« Un livre classique, dit-il à ses auditeurs, qui réunit la richesse de la pensée à la richesse

de l'expression, est préférable à celui qui n'a pour lui que la forme ou la parole. En effet, la forme est aux livres ce que, dans les amandes, la coquille est au noyau. Lequel, dites-moi, vaut le mieux, de la coquille ou du noyau? Si on ne peut avoir le noyau sans la coquille, quel est celui qui ne désirerait trouver des amandes, dont le noyau et la coquille fussent également bons? Voulant donc apprendre le latin, notre plus grand désir doit être de trouver des livres qui joignent à la beauté de la forme l'excellence du fond. Et, pour continuer la métaphore, si l'amande, dont le noyau est délicieux, n'avait pas une coquille aussi belle que l'amande vide ou amère, vous en mettriez-vous beaucoup en peine et votre choix hésiterait-il un instant? Ne diriez-vous pas : Quand on achète des amandes, c'est bien plus pour satisfaire le sens du goût que celui de la vue? Qui agirait autrement vous paraîtrait fou.

» Si donc vous voulez des ouvrages qui servent tout ensemble à apprendre le latin et à former l'esprit et le cœur, vous en trouverez en abondance dans les auteurs chrétiens, soit en prose soit en vers. Qui peut nier que saint Jérôme et saint Cyprien offrent ce double avantage? Qui peut nier que les Lettres de saint Bernard soient les plus familières, les plus aimablement saintes, les plus utiles qui aient jamais

été écrites? Qui peut nier que les poëtes qui ont chanté saint François, saint Bernard, l'auguste Eucharistie, soient tout ensemble des modèles d'élégance et des foyers d'inspiration, bien supérieurs aux poëtes païens? Et si vous voulez dans un seul auteur, chrétien et martyr, de la prose et de la poésie, vous avez Boëce, que saint Thomas d'Aquin ne craint pas d'égaler à Cicéron pour l'éloquence, et à Virgile pour les vers: *Niente timendo san Tomaso di Aquino d'agguagliarlo a Cicerone in prosa et a Virgilio in verso.* Croyez-moi donc, laissons de côté, dans l'étude des langues, les auteurs païens qui ne peuvent servir à rien pour la conduite de la vie, et faisons usage des auteurs chrétiens: *Ad laudem et gloriam Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen* [1].

L'Espagne, comme l'Italie, proteste contre l'envahissement du Paganisme. A la voix du fils de saint François se joint celle du Père Paz, de la compagnie de Jésus. Le grand docteur s'attache particulièrement à dénoncer les affreux ravages que fait l'étude des auteurs païens, même parmi le clergé séculier et régulier. Puisé dans les gymnases et les universités, l'engouement pour l'antiquité profane pénètre dans le sanctuaire et dans les cloîtres, dé-

[1] F. Giovanni da S. Demetrio, *Prediche*, etc. Venezia, 1568. Ouvrage approuvé par les supérieurs de l'ordre et par l'Inquisition.

goûte des études sérieuses, éteint l'esprit de piété, et, affadissant le sel conservateur de la société, prépare une corruption générale.

Écoutons le nouveau Jérémie déplorant ce malheur, venu de la Renaissance : « A vous, dit-il, mon discours, professeurs de théologie, professeurs d'Écriture sainte et prédicateurs des divins oracles. Combien j'en vois aujourd'hui parmi vous qui, passionnés pour les livres païens, *libris Gentilium nimis addictos*[1], mettent de côté l'Écriture et les Pères, raffolent des fables mythologiques, apprennent par cœur les sentences des philosophes, lisent et relisent les histoires profanes et vont sans rougir débiter tout cela du haut des chaires, au peuple avide de la parole de Dieu!

» Déjà, dans les bibliothèques d'un grand nombre, *in bibliothecis multorum*, saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Ambroise et les autres Pères ne figurent plus que comme ornement. Les auteurs qu'ils achètent pour les étudier sont les poëtes, les philosophes, les historiens profanes de la Grèce et de Rome : *Poetæ vero et gentiles philosophi et profanæ græcorum et latinorum historiæ ad occupationem comparantur*. En chaire et dans la conversation, les premiers se taisent; les seconds parlent; ceux-là, effacés de la mémoire, dorment dans leur tombe; ceux-ci osent

[1] *De vit. spirit.*, in-fol., Lugd., 1611.

se montrer jusque dans les discours sacrés ; ceux que Dieu a choisis pour enseigner sont repoussés ; ceux que l'Église permet à peine : *quos Ecclesia vix permittit*[1], dans l'éducation de l'adolescence, deviennent les docteurs en Israël. Comme si, chez les chrétiens, Ovide valait mieux que saint Paul ; Cicéron était un moraliste plus persuasif que l'Évangile ; Homère ou Sénèque avaient plus d'autorité que le Saint-Esprit ?

» Dans l'âge mûr, dans la vieillesse et même dans la décrépitude, après avoir étudié les saintes lettres, lire de pareils auteurs, les ruminer, les disposer en sermons, les prêcher chaque jour dans les assemblées des fidèles : quelle excuse peut avoir une semblable conduite ? On regarderait comme une irrévérence sacrilége de placer sur l'autel du Dieu vivant, où nous offrons l'auguste sacrifice, l'image de Jésus-Christ et l'image de César ; l'image de la sainte Vierge et celle de Vénus ; l'image de saint Pierre et celle de Pompée ; l'image de saint Paul et celle d'Héliogabale ; l'image d'un saint et l'image d'un histrion. Pourquoi ne serait-ce pas une faute plus grave, dans l'église, où nous nous assemblons pour entendre parler Jésus-Christ, de citer tantôt Jésus-Christ, tantôt Ovide, tantôt saint Paul, tantôt Vir-

[1] Ce *vix* est précieux ; il témoigne de la persistance immuable de l'esprit de l'Église.

gile; et dans le même discours, les prophètes et les poëtes, les évangélistes et les philosophes, les saints et les comédiens ?

» Vous le faites, dites-vous, pour expliquer l'Écriture ! — Pour être expliquée, l'Écriture n'a pas besoin d'un genre d'interprétation que les Pères n'ont pas connu. Le plomb et l'étain ne rendent pas l'or plus brillant, ils le souillent et le ternissent. Vos citations d'auteurs païens n'élucident pas le texte sacré, elles l'obscurcissent et l'embarrassent.

» — Mais c'est pour attirer le peuple par cet assaisonnement ? — Comme si l'Église n'avait pas dans l'Écriture sainte elle-même et dans les Pères, de quoi attirer les âmes, sans recourir à ces vils condiments : *His vilissimis salsamentis indigeat*. L'ail peut paraître sur la table de l'esclave et assaisonner son pain ; mais l'ail est banni de la table des rois, à qui il faut des assaisonnements plus relevés. La prédication est la table du grand roi, à laquelle il invite les chrétiens ses enfants : et vous y apportez les assaisonnements destinés aux esclaves ! D'où vient cette étrange conduite ? de ce que vous ne connaissez plus la suavité de l'Écriture : *Scripturæ sacræ suavitatem ignoratis*. »

Profanation de la parole de Dieu venue de la Renaissance, comme la profanation de l'art chrétien et de la poésie chrétienne : tel est le premier résultat de l'étude passionnée du Paganisme. Il en est d'autres

encore plus déplorables. « Cette étude, continue l'homme de Dieu, dégoûte de l'Écriture sainte et des lettres chrétiennes; elle entraîne aux études frivoles et, par conséquent, appauvrit la raison. Qui peut dire combien l'étude des auteurs païens éloigne des saintes Écritures : *Quis explicet quantum isti his profanis studiis ab studio divinarum Scripturarum avocentur!* L'homme qui aime une courtisane, se refroidit pour son épouse. L'âme passionnée pour les futilités païennes, n'a que du dégoût pour la doctrine céleste. Peu à peu, elle s'énerve et ne peut plus supporter la majesté des Écritures. Blasée, il lui faut des romans assaisonnés d'un sel putride, *putrido sale conditum*, remplis de sottises et de vanités : tels sont les livres qui ne quittent pas ses mains et qu'elle convoite des yeux. »

Continuant de décrire les ravages de cette lèpre, « L'étude dont je parle, ajoute le Père, déplaît à Dieu; car elle trouble la tranquillité de l'âme et la remplit d'images vaines, qui la profanent et qui la souillent. Comment pourrait-elle être agréable à Dieu, l'âme qui est le sanctuaire du Saint-Esprit et qui se meuble volontairement de vers profanes, d'histoires profanes et de maximes profanes? Cette étude est un immense malheur pour l'Église, un immense obstacle à la conversion des fidèles[1]. »

[1] Sciant tamen hi, istis profanis studiis maximam sanctæ Ec-

L'auteur rappelle la sévère correction infligée à saint Jérôme; puis, comme s'il avait eu mission de nous justifier sur tous les points, il dit que cette étude tue l'esprit de prière et prépare au monde de cruels déchirements. Elle tue l'esprit de prière. « Je ne sais comment l'admirateur des païens n'a pas honte, après avoir lu leurs vers ou leur prose, de se présenter devant son Créateur, de chanter les poésies du prophète-roi, ou de méditer sur la vie de notre divin Sauveur. N'a-t-il pas lu dans saint Paul : Vous ne pouvez boire en même temps au calice du Seigneur et au calice des démons? Comment ose-t-il, après la lecture d'un livre profane, ou lascif, ou peu chaste, aller à la prière et demander le vin de l'intelligence et de l'amour ? A mes yeux, celui qui agit de la sorte est un effronté; et je sais d'avance qu'il n'obtiendra rien : *Satis perfricatæ frontis est qui hoc audet, et satis mihi compertum est, quod non obtineat.*

» Ceux qui se présentent à la prière, l'âme remplie de semblables vanités, trouveront dans le Seigneur un juste juge qui se moquera d'eux. Où sont, leur dira-t-il, vos dieux en qui vous mettiez votre confiance et votre gloire, dont les victimes vous nourrissaient de leur graisse et dont les libations vous abreuvaient de leur vin ? Qu'ils se lèvent et viennent

clesiæ et conversioni fidelium jacturam afferre, quod alio loco ex professo dicemus.

à votre secours; qu'ils vous tirent de vos nécessités, vous repaissent de leurs fictions, vous fortifient de leurs niaiseries et vous remplissent de leurs voluptés; car, n'attendez de moi ni goût, ni amour pour les choses célestes : vous vous en êtes rendus indignes : *Indignos reddidistis.* »

Et de nos jours, des catholiques, des prêtres et même, dit-on, certains évêques se font gloire de ne jamais s'endormir, sans avoir conversé plusieurs heures avec Horace et Virgile!

L'esprit païen, introduit dans les âmes par l'enseignement, s'y trouve en lutte avec l'esprit chrétien reçu au baptême. Le pieux jésuite voit dans la présence de ces deux éléments, le germe de luttes et de tiraillements intérieurs qui, un jour manifestés dans l'ordre social, deviendront des révolutions et des catastrophes. « Si dans le sein de Rebecca, dit-il, deux frères se combattaient et torturaient les entrailles maternelles, au point de forcer Rebecca elle-même à s'écrier : « S'il devait en être ainsi, qu'était-il besoin de devenir mère? » que feront dans l'âme deux doctrines, non pas sœurs, mais ennemies; dont l'une élève vers le ciel, et l'autre abaisse vers la terre? Quel miracle fera vivre l'esprit chrétien dans un cœur paganisé par les sales exemples des faux dieux et par les vaines fictions des poëtes? Quelle société peut exister entre

Jésus-Christ et Bélial, entre la lumière et les ténèbres, entre le fidèle et l'infidèle? Quel rapport y a-t-il entre David et Horace, entre l'Évangile et Virgile, entre les apôtres et Cicéron : *Quid facit cum Psalterio Horatius, cum Evangeliis Maro, cum Apostolis Cicero?* »

Tels sont, au rapport d'un témoin oculaire, les étranges ravages causés dans le clergé lui-même, à la fin du seizième siècle, par l'étude passionnée du Paganisme. Que dirait-il aujourd'hui? Or, cet engouement fanatique pour l'antiquité profane, qui fascine et qui corrompt les prêtres même et les religieux, d'où venait-il? Évidemment de l'éducation de collége. Mais si l'étude passionnée des auteurs païens fait de tels ravages dans des âmes favorisées de tant de grâces particulières, mûries par l'âge, éclairées par l'expérience : que fera-t-elle, à l'âge des passions, dans l'âme ardente et inexpérimentée de la jeunesse? Ainsi appliqués aux études de collége, tous les raisonnements du Père Paz deviennent sans contestation des arguments *a fortiori*. Ses vénérables confrères en sont-ils convaincus?

CHAPITRE VIII.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Le Père Possevin. — La Renaissance et son enseignement; cause du mal. — Remède. — Analyse de la *Bibliotheca selecta*. — Approbation de cet ouvrage. — Le Père Possevin trace le même programme d'études que nous : l'Écriture sainte, les Actes des martyrs, les Pères, les auteurs païens par extraits, enseignés chrétiennement et seulement dans les classes supérieures.

Contemporain du Père Paz, et, comme lui, membre de la compagnie de Jésus, le Père Possevin est encore plus explicite. Avec une grande supériorité de génie, il signale l'éducation païenne, introduite par la Renaissance, comme la cause des maux de l'Europe et le principe de sa ruine future. Ayant eu plusieurs fois, dans nos différents ouvrages, occasion de citer cet homme éminent, nous nous bornerons à rapporter ici quelques-unes de ses paroles. « L'éducation fait tout, dit-il avec Aristote : *Non parum sed totum est, qua quisque disciplina imbuatur a puero.* Au milieu même de Rome, à la vue de leur dispersion, accomplisse-

ment palpable des prophéties et des menaces de Jésus-Christ contre Jérusalem et contre la Synagogue, en présence des arcs de triomphe, monuments de la victoire de Titus, les juifs restent juifs. Pourquoi ? Parce que dès l'enfance, ils reçoivent avec le lait, les doctrines empoisonnées du judaïsme. Opiniâtres dans leur haine du christianisme, très-rarement ils se convertissent. Il en est de même des Turcs, des Tartares, des hérétiques et des schismatiques : L'éducation fait tout[1]. »

« Quelle pensez-vous donc que soit la cause redoutable de ce que nous voyons aujourd'hui ? D'où vient que les âmes s'engouffrent dans leurs propres appétits, dans les impuretés, dans les usures, dans les blasphèmes, dans l'athéisme? sinon parce que, dès la jeunesse, dans les écoles mêmes qui sont les pépinières de l'État, on enseigne tout, excepté la piété. On y étudie tout, excepté les auteurs chrétiens : *Si è letto ogni altra cosa che i sinceri e cristiani autori ;* ou si on y parle quelquefois de christianisme, tout cela se trouve mêlé avec les choses les plus sales et les plus lascives, véritables pestes de l'âme? A quoi sert, je vous le demande, de verser un verre de bon vin dans un tonneau de vinaigre; c'est-à-dire, d'enseigner un peu de catéchisme chaque semaine et de verser en même temps dans les âmes,

[1] *Raggion.*, p. 19.

des barils entiers de vinaigre et de vin empoisonné! »

Après avoir dit, comme nous, que le seul moyen de sauver la société c'est de porter la cognée à la racine de l'arbre, en bannissant de l'éducation les livres païens, impies et obscènes; comme nous, il déclare que c'est là une question de vie ou de mort, de laquelle dépend le salut du monde : *Uno de' principali punti questo, onde dipenda la salute dell' universo*. Puis il met en poussière la fameuse objection tirée de la nécessité d'étudier le beau grec et le beau latin. « Oui, s'écrie-t-il, sous prétexte d'apprendre à la jeunesse le beau grec et le beau latin, vous lui apprenez la langue de l'enfer. Sortis du collége, vos jeunes gens, devenus magistrats, médecins, négociants, n'importe quoi, oublieront bien vite les quelques mots de latin qu'ils auront appris; mais ce qu'ils n'oublieront jamais, ce sont les leçons et les exemples de libertinage qu'ils auront étudiés. Goût passionné pour les lectures dangereuses et frivoles, dégoût pour la parole de Dieu, poussé jusqu'au vomissement : voilà ce qu'il leur reste.

» Et puis ces auteurs païens, inutiles pour ouvrir les trésors scientifiques de l'Europe, je ne les bannis pas entièrement, dit le Père; mais je ne veux pas que la jeunesse dépense sa vie à étudier des fables. Je ne veux pas qu'elle étudie les auteurs païens

avant d'avoir posé les solides fondements de la religion et de la piété, en se nourrissant des auteurs qui offrent d'ailleurs toute l'élégance nécessaire: *Prima che siano corroborate con quei sodi fondamenti di pietà, i quali ancora da elegantissimi libri possono imparasi*. L'étude des auteurs païens doit être réservée pour l'âge mûr, *in età matura*, alors que la raison plus développée est capable de distinguer le bien du mal et que le danger est passé. Grâce à cet antidote, les écrivains profanes ne seront plus des sources de poisons, et on ne verra plus les âmes, prodigues d'elles-mêmes, se précipiter dans le paganisme pour arriver, en dernière analyse, à se nourrir des siliques, des épluchures et des écorces de légumes qu'on donne aux pourceaux, *che si danno a' porci.* »

Pour achever de porter la conviction dans l'âme de ses auditeurs, le Père Possevin invoque, comme nous, en faveur de sa thèse, et l'histoire contemporaine et la tradition tout entière, depuis saint Augustin jusqu'au dernier concile de Latran. Avoir ébranlé dans ses fondements l'enseignement corrupteur de la Renaissance, n'est, pour l'illustre champion, que la première partie de sa tâche : la seconde est de tracer un programme d'études, tel que le réclamaient alors et que le réclament plus énergiquement aujourd'hui, la religion et la société. On le trouve

développé dans sa *Bibliotheca selecta de ratione studiorum*.

Publié à Rome en 1592, dédié au pape Clément VIII, dont Possevin était l'ami intime, approuvé par le maître du sacré palais, recommandé par le général de la Compagnie, qui l'appelle *opus ad gloriam Dei perutile*, destiné à servir de compendium et de directoire aux jésuites dans l'éducation de la jeunesse, et dans leur lutte contre l'invasion des doctrines impies et immorales, sorties par torrents des entrailles de la Renaissance, ce précieux ouvrage réunit toutes les conditions pour être regardé comme l'expression de l'esprit de l'Église et de la Compagnie de Jésus, relativement aux études classiques, à la fin du seizième siècle.

Ajoutons que la Bibliothèque n'est pas un morceau oratoire, comme le célèbre *Discours* du même auteur, que nous avons analysé, et dans lequel, faute de raisons pour en infirmer la valeur, quelques-uns de nos adversaires ont voulu trouver les exagérations de l'éloquence. La Bibliothèque est un ouvrage didactique. Il fut composé dans le calme de la méditation, après les nombreux voyages dans lesquels, en qualité de nonce apostolique, Possevin avait été à même de reconnaître les maux et les besoins de l'Église et de la société dans l'Europe entière. Or, le programme du Père Possevin est littéralement celui

que nous avons proposé : mêmes livres, même esprit, mêmes précautions. Seulement le savant jésuite rencontra partout des approbateurs, et nous, nous avons partout soulevé des tempêtes : progrès de l'esprit chrétien !

Nous avons donné pour premier classique la *Biblia parvula.* « La première chose, dit le Père Possevin, qu'il faut verser dans l'âme innocente et pure des enfants, c'est la vérité chrétienne, afin qu'ils connaissent la source de laquelle les païens ont tiré ce qu'il y a de bon dans leurs livres, s'il y a quelque chose de bon : *Fontem unde ethnici derivarunt in suos libros, si quid boni deprompsere* [1]. Il importe extrêmement qu'ils boivent le lait chrétien avant le païen. Ceux qui sont élevés autrement ont plus tard la plus grande peine à se laisser instruire par la sagesse divine, qui devait être leur première maîtresse. On leur fera donc étudier un abrégé clair et court de l'Ancien et du Nouveau Testament. Comme celui de Sulpice Sévère ne satisfait pas de tout point, on pourra leur en donner un autre plus étendu, si on veut, composé exclusivement du texte sacré : *Epitome alia ex ipsis tantum divinæ Scripturæ libris confecta,* et s'étendant depuis la création du monde jusqu'au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *A*

[1] Cap. XVI, lib. IV.

mundo condito usque ad Domini Nostri Jesus Christi tempora. »

A l'Abrégé de l'Histoire sainte nous avons ajouté, comme second classique, des extraits des livres sapientiaux. « Les enfants devenus plus grands, *jam grandioribus*, dit le Père Possevin, étudieront un choix des maximes des Proverbes, de l'Ecclésiaste, de l'Ecclésiastique et de la Sagesse : *Selectarum sententiarum ex Proverbiis et Ecclesiastis, sive etiam Ecclesistici ac Sapientiæ libellus*. Pourquoi ne pas commencer ainsi à former leur jugement aux oracles de la sagesse éternelle plutôt qu'aux maximes d'Isocrate, d'Épictète et des autres qu'ils pourront lire plus tard? »

Afin de préparer les jeunes gens à la vie publique, nous leur montrons les maximes de la divine sagesse en action, dans les vies des grands rois et des héros de l'Ancien Testament : c'est notre troisième classique. « Aux jeunes gens, continue Possevin, qui sont destinés aux fonctions publiques ou à la carrière des armes, on expliquera avec avantage les histoires de Josué, des rois et des grands hommes que Dieu, dans son infinie sagesse, a voulu laisser comme modèles à la postérité : *Quos Deus in sacris litteris summa prudentia posteris proponi voluit.*

Pour les peuples chrétiens tout sort de l'Évangile, tout doit y ramener. Le faire bien connaître est le

point capital de l'éducation. Sans cela point d'éducation, ou une éducation anormale, non moins funeste à la société qu'à la religion : notre quatrième classique est le texte même de l'Évangile : « Les enfants *facti grandiusculi*, dit le Père, écouteront l'explication et apprendront par cœur un abrégé de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *compendium aliquod vitæ D. N. J. C. et audiant et memoriæ mandent.* »

Or, l'Évangile est tout ensemble un Fait et un Code. Fait, il a ses racines dans le passé; et l'histoire de l'Ancien Testament a préparé l'enfant à le bien comprendre. Code, il a besoin d'un commentaire. Le meilleur commentaire, parce qu'il est le plus intelligible et le plus persuasif, c'est l'exemple. Pour cinquième classique, nous donnons la fleur des vies des saints et les actes des martyrs. Possevin la donne avant nous [1].

Au commentaire pratique de l'Évangile, la Providence a pris soin d'ajouter un commentaire oral. Par l'élégance, la grâce, la clarté, l'énergie du style, par la richesse des pensées, l'élévation des sentiments, la noblesse et la fraîcheur des images, la puissance des raisonnements, en un mot, par la magnificence de la forme et du fond, ce commentaire est le plus beau monument du génie de l'homme, si tant est que l'homme seul ait pu l'éle-

[1] C. XXII, p. 330.

ver : nous avons nommé les ouvrages des Pères de l'Église. Ce commentaire splendide se développe dans nos classiques ; il figure avec le même honneur dans ceux du Père Possevin : *Sancti Patres lectitandi sunt.*

Après avoir demandé comme nous, comme toute la tradition catholique, comme le bon sens le plus vulgaire, l'introduction la plus large possible de l'élément chrétien, dans les études classiques, l'illustre jésuite passe à l'enseignement des auteurs païens. Sur ce point il exige les trois choses que nous avons nous-même demandées : une extrême prudence, une expurgation très-sévère et un enseignement chrétien. Soixante pages in-folio ne lui paraissent pas trop longues pour énumérer les précautions à prendre, si on veut que les auteurs païens ne deviennent pas funestes aux mœurs, à la foi et à la raison même des enfants.

« La première faute à éviter, dit-il, c'est de parler avec emphase des auteurs païens. Les louanges exagérées qu'on leur donne faussent le jugement de la jeunesse. Habituée à croire ses maîtres sur parole, elle imagine que les auteurs païens sont tels qu'on les lui fait admirer. Ainsi, ceux qui donnent à Platon le surnom de *divin*, et qui citent en sa faveur les témoignages des Pères de l'Église, notamment de saint Augustin, sans rapporter ce que plus tard ils ont écrit contre lui, lorsqu'ils ont reconnu

le venin de sa philosophie, ceux-là font un mal immense à la philosophie et à la religion : *Sane philosophiæ atque religioni magnopere incommodant.* »

Cette faute, si judicieusement signalée par le Père Possevin et si imprudemment, pour ne pas dire si effrontément commise partout, depuis la Renaissance, nous l'avons vingt fois signalée nous-même. Osons ajouter que nous l'avons rendue désormais impossible à tout homme qui se respecte, en montrant tels qu'ils sont les prétendus grands hommes de l'antiquité païenne.

Passant à l'étude des prosateurs païens, latins et grecs, le Père indique les nombreux dangers qu'elle présente, signale une foule de précautions à prendre pour les neutraliser et arrive aux poëtes. Plus sévère que nous, il conclut non pas à l'expurgation, mais au bannissement des poëtes obscènes. Reproduisant un mot célèbre, il ne craint pas de les appeler des séducteurs effrontés, plus coupables que les entremetteurs et les proxénètes : *Perniciosissimis lenonibus deteriores.*

« L'expurgation, dit-il, est dangereuse et même impossible : elle est dangereuse. Il y a quelques années, on a publié à Rome les poëtes profanes expurgés *obscœnitate sublata*, mais on n'a pas obtenu ce qu'on espérait. Les vers supprimés ont été remplacés par des étoiles ou par des blancs. Ces lacunes

ont été un aiguillon pour la curiosité du lecteur : il a voulu voir les passages tout entiers. De plus, on accompagne ces classiques expurgés de commentaires, de dictionnaires remplis des infamies supprimées dans le texte : *Fœditatibus eisdem scatentia.*

Elle est impossible : pour masquer les suppressions, il en est qui ont imaginé de substituer aux vers ou aux mots impurs de l'original, des termes plus honnêtes. Je n'approuve nullement ce stratagème : *Non probatur.* D'une part, ce travail est absurde, attendu qu'on ne peut jamais déguiser la pieuse fraude ; d'autre part, il est impossible, attendu que quelle que soit l'expurgation, la pièce dont le sujet est obscène retient toujours quelque chose de son odeur primitive : *Quia quantacumque adhibeatur purgatio, semper tamen liber, cujus argumentum turpe sit, pristinum ac nativum redolet odorem.* Les mots, les images, les allusions, les sentiments, tout l'ensemble de la pièce, imprégnés du virus dont l'âme de l'auteur était remplie, se versent goutte à goutte dans celle du lecteur, alors même qu'il n'y pense pas : *Quod virus hauserunt ab auctoris animo, id in lectoris mentem, quamvis ea de re nihil cogitantem, latenter instillant.* »

Au lieu de perdre le temps à expurger les auteurs païens, nous en avons fait des extraits. Sur ce point, comme sur tous les autres, nous sommes heureux de nous trouver d'accord avec le P. Possevin. Après

une sévère mais juste critique d'Homère et de Virgile, dans laquelle il montre jusqu'à l'évidence que c'est un contre-sens monstrueux de mettre ces poëtes entre les mains de la jeunesse, il indique les passages qu'il faut en extraire. « Il y a peu de choses, dit-il, à prendre dans les églogues qui, presque toutes, respirent l'amour impudique : *Amatoriis scatent*. Présenter à la jeunesse Énée comme un modèle de vertus, c'est révolter le sens chrétien; lui faire expliquer le sixième livre de l'Énéide, est une aberration que je n'ai jamais pu comprendre : *Certe mihi nunquam probatum fuerit ut adolescentibus prælegeretur*. »

Reste, pour compléter la réforme, à enseigner chrétiennement les auteurs païens. Selon nous, les conditions fondamentales de cet enseignement sont : 1° de réserver les auteurs païens pour les classes supérieures ; c'est alors que les jeunes gens, fortement nourris d'auteurs chrétiens, pourront voyager en Égypte sans devenir Égyptiens, et faire avec avantage une étude comparée de la littérature chrétienne et de la littérature païenne ; 2° de montrer la supériorité, sous tous les rapports, des auteurs chrétiens sur les auteurs païens. Telle est mot pour mot la pensée du P. Possevin. « Qu'on ne nous objecte pas, dit-il, les anciens Pères de l'Église. S'ils ont étudié avec soin les auteurs profanes, c'était bien

moins pour apprendre à bien dire que pour ruiner le Paganisme. « Comme il faut, dit saint Grégoire de Nazianze, une grande habileté et une grande prudence pour chercher de l'or dans la boue, il ne peut entrer dans l'esprit d'un homme vertueux et de bon sens d'étudier les auteurs païens, avant de s'être nourri des livres chrétiens et y avoir appris le moyen d'arracher les armes des mains de nos ennemis[1]. »

Quant à la comparaison des auteurs chrétiens avec les auteurs païens, notre illustre devancier fait mieux que de la recommander : il en donne le modèle. On peut lire dans son ouvrage avec quel talent il fait ressortir la supériorité des Pères de l'Église sur les prosateurs de l'antiquité, et celle des poëtes chrétiens sur les poëtes profanes[2]. Telle est sa conviction, qu'il intitule un de ses chapitres : *Il n'y a point de vraie éloquence chez les païens*[3]. Après l'avoir établi sur des preuves, qu'il est plus facile de nier *a priori* que de détruire, il montre dans un ma-

[1] *Nec probi nec judicio recte utentis est hoc moliri, priusquam sanctorum Scriptorum libros* evolverimus, quibus edocemur qua ratione ea tela ex hostium manibus extorquenda sint. P. 476.

[2] Oratoria Ciceronis contulimus cum Patribus, atque monstravimus neque copiam neque eloquentiam iis defuisse, quin etiam copiosiorem atque efficaciorem extitisse. C. XVIII, p. 223.

[3] Lib. XVIII, c. XII.

gnifique tableau que l'éloquence même des Pères pâlit devant celle des saintes Écritures.

Ajoutez une énergique protestation contre la profanation de la langue latine chrétienne par l'introduction des mots païens; une protestation non moins énergique contre les peintres et les sculpteurs de la Renaissance, corrupteurs de l'art et des mœurs; et vous aurez une faible idée du célèbre travail du plus grand homme peut-être de la Société de Jésus. Rappelez-vous en même temps que toutes ces idées ont été publiées à Rome par un jésuite, intime ami du Pape, pour servir de remède au mal et de directoire aux Jésuites; qu'elles ont été approuvées par la censure romaine, louées hautement par le général de la Compagnie : et vous resterez, comme nos adversaires, intimement convaincus, que pour les avoir reproduites, nous sommes un novateur audacieux et un insulteur de l'Église et des Jésuites.

CHAPITRE IX.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le théologien protestant Andreae. — Il parle comme un Père de l'Église. — Il condamne hautement l'éducation païenne, dont il montre les conséquences. — Demande les auteurs chrétiens, dont il démontre la supériorité. — Un autre prouve que l'éducation classique tue l'esprit national. — Perrault dévoile la cause qui s'oppose à la réforme des études. — Balzac fait voir que l'étude admirative des païens éteint le génie et fausse le sens moral. — Clavigny, qu'elle altère le droit public. — Le Père d'Argentan, qu'elle égare et souille les âmes.

Telle est en même temps l'évidence de notre thèse et son importance capitale, qu'elle compte parmi ses défenseurs, les hommes les plus éminents de tous les âges et de tous les pays, sans distinction d'état ou de religion. Deux jésuites, l'un Espagnol et l'autre Italien, ferment notre généalogie au seizième siècle : un théologien protestant d'Allemagne l'ouvre au dix-septième.

Dans un dialogue intitulé *Théophile*[1], et qui eut

[1] Theophilus, sive concilium, de christiana religione sanctius colenda... de litteratura rationabilius docenda. Edit. 1706.

un grand retentissement par toute l'Europe, Jean Valentin Andreae s'exprime ainsi : « *Théophile :* La base et le dernier mot de toute bonne éducation, c'est la piété. — *Démocide :* Connu. — *Théophile :* Pas tant que vous croyez. Par piété je n'entends ni certaines pratiques religieuses, ni des sentiments plus ou moins tendres pour Dieu, mais une foi forte, éclairée, une charité vraie qui remplit l'âme de la jeunesse et qui l'accompagne pendant toute la vie. — *Démocide :* Vous voulez fabriquer des moines. — *Théophile :* Je veux former des chrétiens. N'est-il pas vrai que l'homme est fait pour Dieu, que la vie est un chemin qui le reconduit à celui de qui il est venu ? N'est-il pas vrai que l'éducation fait l'homme ? N'est-il pas vrai que c'est pendant cette période de la vie, que l'homme doit apprendre à connaître Dieu, à l'aimer parfaitement sans hypocrisie ni dissimulation ? »

De ces aphorismes sur lesquels s'appuient, pour la battre en brèche, tous les adversaires de l'éducation païenne, Andreae tire des conséquences non moins incontestables que ses principes.

« *Théophile :* J'affirme donc et je soutiens que les lettres sacrées, oracles de Dieu lui-même, semences de toutes vertus, doivent être enseignées à la jeunesse, expliquées à son entendement, confiées à sa mémoire, plutôt que les fables d'Énée ou les

métamorphoses d'Ovide. J'affirme qu'un enfant chrétien doit mieux connaître les maximes de la sagesse éternelle que les vers de Virgile ; savoir par cœur et répéter plus souvent les hymnes sacrées, que les chants obscènes consacrés à Vénus. En un mot, je soutiens que l'éducation doit imprimer dans toute âme baptisée les vérités de la religion, plus profondément que les vaines et dangereuses fictions de la religion païenne : *Quam paganæ inanitatis lenocinium firmius imprimat.*

» *Démocide :* Mais si l'on donne tant de temps à l'étude des lettres chrétiennes, que restera-t-il pour les belles lettres ? — *Théophile :* Vraiment ! comme si les lettres chrétiennes elles-mêmes n'étaient pas très-belles et très-élégantes ? Les plus savants hommes, Érasme, Vivès, Fabricius, ne l'ont-ils pas montré jusqu'à l'évidence ! Mais nous aimons mieux faire admirer les lettres païennes à la jeunesse, afin que le chemin de son cœur soit plus facile à Satan et moins facile à Jésus-Christ. Nous ne voulons pas qu'elle aime les choses de l'esprit plus que celles de la chair, afin de ne lui épargner aucun combat pour le reste de la vie. Tout commande de prémunir les âmes par l'étude sérieuse du Christianisme, plutôt que de l'efféminer par les attraits séducteurs du Paganisme ; la garder à Jésus-Christ, plutôt que la livrer au monde : et nous faisons le contraire ! Nous

oubliions que les jeunes gens ne sont bons qu'autant qu'ils sont chrétiens, et toujours d'autant plus mauvais qu'ils sont moins chrétiens : *Satis futuri boni, si vere christiani, tanto vero semper pejores quanto illud minus.* »

Descendant au fond même de la question, Andreae rappelle que le Christianisme est essentiellement humilité et chasteté, tandis que le Paganisme est orgueil et volupté, et que l'étude assidue de la littérature païenne et des arts païens forme dans la jeunesse, et par conséquent dans la société, un esprit païen qui l'étiole et qui la tue. En preuve, cet homme, qu'on prendrait plutôt pour un Père de l'Église, que pour un théologien protestant, invoque toute la tradition.

Environné des grands noms de saint Jérôme et de saint Augustin : « Non, s'écrie-t-il, les enfants chrétiens étant faits pour le ciel, ce ne sont pas des entraves qu'il faut leur mettre aux pieds, ce sont des ailes qu'il faut leur donner. Ce n'est pas à l'image de Romulus, de Lycurgue ou de Dracon que le chrétien doit être formé, c'est à l'image de Jésus-Christ. Affections, goûts, vie, langage, tout en lui doit être conforme à ce divin modèle. Sa littérature doit être non celle de Virgile ou d'Homère, mais celle de David; non celle de Cicéron et de Démosthène, mais celle de Paul et d'Isaïe. Oreilles corrompues qui tin-

tent à la voix de Platon et non à celle de Jean; jugement faux, qui préfère Aristote à Moïse; langue malade, qui goûte plus Cicéron que Paul; cœur de bois, qui trouve plus de force dans Sénèque que dans Jésus-Christ. Délire, fable, babillage, glace, tout ce qui n'est pas à la hauteur de Jésus-Christ et des auteurs chrétiens, dont une seule parole renferme plus de vie que mille paroles profanes, et dévore toute la sagesse païenne, comme le serpent de Moïse dévora les anguilles des magiciens.

« *Démocide.* Vous dites des choses étonnantes. — *Théophile.* Ce n'est pas ce que je dis qui est étonnant, c'est ce que nous faisons. Nous confessons de bouche Jésus-Christ, et nous le mettons au dernier rang dans nos études! Et toutefois, en formant pour lui le jeunesse, nous formerons des littérateurs et des citoyens. Bien élever la jeunesse, c'est former ou réformer la société : *Recte curare adolescentiam, est efformare aut reformare etiam rempublicam.*

Appauvrissement de la raison, oblitération du sens chrétien, compression de l'intelligence, labeur ingrat et stérile, tel est, aux yeux de l'auteur, le pretendu développement de l'âme chrétienne par l'enseignement des auteurs païens. « Malheureuse mémoire, s'écrie-t-il, qu'on remplit de pareilles fadaises! Temps néfaste, qui se consume dans de pareilles niaiseries! Argent perdu, qui les paye!

O punitions indignes, larmes imméritées, jeunesse déflorée, corps énervé, généreux élans brisés! Pourquoi? Pour une chose que j'appelerai du nom le plus doux, rien : *Ob rem, uno verbo, sed mitissimo, nihili.* »

La coutume absurde, introduite par la Renaissance, de faire étudier à la fois deux ou trois littératures, deux ou trois poésies, deux ou trois philosophies, divise les forces de l'âme, étouffe le génie, peuple le monde de médiocrités orgueilleuses. De ce fait, plus sensible aujourd'hui que jamais, l'auteur conclut de nouveau à l'unité chrétienne de l'enseignement. « Quoi de plus raisonnable, dit-il, que d'affermir, même en étudiant les langues, les fondements de la vie présente et de la vie future? Quoi de plus juste que de préférer dans l'étude, la vocation d'Abraham à l'exil de Cicéron; la prison de Joseph au tonneau de Régulus; la sortie d'Égypte à l'expédition de Xerxès; le Décalogue aux douze Tables; le combat de David au parricide d'Horace; les pérégrinations de l'Église aux aventures d'Apulée?

« Les meilleurs maîtres de la vie sont, non les poëtes, mais les prophètes; non les rhéteurs, mais les Pères; non les philologues, mais les théologiens. Et cependant cette vérité si simple, je ne la persuaderai pas à tous. Ils aiment mieux faire passer l'âge de l'innocence dans les sentines, dans les cloaques, dans

les lupanars, et l'immoler à Moloch, que de le conserver pur au Dieu qui l'a sauvé : *Malunt per sentinas, cloacas et lupanaria, imo Molochi renovati ignem, innoxiam ætatem transire, quam impollutam Christo soteri sistere atque consecrare.* Malheureux que nous sommés ! nous dépensons plus de temps et de coups de fouet, de sueur, d'ennui, de mémoire et de santé pour perdre la jeunesse, qu'il n'en faudrait pour la sauver ! Faire d'un arbuste chrétien une ronce; d'un innocent oiseau un paon orgueilleux; d'un être intelligent un âne : c'est un crime : *Facere ex homine ingenioso asinum, facinus.* »

Tels sont aux yeux de ce témoin non suspect, les résultats de la Renaissance et de son enseignement. A l'affaiblissement de la foi et de la raison publique se joint, suivant un de ses contemporains, la perte de l'esprit monarchique, remplacé par l'esprit républicain, source de tiraillements et de révolutions. « Trouver à redire à l'usage de faire étudier aux jeunes gens, dit-il, les auteurs païens, c'est ressembler à ces anciens Romains qui blasmoient ceux qui envoyoient leurs enfants aux escholes de la Grèce, où ils se formoient aux mœurs et humeurs des Grecs. Ils disoient que ceux qui estoient instruits en un Estat monarchic ne pouvoient être que suspects à ceux qui vivoient en république, et aussi que ceux qui estudioient aux escholes en pays de répu-

blique se formoient en l'esprit des opinions de vivre en république, de quoy il en estoit survenu de grands inconvénients aux Estats monarchics[1]. »

Loin d'augmenter la foi chez les nations chrétiennes, l'engouement pour l'antiquité classique la heurte et l'ébranle; loin de purifier les mœurs, il les corrompt; loin de fortifier l'esprit national, il fausse la civilisation : ainsi se résument les témoignages que nous venons de rapporter. Quiconque sait lier deux idées en conclut avec raison que la littérature et les arts, placés sous la même influence, au lieu de progresser, accomplissent un mouvement rétrograde. Devenus les écoliers des Grecs et des Romains, nous avons perdu notre originalité. Les inspirations naturelles et spontanées du génie ont été étouffées. Nous avons cessé d'être nous-mêmes pour devenir, comme dit Horace, un servile troupeau d'imitateurs. Poésies, harangues, romans, théâtres, peintures, sculptures, n'ont plus été qu'un calque malheureux de l'ancien paganisme.

Cette étrange aberration fut démontrée par un des littérateurs les plus sensés du dix-septième siècle, l'académicien Perrault. Mais tel était déjà l'empire de l'intérêt chez les uns et du parti pris chez les autres, que sa voix se perdit dans les airs : il fallait des révolutions pour rendre le monde attentif. Per-

[1] Voir *Mercure de France*, an. 1622, p. 210.

rault lui-même avait prévu le résultat de ses efforts. Il n'en protesta pas moins avec l'énergie d'un grand cœur et le désintéressement d'un bon citoyen, contre la cause qui, encore aujourd'hui, s'oppose à la réforme si nécessaire de l'éducation. « Je suis bien loin, dit-il, d'aspirer à m'acquérir de la réputation, puisque je blesse les sentiments d'une grande partie de ceux qui la donnent. Je veux dire un certain peuple tumultueux de savants qui, entêtés de l'antiquité, n'estiment que le talent d'entendre bien les vieux auteurs, qui ne s'extasient que sur l'explication vraisemblable d'un passage obscur et sur la restitution heureuse d'un endroit corrompu[1]. » Voilà pour le parti pris.

Voici pour l'intérêt. « J'ai encore moins prétendu convertir cette nation de savants. Quand ils seraient en état de goûter mes raisons, ce qui n'arrivera jamais, ils perdraient trop à changer d'avis, et la demande qu'on leur en ferait serait incivile. Ce serait la même chose que si on proposait un décri général des monnaies, à des gens qui auraient tout leur bien en argent comptant et rien en fonds. Que deviendraient leurs trésors de lieux communs et de remarques ? Toutes ces richesses n'auraient plus de cours en l'état où elles sont. Il faudrait les refondre et leur donner une nouvelle forme et une nouvelle em-

[1] *Parallèle des anciens*, etc., préf.

preinte, ce que le génie seul peut faire, et ce génie, ils ne l'ont pas. Cela ne serait pas raisonnable; il faut que tout homme qui peut dire à propos, et même hors de propos, un vers de Pindare ou d'Anacréon, ait quelque rang distingué dans le monde. Quelle confusion si cette sorte de mérite venait à s'anéantir! Le moindre homme de bon sens serait comparable aux savants illustres, et même leur passerait sur le ventre, malgré tout le latin et tout le grec dont ils sont hérissés[1]. »

L'opinion de Perrault est soutenue par Balzac. Quoique adorateur de la Renaissance, le prince de l'Académie ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle rend le monde moderne esclave de l'antiquité païenne, et que, par l'appas trompeur de la belle littérature, elle conduit les nations à leur ruine. Voici ses remarquables paroles : « Ne nous laissons pas éblouir à la réputation de la sagesse des Grecs. Une fois en notre vie, servons-nous de la liberté de notre jugement, qui ne doit pas toujours être subalterne de celui des Grecs et des Romains.... Assurément, il n'y a point de meilleur moyen d'amollir la vigueur des courages que d'occuper les esprits à des exercices paisibles et sédentaires, et l'oisiveté ne peut entrer dans les États bien policés par une plus subtile et plus dangereuse tromperie que celle des lettres. Ce

[1] *Parallèle des anciens*, etc., préf.

sont ces personnes oisives et paresseuses qui en partie ont ruiné le commerce et l'agriculture, qui sont cause de la faiblesse de notre état et de la lâcheté de notre siècle[1]. »

S'il est dangereux de regarder les païens comme nos modèles en éloquence et en poésie, il l'est plus encore de les prendre pour nos maîtres en vertus. Sans crainte de se contredire, Balzac fait bonne justice des saints du Paganisme et de la sottise de leurs admirateurs : « Les païens, dit-il, assidus, mais malheureux courtisans de la nature, ont vieilli dans la basse-cour; mais nous, favoris de Dieu, quoique indignes favoris, dès le premier jour nous avons été reçus dans le cabinet. »

Un contemporain de Balzac, Clavigny de Sainte-Honorine, rappelle l'ancienne défense de l'Église et sa tolérance actuelle, relativement à la lecture des auteurs païens, s'élève avec force contre cette lecture, devenue une passion depuis la Renaissance, et montre, entre autres choses, qu'elle perd l'Europe en faussant la notion du droit public. « La lecture des auteurs profanes, dit-il, fut autrefois si odieuse que la simple allégation que fit saint Pacien de quelques vers de Virgile fut un scandale public. L'Église appréhendait que les mœurs du Christianisme ne s'altérassent par l'étude de ces auteurs,

1 *Le Prince*, ch. XII.

qui ont corrompu les vérités les plus essentielles, honoré le vice, approuvé la vengeance et l'irréconciliation [1]. »

Il ajoute que si aujourd'hui cette lecture n'est pas absolument défendue [2], « le zèle en est criminel ; les anges l'ont puni sur un Père de l'Église, et ce fut de cette passion que saint Paulin témoigna qu'il s'était détaché quand il écrit à Ausone : « Vous m'exhortez de retourner dans le commerce des muses profanes; un cœur vaincu de la grâce n'est point capable d'encenser Apollon. Cette affection m'a été commune avec vous, mais le Dieu que j'adore présentement demande des inclinations plus innocentes. L'art des sophistes, les illusions de la philosophie et la science des Grecs, forment le discours et ne remplissent le cœur que de vanité. Il y a cependant une fin au-dessus de la parole, et ceux qui passent leur vie dans l'étude de l'élégance cherchent la porte du palais et n'y entrent jamais. »

Parce qu'il y a quelques bonnes vérités dans les païens, ce n'est pas une raison de les lire. « Si Mahomet, dit Pierre de Cluny, a permis la sensualité, n'a-t-il pas recommandé la prière? Ce mélange de

[1] *Le discernement et l'usage des livres suspects*, in-18, 1672, p. 1.

[2] De Boccace à Clavigny; en moins de trois siècles, quel progrès de l'esprit païen!

bien et de mal est une adresse qui leur est commune avec les hérétiques, les athées, les infidèles... Aristote, dit Origène, est le chef des politiques athées. Il permet aux conquérants de mettre l'injustice en usage pour assujettir leurs ennemis. Tacite permet à l'intérêt général ce qu'Aristote abandonne aux passions de la gloire. Il veut que le violement des lois ou les souffrances particulières se trouvent réparées dans l'utilité publique, qui est le principe de la raison d'État. Les considérations de la religion ne font point obstacle à ces politiques. Ils soumettent toujours les lois de la conscience aux besoins de leurs affaires, et jamais le culte n'est préféré à leur intérêt. Horace a permis de corrompre jusqu'aux plus saintes apparences pour fortifier la perfidie....

> ... Da fallere, da sanctum justumque videri,
> Noctem peccatis et fraudibus objice nubem.

C'est demander à Dieu la fourbe en oraison. »

Le monstrueux contre-sens de l'éducation classique, qui frappe si vivement les hommes du monde, fait gémir les hommes de Dieu. « Hélas! s'écrie le saint et célèbre Père d'Argentan, qu'il me semble déplorable d'élever parmi les fables et les mensonges, les enfants des chrétiens, que Dieu destine pour être conduits par la voie des grandes vérités de la foi, à la possession éternelle de la vérité infinie! On les en-

voie aux écoles pour apprendre la vérité, et on les achemine d'abord par le mensonge. On a grand soin de leur faire savoir avant toutes choses les fictions des poëtes, les amours des faux dieux et toutes les rêveries de l'antiquité fabuleuse : et puis on dit qu'ils savent les belles lettres ! Et moi je dirais volontiers qu'ils ne savent que de très-vilaines ignorances[1] »

Le Père d'Argentan parle comme saint Augustin, et saint Augustin n'est que l'écho de la tradition chrétienne et du sens commun. Tant il est vrai que, dans la question des classiques, les novateurs ne sont pas ceux que l'on croit.

[1] *Grandeurs de Dieu*, 14e confér.

CHAPITRE X.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Bayle. — Il proteste contre l'étude de Cicéron. — Mallebranche. — Il montre que l'éducation classique reconduit le monde au Paganisme. — De Chantcresne. — Il demande la même réforme que nous. — — Bossuet. — Ce qu'il pense de Virgile et des auteurs païens. — Fénelon. — Il rappelle les défenses de l'Église primitive et veut qu'on étudie l'Écriture et les Pères. — Fleury. — Il propose notre plan d'études. — Sacy. — Il démontre les inconvénients de la méthode actuelle. — Savoir de nos adversaires.

Du sein de la république des lettres, à l'époque de son enivrement le plus complet, partaient, comme nous venons de le voir, d'incessantes protestations contre le Paganisme. Afin que rien ne manque à l'universalité du témoignage, citons encore quelques noms, choisis entre mille. Après les protestants, les académiciens, les hommes du monde, vient Bayle, le sceptique. Tout mécréant qu'il était, ce Voltaire du dix-septième siècle, était scandalisé de voir entre les mains de la jeunesse, le plus renommé des auteurs païens. « Je m'étonne, dit-il, qu'on donne pour modèle à la jeunesse les écrits de

Cicéron, le plus médisant, le plus emporté, le plus satirique des hommes, dont les harangues sont pleines des plus violentes invectives qui se puissent voir. Nous ressemblons à ceux qui s'accoutument si bien à l'eau-de-vie, que le meilleur vin leur paraît faible[1]. » Que devait-il penser des autres ?

Malebranche est d'accord avec Bayle. En voyant l'éducation devenue païenne, il annonce le retour de la société au Paganisme. Telle est déjà, à ses yeux, la profondeur du mal, qu'il désespère de faire goûter le remède, indiqué pourtant d'une manière si nette par le bon sens et par la tradition. « Il faut, dit-il, être homme, chrétien, Français, avant que d'être grammairien, poëte, historien, étranger. En un mot, il faut commencer ses études par les sciences les plus nécessaires, ou par celles qui peuvent le plus contribuer à la perfection de l'esprit et du cœur[2].

« Je vois bien que je ne dis que des paradoxes, et qu'il faudrait de grands discours pour persuader les autres hommes de mes sentiments. Mais qu'on ouvre du moins les yeux. Quoi! voit-on que ceux qui savent bien Virgile et Horace, soient plus sages que ceux qui entendent médiocrement saint Paul? C'est l'expérience qui doit convaincre ceux qui ne

[1] *Lettres critiq.*, etc.

[2] Depuis la Renaissance l'éducation fait tout le contraire.

veulent pas consulter la raison. Quelle est donc l'expérience qui prouve que la lecture de Cicéron est plus utile, que celle des paroles toutes divines de la sagesse éternelle...? Pauvres enfants! on vous élève comme des citoyens de l'ancienne Rome; vous en aurez le langage et les mœurs [1]. On ne pense point à faire de vous des hommes raisonnables, de vrais chrétiens, des habitants de la sainte cité. Saint Augustin s'en plaint inutilement, et c'est en vain que je m'en tourmente. »

Les expurgations, les catéchismes, les conférences, les congrégations pieuses, les brillants Saluts, ne seront que des palliatifs insignifiants. Tant que l'élément païen continuera d'être la base de l'enseignement littéraire, « on verra toujours, ajoute le profond philosophe, les jeunes gens, à la sortie du collége, lorsqu'ils devraient être savants (car ensuite, presque tous n'étudient plus), on les verra, dis-je, ignorants dans la connaissance de l'homme, de la religion et de la morale [2]. »

L'auteur de l'*Éducation d'un Prince*, M. de Chanteresne, parle comme Bayle et Mallebranche. « Dans l'éducation des enfants, dit-il, on doit tout rapporter à la morale de Jésus-Christ, même ce qu'on doit leur

[1] Dans le siècle suivant, la prophétie s'accomplit au milieu de l'effroi du monde.

[2] *Traité de morale*, c. x.

montrer de rhétorique ; car la rhétorique est fondée sur la vraie morale, puisqu'elle doit toujours imprimer une idée aimable de celui qui parle et le faire passer pour honnête homme. Il y a, par exemple, un air de vanité, d'affectation et d'amour tendre de la réputation dans Pline le Jeune, qui gâte ses lettres et qui fait qu'elles sont d'un mauvais genre, parce qu'on ne saurait se le représenter que comme un homme vain et léger. Le même défaut rend la personne de Cicéron méprisable, parce qu'il paraît dans tous ses ouvrages. Il n'y a point d'homme d'honneur qui voulût être semblable à Horace et à Martial, dans leur malignité et leur impudence. Or, donner ces idées-là de soi-même, c'est pécher contre la vraie rhétorique. »

Le moyen de parer à cet inconvénient est, suivant M. de Chanteresne, de faire ce que nous demandons : donner pour base à l'éducation les auteurs chrétiens et enseigner chrétiennement les auteurs païens qu'on croit pouvoir laisser entre les mains de la jeunesse.

Bossuet ne pense pas mieux de Virgile que Bayle, ou M. de Chanteresne d'Horace, de Martial, de Pline et de Cicéron. Est-il bien démontré que l'évêque de Meaux fut grand partisan d'un système d'éducation, qui oblige le jeune chrétien à vouer une sorte de culte aux auteurs profanes et à faire ses dé-

lices de Virgile en particulier, lui qui stigmatise ce poëte en l'appelant l'*avocat du vrai et du faux;* un *bon épicurien;* un *adorateur de la vaine gloire* et un *contempteur de la vérité?* Bossuet qui voyait « avec douleur les poëtes et les beaux esprits chrétiens prendre le même esprit, et la religion ne pas plus entrer désormais dans le dessein et la composition de leurs ouvrages, que dans ceux des païens[1] ? »

Bossuet qui, parlant du *Télémaque*, je veux dire de l'application la plus châtiée du Paganisme à l'éducation de la jeunesse, prononce le jugement suivant : « Le *Télémaque* de M. de Cambrai est, sous le nom du fils d'Ulysse, un roman instructif pour Mgr le duc de Bourgogne. Cet ouvrage partage les esprits; *la cabale l'admire;* le reste du monde le trouve peu sérieux et peu digne d'un prêtre[2] »; Bossuet enfin, qui aimait si peu la phraséologie païenne, résultat de l'enseignement classique, qu'il ne pouvait supporter même le mot *divus*, substitué à celui de *sanctus*, pour désigner les héros du Christianisme, dont l'Église consacre les vertus par des honneurs publics[3] ?

S'il pouvait rester quelques doutes sur les sentiments intimes de l'évêque de Meaux, il suffirait, pour les lever, d'entendre son historien : « Bos-

[1] *Traité de la concup*, c. XVIII. — [2] T. XV, édit Déforis, p. 227. — [3] *Lettre* à l'abbé Nicaise, 9 fév. 1679.

suet, dit-il, aurait désiré que la poësie, dans son langage sublime, eût dédaigné ces frivoles ornements, qui avaient été imaginés pour ajouter une dangereuse séduction aux enchantements d'un culte qui ne parlait qu'aux sens; d'une religion qui n'offrait à l'adoration des peuples que des tableaux voluptueux, des souvenirs coupables et de grands scandales. Il croyait que les grandes images, les nobles pensées, la richesse, la force, l'originalité d'expression répandues dans les livres sacrés, pouvaient suppléer avec avantage aux plus heureuses conceptions d'une poétique étrangère à la religion, à la morale, à la législation, aux habitudes des peuples modernes. Il craignait qu'elles ne servissent plus souvent dans la jeunesse à égarer l'imagination et à ouvrir le cœur à la séduction des passions, qu'à inspirer ces grandes conceptions qui ont honoré quelques grands génies, auxquels il était loin de refuser son admiration [1]. »

Le doute que nous venons d'énoncer à l'égard de Bossuet, nous nous permettrons de l'exprimer au sujet de Fénelon. Malgré l'éducation de collége qui l'avait passionné pour l'antiquité profane et qui l'égarait, jusqu'à lui faire regarder les cathédrales gothiques comme des œuvres barbares, est-il certain que l'archevêque de Cambrai excluait, comme in-

[1] *Hist.*, etc., par le card. de Beausset, t. II, p. 332.

dignes, de l'enseignement littéraire, les auteurs chrétiens? Tenait-il les auteurs païens pour indispensables à la formation du goût, de l'esprit et du cœur de la jeunesse chrétienne? Est-ce de notre part une prétention exagérée de le compter, sous quelque rapport, parmi nos ancêtres?

Après avoir indiqué le fait déplorable, mais très-logique, que nous avons démontré, savoir, que les Renaissants du seizième siècle avaient été la plupart des rationalistes et des débauchés, Fénelon se fait dire par son interlocuteur : « Je voudrais qu'un homme eût étudié solidement *pendant la jeunesse*, tout ce qu'il y a de plus utile dans la poésie et dans l'éloquence grecque et latine. » A quoi Fénelon s'empresse de répondre : « *Cela n'est pas nécessaire.* Il est vrai que quand on a bien fait ses études, on en peut tirer un grand fruit pour l'intelligence même de l'Écriture[1], comme saint Basile l'a montré dans un traité qu'il a fait exprès sur ce sujet; mais après tout, on peut s'en passer. *Dans les premiers siècles de l'Église, on s'en passait effectivement*[2].

» Ceux qui avaient étudié ces choses lorsqu'ils étaient dans le siècle, en tiraient de grands avantages pour la religion lorsqu'ils étaient pasteurs. Mais

[1] Bien comprendre le Christianisme, voilà donc le but même des études païennes.

[2] Et on dit que je suis un novateur!

on ne permettait pas à ceux qui les ignoraient de les apprendre, lorsqu'ils étaient déjà engagés dans l'étude des saintes lettres. *On était persuadé que l'Écriture suffisait* : de là vient ce que vous voyez dans les constitutions apostoliques, qui exhortent les fidèles à ne lire point les auteurs païens. En effet, on n'a pas besoin, comme nous l'avons vu, de chercher ailleurs ce qui peut former le goût et le jugement pour l'éloquence même[1]. »

Ainsi, Fénelon pense, comme l'Église primitive, que le livre divin suffit pour former la jeunesse, comme il suffit pour former la société elle-même à tous les genres de perfection. Avons-nous dit autre chose ?

Mais ce n'est pas tout. A l'étude du texte sacré, Fénelon ajoute celle des Pères, qui en sont les magnifiques commentateurs. N'est-ce pas là encore ce que nous avons dit ? Il faut l'entendre vengeant ces grands hommes des coupables dédains de la Renaissance. « Les Pères de l'Église, dit-il, sont nos maîtres. C'étaient des esprits très-élevés, de grandes âmes, pleines de sentiments héroïques, des gens qui avaient une expérience merveilleuse des esprits et des cœurs, des hommes qui avaient acquis une grande autorité et une grande facilité de parler. On voit même qu'ils étaient très-polis; c'est-à-dire, parfaitement

[1] *Dialogue sur l'éloq.*, etc.

instruits de toutes les bienséances; soit pour écrire, soit pour parler en public, soit pour converser familièrement, soit pour remplir toutes les fonctions de la vie civile. Aussi trouve-t-on dans leurs écrits une grande *politesse*, non-seulement *de paroles*, mais de sentiments et de mœurs. Cette politesse qui s'accorde très-bien avec la simplicité et qui les rendait gracieux et insinuants, faisait de grands effets pour la religion. C'est ce qu'on ne saurait trop étudier en eux. *Ainsi, après l'Écriture, voilà les sources pures.* »

Fénelon ne s'en tient pas aux conseils. Dans une lettre, récemment découverte, il règle ainsi les études du duc de Bourgogne pour l'année 1696 : Les livres sapientiaux, les livres poétiques de l'Écriture, des traités choisis de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Cyprien, de saint Ambroise, de Prudence et de saint Paulin[1]. N'est-ce pas là, quant au fond, toute la réforme que nous avons demandée?

Quelques-uns de nos adversaires s'étonnent que Bossuet et Fénelon n'aient pas été plus explicites sur les dangers de l'enseignement païen, et de leur étonnement ils se font une arme contre nous. Ils oublient que Bossuet et Fénelon étaient fils de leur éducation de collége, au point de regarder nos cathédrales gothiques comme des œuvres barbares; ils oublient que les hommes, même les plus clairvoyants,

[1] Voir *Annal. de phil. chrét.*, fév. 1837, p. 161.

n'aperçoivent pas toujours les dernières conséquences d'une institution nouvelle ou d'une coutume qui s'établit ; ils oublient que l'expérience du système que nous combattons n'était pas faite. Si Bossuet et Fénelon vivaient aujourd'hui, s'ils voyaient comme nous, le paganisme déborder de toutes parts dans les idées et dans les mœurs, comme il débordait de leur temps dans les lettres et dans les arts, s'ils avaient vu la révolution française, ce drame épouvantable qui, dans chacune de ses phases, fut la parodie atroce ou ridicule du paganisme gréco-romain, et dans son ensemble la traduction littérale des études de collége : dans quel camp pense-t-on qu'ils combattraient?

Restons encore à la cour de Louis XIV et citons un nouveau témoin. Dans son *Choix des études*, Fleury se fonde sur la tradition et rappelle, comme nous, la conduite de la primitive Église : « La principale étude des chrétiens, dit-il, était la méditation de la loi de Dieu et de toutes les saintes Écritures, suivant la tradition des Pasteurs qui avaient fidèlement conservé la doctrine des apôtres. Ils appelaient tout le reste *Études étrangères ou extérieures, et les rejetaient comme faisant partie des mœurs des païens.* Les poëtes, parce qu'ils étaient les prophètes du diable ; les philosophes et les orateurs, parce qu'ils étaient les corrupteurs de la foi, de la morale et de la vérité. On ne peut nier toutefois qu'il n'y eût plu-

sieurs chrétiens très-savants dans les livres des païens et dans les sciences profanes; mais si l'on veut bien l'examiner, on trouvera que la plupart avaient fait ces études avant d'être chrétiens [1]. »

Malgré les faits particuliers qu'on peut citer, cette répulsion générale pour les auteurs païens a duré jusqu'à la Renaissance. « Ce qu'il y a de remarquable, dit Fleury, c'est que les autres peuples ont eu le même éloignement pour les livres étrangers à leur état social ou contraires à leur religion. Jamais les Arabes ne s'appliquèrent à la langue grecque; il suffisait, pour la leur faire mépriser, que ce fût la langue de leurs ennemis. Leur religion leur défendait de lire les poëtes grecs; ils avaient une telle horreur de l'idolâtrie, qu'ils ne se croyaient pas permis seulement de prononcer les noms des faux dieux [2]; et entre tant de milliers de volumes qu'ils ont écrits, à peine en trouvera-t-on quelqu'un qui les nomme. Ils étaient donc bien éloignés d'étudier toutes ces fables, dont nos poëtes modernes ont été si curieux [3]. »

Fleury blâme avec sévérité ces fils de la Renaissance qui, au mépris de la tradition chrétienne et même du sens commun, « passent leur vie à étudier le latin et le grec, la mythologie, la poétique et la rhétorique païennes, et qui professent pour les

[1] N. IV. — [2] Cette horreur leur venait des juifs. — [3] N. VI.

anciens un respect si aveugle, qu'ils ont suivi leurs erreurs plutôt que de se donner la liberté d'en juger.» Victimes du même engouement, les protestants, allèrent plus loin : « ils regardèrent les études profanes comme des moyens nécessaires à la réformation de l'Église, et voulurent faire passer le renouvellement des lettres pour le premier signe que Dieu eût donné de sa vocation sur ce point. »

Dans le blâme qu'il inflige aux Renaissants, Fleury est d'autant moins suspect qu'il est du nombre : « Le langage de la philosophie scolastique, ajoute-t-il immédiatement, n'est digne par lui-même d'aucun respect particulier; il en est de même de l'architecture de nos anciennes églises. Cette architecture, que nous nommons *gothique*, n'est ni plus vénérable ni plus sainte, pour avoir été appliquée à des usages saints dans les temps où l'on n'en connaissait pas de *meilleure*. Ce serait une délicatesse ridicule de ne vouloir pas entrer dans les églises qui sont bâties de la sorte[1]. » Ainsi, les uns ne veulent pas lire l'Écriture, crainte de se gâter le style, et les autres hésitent à entrer dans nos cathédrales gothiques, crainte de se fausser le goût. Voilà où en étaient certains humanistes du siècle de Louis XIV. Et on prétend nous les donner, eux et leur siècle, comme

[1] N. XIII.

les régulateurs infaillibles de nos jugements en toutes choses !

Il faut le dire à sa louange, tout *païen* qu'il est, Fleury obéit encore à l'esprit chrétien. En parlant de l'Écriture et des Pères, il ne craint pas de heurter de front ces puristes inintelligents, pour qui le beau *naturel*, poétique ou oratoire ne se trouve que dans les auteurs païens : « Lorsque les enfants, dit-il, seront capables de lire l'Écriture sainte, il faut prendre soin de leur en faire connaître les beautés extérieures, je veux dire l'excellence des différents styles. Qu'ils voient dans les histoires combien les faits sont choisis et arrangés, combien la narration est courte, vive et claire tout ensemble ; qu'ils remarquent dans la poésie la noblesse de l'élocution, la variété des figures, la hauteur des pensées ; dans les livres de morale, l'élégance et la brièveté des sentences ; dans les prophètes la véhémence des reproches et des menaces et la richesse des expressions [1]. »

L'Écriture n'est pas seulement le type de la belle éloquence et de la belle narration historique, elle est encore la source unique de la belle poésie. Après avoir montré l'infériorité des païens latins et grecs, « il faut, ajoute Fleury, pour trouver une poésie pure, établie sur un fondement solide, où l'on

[1] N. XVII.

puisse goûter en sûreté le plaisir que peut donner le langage aux hommes, remonter jusqu'aux cantiques de Moïse, de David et des autres vrais prophètes. C'est là qu'il faut prendre la véritable idée de la poésie. Toute autre poésie est un jeu d'enfant ou un abus sacrilége des dons de Dieu[1]. »

Purifier le goût corrompu par la Renaissance, réconcilier le bel esprit avec le bon sens et la vertu, tel est, suivant Fleury, le devoir sacré de l'éducation. Le premier moyen d'y réussir est, à ses yeux, l'étude de l'Écriture sainte; le second, celle des Pères et des grands auteurs chrétiens. Avons-nous dit autre chose?

Déplorant comme nous l'ignorance et même le mépris du Christianisme dans lesquels notre éducation classique fait grandir le monde lettré : « Il me semble fâcheux, dit-il, que la plupart des chrétiens qui ont étudié, connaissent mieux Virgile et Cicéron que saint Augustin ou saint Chrysostome. Vous diriez qu'il n'y ait eu de l'esprit et de la science que chez les païens, et que les auteurs chrétiens ne soient bons que pour les prêtres ou les dévots. *Leur titre de Saint leur nuit,* et fait croire sans doute à la plupart des gens que leurs ouvrages ne sont pleins que d'exhortations ou de méditations ennuyeuses.

[1] N. XXXII.

» On va chercher la philosophie dans Aristote, et on a dans saint Augustin une philosophie toute chrétienne. Pourquoi ne cherche-t-on pas l'éloquence dans saint Chrysostome, dans saint Grégoire de Nazianze et dans saint Cyprien, aussi bien que dans Démosthène et dans Cicéron? Pourquoi n'y cherche-t-on pas la morale, plutôt que dans Plutarque et dans Sénèque? Je voudrais qu'un jeune homme fût averti de bonne heure que plusieurs saints, même des plus zélés pour la religion et des plus sévères dans les mœurs, ont été de très-beaux esprits et des hommes très-polis, et que s'ils ont méprisé les lettres et les sciences humaines ç'a été avec une entière connaissance[1]. »

Pour exprimer, cent cinquante ans avant nous, l'ensemble de nos idées, il ne reste plus à Fleury qu'à faire justice de trois choses : la prétention des Renaissants à connaître parfaitement le beau grec et le beau latin; le contre-sens qui fait étudier les auteurs païens, avant que les enfants soient en âge d'en tirer aucun profit; enfin l'importance exagérée qu'on attache à cette étude : il n'y manque pas.

« Il faut, dit il, se guérir de l'erreur que l'on puisse apprendre parfaitement le latin, ni aucune autre langue morte. Nous ne pouvons savoir que ce qui est écrit et nous ne pouvons même entendre tout

[1] N. XVII.

ce qui est écrit. Combien y a-t-il de mots dans Caton et dans les autres auteurs que personne n'entend plus ? Dans les discours même que nous croyons entendre le mieux, il y a des finesses que nous ne pouvons comprendre, comme celles que remarque Aulugelle en certains endroits de Cicéron et de Virgile. Que s'il est presque impossible d'apprendre dans la dernière perfection, même les langues vivantes qui ne nous sont pas naturelles, que peut-on espérer de celles qui ne subsistent plus que dans les livres[1] ?

« Les auteurs païens demeurent inutiles et méprisés pour l'ordinaire faute de lecteurs proportionnés. On les fait lire à des enfants qui n'entendraient pas même en français des discours semblables, faute d'expérience des choses de la vie et d'attention aux affaires sérieuses. Ce n'est pas que quand on entend bien des poëtes anciens il n'y ait à profiter, particulièrement des Grecs. Mais pour les lire avec plaisir il faut savoir si bien leur langue, leur mythologie et leurs mœurs, que l'utilité ou le plaisir qui en revient ne me semble pas digne de ce travail[2]. »

Pendant que Fleury proteste au nom du sens commun contre l'étude passionnée des auteurs païens et rappelle, comme nous, l'Europe moderne aux sources de sa vie, l'Écriture sainte et les Pères, Mabillon s'élève au nom du sens chrétien contre les

[1] N. XVII. — [2] N. XXXIII.

pédagogues, assez impertinents pour bannir du *dictionnaire* les mots consacrés par l'Église, sous prétexte qu'ils ne se trouvent pas dans les écrivains du siècle d'Auguste.

« Il faut éviter, dit le savant religieux, l'excès de certaines gens qui ont une estime si aveugle de l'antiquité, qu'ils font scrupule de se servir de quelques mots latins qui ne se trouvent pas dans Cicéron et dans les auteurs profanes du siècle d'or; en sorte qu'ils ne peuvent pas même se résoudre à se servir des mots que la religion chrétienne a consacrés, et en substituent d'autres à leur place qui vont quelquefois jusqu'à l'impiété. C'est ainsi, comme a remarqué Muret, que quelques-uns se servent du mot *persuasio* au lieu de *fides*, et que les hérétiques de nos jours, qui se piquaient de bien parler, ont employé le *Sanctificum crustulum* pour marquer l'*Eucharistie*. Il ne faudrait plus que se servir du mot *Jupiter* au lieu de *Christus*, qui assurément ne se trouve pas dans Cicéron.

» Mais ce qui me paraît insupportable, c'est que les catholiques mêmes font difficulté de se servir du mot sacré de *Salvator*, et mettent en sa place celui de *Servator*, à cause que l'autre ne se trouve pas chez les païens. Il y a longtemps que saint Augustin s'est récrié contre ce désordre. Voici ses paroles : « Que les grammairiens disent tant qu'ils voudront

que le terme *Salvator* n'est pas latin : il suffit aux chrétiens qu'il exprime bien la vérité de ce qu'ils croient. Il est vrai que les mots de *Salvare* et de *Salvator* n'étaient pas latins avant la venue du Sauveur; mais le Sauveur étant venu chez les Latins, n'a-t-il pas eu le droit de les rendre latins : *Salvare et Salvator non fuerunt latina antequam veniret Salvator; quando ad Latinos venit hæc et latina fecit*[1]? Apprenons au moins des païens mêmes à être plus religieux et à retenir les termes que la religion a consacrés : *Illa mutari vetat religio et consecratis utendum est*. Apprenons, dis-je, que l'usage et la coutume donnent le cours aux paroles, comme la figure du prince à la monnaie : *Consuetudo certissima loquendi magistra, utendumque plane sermone ut nummo cui publica forma est*[2]. »

Érasme, Muret, le P. Possevin et une foule d'autres avaient parlé comme Mabillon. Mais le parti pris est semblable à ces idoles qui ont des yeux et qui ne voient pas, des oreilles et qui n'entendent pas. Le dix-septième siècle vit paraître je ne sais combien d'élucubrations en vers et en prose, de lexiques, d'apparats, de dictionnaires à l'usage de la jeunesse, d'où sont bannis les termes mêmes consacrés par l'Église, ou dans lesquels ils se trouvent

[1] *Ser.* 299, n. 6.

[2] Quintil., lib. I, c. VI. — Mabill., *Étud. monast.*, part. II, c. II.

accompagnés d'un stigmate d'ignominie. Ce purisme ridicule, ces innovations sacriléges venaient de la même source que la corruption des mœurs et l'affaiblissement de la foi, c'est-à-dire de l'étude passionnée de l'antiquité païenne.

Aux réclamations incessantes que nous avons citées contre cette coutume infernale, *flumen tartareum*, qui devait conduire l'Europe à l'abîme en faussant la voie de la jeunesse, ajoutons, entre beaucoup d'autres, celles de Sacy. « Comment, dit-il, les parents et les maîtres pourraient-ils former les esprits tendres des enfants, pour les fortifier contre la contagion du siècle, qu'en leur apprenant de bonne heure les principales maximes de l'Évangile qui conviennent à leur âge? Mais, hélas! il n'arrive que trop souvent qu'au lieu des histoires édifiantes et instructives qui sont à leur portée, on les entretient de contes fades et ridicules qui ne peuvent que les rendre sots et impertinents. On leur fait lire ordinairement des poëtes peu chastes et les histoires fabuleuses des anciens, qui salissent l'imagination des enfants et leur remplissent l'esprit de sentiments tout païens, avant qu'ils soient instruits des vérités chrétiennes nécessaires au salut[1]. »

Comme Fleury et la plupart de nos devanciers, Sacy invoque l'autorité de la tradition. Il cite les

[1] Comment. sur la 2e Ép. à Timoth., c. III.

plaintes de saint Augustin et il indique les mêmes précautions que nous avons indiquées nous-même. « On demanderait, dit-il, seulement pour retirer quelques avantages de l'étude des auteurs profanes, trois choses pour en faire un bon usage. La première, qu'entre ces auteurs, surtout les poëtes, on fît choix de quelques-uns, les plus utiles et les moins corrompus, et qu'on ne les fît lire qu'après les avoir expurgés de certains endroits dangereux.

» La seconde, c'est que l'étude des auteurs païens ne préjudicierait en rien à celle qu'on doit faire faire aux jeunes gens des livres de l'Écriture, qui conviennent à leur âge et à l'état auquel on les destine. Enfin la troisième, c'est qu'au lieu de charger la mémoire des jeunes gens des oraisons de Cicéron, des vers de Virgile et d'Horace, *qui dans la suite ne leur sont d'aucune utilité*, on leur fît apprendre par cœur les plus beaux endroits du Nouveau Testament et les Livres sapientiaux. L'expérience prouve que tous ceux qui ont été instruits de la sorte, en retirent un grand profit pour leur salut et pour l'édification des autres. »

Nous pourrions grossir la liste de nos ancêtres au dix-septième siècle. Thomassin, Ferrier, Nicole et bien d'autres viendraient répéter ce que nous avons entendu, à savoir : que l'Europe moderne fait fausse route, parce qu'elle s'abreuve aux sources empoi-

sonnées du Paganisme gréco-romain ; que cette route aboutit à l'abîme, et que le seul moyen de prévenir une suprême catastrophe, c'est la réforme chrétienne de l'éducation.

Avant de passer à l'audition de nouveaux témoins, arrêtons-nous un instant pour admirer le savoir de nos adversaires. Avec la fierté d'hommes sûrs de leur fait, ils écrivent : « La thèse de M. Gaume est fausse historiquement. Il n'a d'autre devancier dans sa croisade contre le Paganisme, que le P. Possevin au seizième siècle. »

« — Mentez, mentez hardiment, disait Voltaire, il en restera toujours quelque chose. » Ah ! qu'ils sont bien les fils de leur père !

CHAPITRE XI.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le *Ver rongeur publié* en 1641. — Approbation solennelle donnée à cet ouvrage. — Titres de quelques chapitres. — Analyse. — L'auteur a prévu tout ce que nous voyons. Il a dit tout ce que nous avons dit nous-même. — Source du mal : le Paganisme classique. — C'est le démon qui l'a réintroduit dans le monde. — Il cause les mêmes ravages que dans l'antiquité, il appauvrit la raison, il fausse le jugement, il affaiblit le sens moral.

Au titre de novateur dont ils me gratifient, les avocats de l'enseignement actuel joignent celui d'insulteur de l'Église. Ces deux compliments ne sont pas les moins flatteurs qu'ils m'aient adressés. Malheureusement pour eux ou pour moi, je ne mérite ni l'un ni l'autre : on l'a vu déjà et on va le voir plus clairement encore.

Au milieu du dix-septième siècle parut un ouvrage *in-quarto de quatre cent soixante pages*, sur la grande question de la réforme chrétienne des études. C'est la protestation la plus complète, la mieux motivée et la plus solennelle contre le système d'enseignement introduit par la Renaissance. L'auteur dit tout ce que nous avons dit : même point de départ, mê-

mes raisons, même plan, même but, mêmes prévisions. Si avant de soulever la question, nous avions connu ce chef-d'œuvre, il nous aurait suffi de le rééditer : *c'est le Ver rongeur publié en* 1641.

L'auteur n'est pas un homme obscur, c'est un savant religieux, professeur de théologie, qui connaît à merveille l'antiquité païenne, l'antiquité chrétienne, les besoins de son époque et la question des classiques. Il ne se présente pas seul devant le public, son livre est revêtu des approbations les plus imposantes. La première est celle du célèbre cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, qui, par l'organe de son théologal et de son grand vicaire, l'un docteur de Sorbonne, l'autre protonotaire apostolique, déclare que l'ouvrage « ne contient rien qui ne soit orthodoxe et de singulière piété, et qui ne serve au grand avantage de la république chrétienne, pour la connaissance et le choix de la vraie science. » Les secondes émanent de six docteurs des Facultés de théologie de Paris et de Bordeaux. Ils certifient qu'après dix mois d'examen, ils ont reconnu l'ouvrage « parfaitement orthodoxe, très-utile et digne de voir le jour. » Enfin, l'approbation du provincial de l'ordre couronne toutes les autres. Ce vénérable religieux déclare que c'est « par ses ordres que l'ouvrage a été examiné, et qu'il en autorise l'impression. »

Évidemment, le livre qui se présente avec de pareilles garanties mérite confiance. Du moins, il ne viendra à l'esprit de personne de dire que l'auteur est un insulteur de l'Église et des ordres religieux. Supposé que ce livre contienne littéralement toutes nos doctrines, nous laissons à nos amis et même à nos ennemis le soin de conclure. Reste à savoir s'il est tel que nous le prétendons. Le titre seul de quelques chapitres, joint à une rapide analyse, suffira pour éclaircir ce doute[1].

« Que les prophanes Académies de l'antiquité sont indignes de tenir quelque rang dans le Christianisme.

» Que les plus sages écrivains de la prophane antiquité ne s'accordent pas bien avec la simplicité de l'Académie chrestienne.

» Que l'usage des meilleurs livres du Paganisme n'est pas nécessaire aux disciples de l'Académie.

» Que les poëtes prophanes de la gentilité sont indignes d'exercer l'imagination des jeunes escoliers qui fréquentent les escoles chrestiennes.

» Que les historiens prophanes de l'antiquité ne doivent plus être les premiers à remplir la mémoire des jeunes disciples de notre sainte Académie.

» Que les auteurs payens qui ont le mieux rai-

[1] L'ouvrage est intitulé : *Le triomphe de l'Académie chrestienne sur la prophane*, par le R. P. Félix Dumas, religieux récollet, lecteur en la sacrée théologie; imprimé à Bordeaux en 1641.

sonné ne sont pas capables de bien former le jugement de la jeunesse chrestienne.

» Que la lecture des auteurs payens, pratiquée autrefois dans les anciennes escoles du Christianisme, a reçu moins d'approbation que de censure des plus grands docteurs de l'Église.

» Que les plus sages esprits du siècle souhaitent avec passion que la jeunesse chrestienne renonce entièrement à l'étude des livres payens.

» Que ceux qui font profession d'instruire la jeunesse ne doivent pas souffrir ensemble les meilleurs livres de l'une et de l'autre Académie, sacrée et prophane.

» Que les maistres professeurs de notre Académie, doivent enseigner à leurs disciples quand et comment ils peuvent étudier impunément quelques œuvres de l'Académie prophane.

» Que par l'établissement de l'Académie chrestienne, les maîtres précepteurs de la jeunesse seront plus savants et plus sages.

» Que la seule Académie chrestienne peut porter la jeunesse du royaume à la lecture des bons livres et à la haine des mauvais.

» Que les enseignements de notre divine Académie peuvent faire perdre le commerce de cette fausse éloquence sacrée, dont les prédicateurs de la mode font profession.

» Que l'étude des seuls livres chrestiens peut imprimer à notre jeunesse de l'horreur contre les sculptures deshonnêtes et les tableaux impudiques.

» Que les instructions de notre divine Académie peuvent faire haïr absolument à la France les insolentes libertés du théâtre. »

Comme on voit, le *Ver rongeur* est tout entier dans ces différents titres. Sous la plume vigoureuse du Père Dumas, ces titres deviennent autant de thèses victorieusement démontrées. L'analyse de l'ouvrage rend encore plus frappante la parfaite conformité de nos idées avec celles de l'auteur. A la vue du mal qui se manifeste aujourd'hui, dans des proportions et avec des caractères inconnus du moyen âge, nous avons dit : « Le Paganisme est revenu dans le monde avec la Renaissance ; seul, il explique ce que nous voyons ; c'est lui qui conduit l'Europe à l'abîme. L'unique moyen de salut qui nous reste, c'est l'éducation profondément chrétienne des générations influentes. » A voir et à dire cela maintenant, il peut n'y avoir pas grand mérite; mais l'avoir vu et l'avoir dit il y a deux cents ans, c'est à coup sûr le fait d'un génie supérieur.

« Non, dit l'illustre et pieux écrivain, il ne faut attribuer le mal qui grandit à vue d'œil et qui menace le monde de catastrophes inconnues, ni à la décadence naturelle des choses humaines, ni à l'am-

bition des princes, ni à l'insubordination des peuples. La cause en est dans l'éducation de la jeunesse et surtout de la jeunesse éclairée, mise longtemps en contact avec l'antiquité profane. C'est l'avis des hommes les plus graves de notre temps. Vous n'ignorez pas combien est recevable cet écrivain du siècle, quand il dit : qu'il déteste le dérèglement de plusieurs escholes qui, au lieu de former de bons et savants escoliers, judicieux et gens de bien, ne produisent et n'élèvent pour la plupart que des ignorants, des indiscrets, des perdus, des gens volages et écervelés[1]. Le mal est tel dans ces générations, qu'il décourage le zèle le plus apostolique, qui abandonne les hommes pour s'occuper spécialement des femmes. »

Venant aux preuves, l'auteur décrit l'engouement général pour l'antiquité païenne, et la montre en opposition formelle avec l'esprit de l'Église : « Intéresser les jeunes gens avec passion pour une ode d'Horace, former des querelles pour une phrase de Cicéron, justifier avec grandes contestations d'esprit la licence poétique d'un vers de Virgile, apprendre à déclamer avec un peu de grâce quelque oraison ou poëme d'un auteur païen : voilà l'emploi des jeunes gens, voilà les plus sérieux empressements de leurs études ! »

[1] De Lancre, *Tableau de l'inconstance des esprits*, liv. III, disc. 4.

Voici pour l'âge mûr : « On ne tient plus compte des règles des saints Pères, ni de l'esprit du Christianisme, ni des dangers des auteurs païens. Combien voyons-nous aujourd'hui d'hommes de lettres qui passent leur vie dans un continuel entretien avec les volumes profanes de l'antiquité ; qui suivent ces fausses lumières pour se conduire dans les précipices, et qui sont pleins de mépris pour les auteurs chrétiens, quoiqu'ils sachent fort bien que leurs écrits contiennent la science, l'éloquence et tout ce qui peut satisfaire les raisonnables avidités de l'esprit ! N'est-ce pas violer avec plus de lâcheté le canon des apôtres, qui excommunie ceux qui portent de l'huile au temple des idoles, ou qui, de leurs propres mains, allument leur lampe[1] ?

» Ce goût, contracté dès l'enfance, ne les abandonne pas, et on les voit dans l'âge mûr, dans la cellule même des couvents, dégoûtés des auteurs chrétiens, revenir aux auteurs païens, composer des fables et des romans, pour s'être, dès leur enfance, habitués à s'entretenir longtemps avec les livres païens. De là vient que, par un très-sévère mais très-juste châtiment de Dieu, dit un sage théologien, ils sont privés de l'intelligence et des consolations que les livres chrétiens donnent aux âmes pures, humbles et dociles : *Severissimum est judicium Do-*

[1] Can. 70.

mini ut isti qui libris vanis assuescunt, nec libros sacros legant, nec intelligant, nec sciant[1].

» On devrait considérer que l'Église nous permet de voir ces profanes plutôt par *tolérance* que par agrément, et seulement à dessein qu'ils nous servent *quelquefois* de divertissement et non d'occupation; d'accessoire et non de principal; de passe-temps et non d'études. Il y a de l'inconvénient à engager sa liberté et son affection à des auteurs étrangers à un chrétien et dont il a juré le divorce en recevant le saint baptême. Nous savons que le grand saint Jérôme fut accusé et puni d'être cicéronien et non pas chrétien. Sur quoi saint Pierre Damien s'écrie : L'étude des auteurs païens procède-t-elle donc d'une sagesse bien honnête et bien utile, puisqu'elle a du rapport avec l'infidélité qui nie Jésus-Christ; puisqu'elle n'est pas moins criminelle que la perfidie de l'hérétique; puisque lire les ouvrages des païens, sous prétexte d'en tirer de l'instruction, est presque une même offense que d'avoir renoncé à la foi du saint Évangile[2]? »

Le mal constaté, le savant auteur en signale la cause. Cette cause est le démon lui-même, revenu

[1] Paz, lib. V, c. XXXIX. — [2] Honesta satis et utilis sapientia nimirum quæ cum Christi negatione confertur? Quæ hereticæ perfidiæ comparatur, ut idem valeat legere quam Deum negare? — Opusc. 45, c. VIII, ad Ariprand.

triomphant dans le monde avec ses ruses et sa haine pour le genre humain, surtout pour l'enfance. Après avoir rapporté vingt exemples de la rage particulière du démon contre les petits enfants, dans l'ancien Paganisme et chez les nations encore idolâtres, il ajoute : « Depuis quelques siècles, Satan s'est appliqué parmi les nations chrétiennes à corrompre les enfants, en leur ôtant les livres chrétiens et en les livrant aux auteurs païens. Cet ange apostat eut bien l'impudence d'étaler sous les yeux du Fils de Dieu les grandeurs, les richesses, la pompe et toute la magnificence du monde, pour l'obliger à aimer ce vain éclat et à lui présenter des vœux et dédier ses services, en reconnaissance des offres qu'il lui faisait.

» Ainsi, par les mêmes ruses et souplesses, il a persuadé à une infinité de professeurs que tout ce que nous avons hérité des auteurs païens porte un monde de trésors et de lumières, pour nous instruire ou pour nous divertir. C'est ainsi qu'il nous charme encore et qu'il corrompt l'enfance, pour nous attirer à son service en pratiquant les choses profanes. Que si saint Augustin accuse avec raison ses maîtres d'école de l'avoir, en lui faisant étudier les livres païens, exposé à être la proie des corbeaux de l'enfer, il nous faut bien croire que cet esprit malin ne cesse de tromper et de séduire encore aujourd'hui

des millions de chrétiens par les livres des gentils, afin d'entretenir le règne du vice. »

Le démon reconnu pour père de la Renaissance et faisant, pour séduire l'Europe, miroiter devant elle le beau païen, le grave théologien s'écrie : « Quel jugement devons-nous donc faire de tant de maîtres d'école à qui l'on confie la conduite de la jeunesse chrétienne, et qui n'ont d'affection et de complaisance que pour les livres du Paganisme? Ne faut-il pas dire avec Tertullien, qu'ils sont esclaves des ruses de Satan : *Hæc prima diabolo fides ab initio eruditionis ædificatur*[1]? Qu'ils préfèrent le calice de Babylone à celui du Sauveur, selon l'allégorie d'un célèbre religieux[2]? *Qu'ils préparent des précurseurs à l'Antechrist*, au lieu de rendre leurs écoliers les disciples de la sagesse incarnée, et qu'ils sont semblables à ces scarabés qui vivent d'ordure et dont la voix bourdonne dans le bois pourri. » Ainsi s'explique ouvertement saint Jérôme, en faveur de notre sujet[3].

Ces énergiques paroles ne sont pas, comme quelques-uns pourraient le croire, de vaines déclamations, ou, comme ils nous l'ont reproché, des exagérations insoutenables. Des faits nombreux et accablants se pressent sous la plume de l'auteur pour justifier la sévérité de son jugement. Décrivant les

[1] Lib. de Idolol., c. x. — [2] Paz, ubi *supra*. — [3] In Habac., c. II.

ravages du Paganisme en Europe, il le montre produisant tous les maux qui signalèrent son règne dans l'antiquité.

D'abord, il appauvrit la raison. Les livres chrétiens ouvrent devant nous des horizons sans limites. C'est là que l'esprit humain, soutenu par la foi, pénètre dans l'infini et apprend à connaître les mystères de Dieu et les mystères de l'homme, les mystères du présent et les mystères de l'avenir : connaissances sublimes qui seules peuvent développer convenablement une intelligence destinée à la possession éternelle de la vérité. « L'auteur chrétien n'a rien de bas ni de puéril ; au contraire, il tient l'esprit d'un étudiant toujours haut et généreux, lui donne entrée aux pensées divines, l'élève au-dessus des choses mortelles, lui fait prendre goût à la lecture des choses sacrées, porte une vraie liberté à son entendement et le dispose à de plus grandes illustrations.

» La vérité est la nourriture de l'âme. Mais cette pure et solide nourriture, propre à fortifier l'entendement des jeunes chrétiens, ne se trouve pas chez les infidèles du temps passé. Les auteurs païens ne parlent que des choses, des folies, des crimes et des vanités de ce monde. Leurs écrits ne sont que des oignons et des poireaux d'Égypte qui remplissent, comme dit un grand homme, la cervelle de mille

vapeurs épaisses qui ternissent l'imagination et obscurcissent l'entendement. C'est du pain de mensonge, agréable au goût, mais qui remplit la bouche de gravier, comme parle Salomon, aussitôt qu'il est pressé entre les dents [1].

» Jugez de là si les maîtres qui font aujourd'hui étudier à leurs disciples les idolâtres, ne ravalent pas leur esprit et ne retardent pas le développement de leur raison? Hé! n'est-il pas vrai que ces pédagogues obligent de jeunes princes à faire la cour à leurs valets? Je conclus donc, avec les plus habiles compagnies du royaume, que si on diffère plus longtemps à suivre les auteurs chrétiens, nous serons riches de latin et pauvres de raison [2]. »

Il fausse le jugement. « Aujourd'hui le monde est rempli de ces esprits mal conditionnés qui jugent mal de toutes choses. Frappés, comme dit le grave Tertullien, d'un double aveuglement, ils croient voir ce qui n'est pas et ne voient pas ce qui est [3]. De là vient qu'ils préfèrent les idoles de Babylone au sanctuaire de Jérusalem, les roseaux du désert aux colonnes du temple, et les auteurs païens aux auteurs chrétiens. Cette fausse estime prend sa naissance, dit saint Isidore [4], des premières impressions

[1] *Prov.*, c. XX. — [2] Hélas! nous sommes pauvres de raison et nous ne sommes pas riches de latin. — [3] *Apol.*, c. IX. — [4] Lib. III, *Sentent.*

que les livres païens ont laissées dans l'entendement de ces arbitres téméraires. C'est dans les basses écoles qu'on leur a persuadé que ces fameux docteurs de la profane antiquité ont toujours possédé des qualités plus avantageuses que les nôtres; qu'ils ont été conduits par les mouvements d'un génie plus pur et plus sublime; que leurs idées ont porté plus haut que nos spéculations; que leurs acquêts ont plus participé de l'invention, et que nos industries ont emprunté de leurs études tout ce qu'on voit de curieux et de poli dans les lettres humaines. »

L'exposé des erreurs et des pauvretés des plus célèbres auteurs païens fait complète justice de ce jugement erroné. De là, l'illustre écrivain conclut en disant avec Cassiodore : « Ces maîtres de l'antique idolâtrie n'ont donc aucun droit de diriger nos esprits et moins encore de tenir la régence dans les universités et parmi les colléges du Christianisme. Leur autorité ne nous est pas moins suspecte que leur superstition nous est odieuse. »

Il affaiblit le sens moral. « C'est engager la jeunesse dans un mauvais sentier que de lui procurer son instruction par des infidèles, qui font des vices infâmes leurs idoles, qui glorifient la haine, la vengeance, la cruauté, l'amour déshonnête, et qui ôtent la crainte du mal en ôtant celle de la justice divine, par les applaudissements ou impunités qui suivent

leurs plus damnables actions. C'est faire voir par écrit aux enfants les vices qui ont corrompu l'innocence de leurs pères ; c'est leur donner l'entrée à de mauvaises habitudes, par de célèbres exemples ; c'est jeter de l'huile sur les flammes de leur concupiscence ; c'est préparer, comme dit saint Augustin, un agréable poison pour faire mourir toutes les bonnes dispositions qu'ils avaient à la vertu : *Prava diserte dicta valde sunt noxia*[1]. »

Ce n'est pas seulement en rendant le vice aimable et en désarmant la justice de Dieu, que les auteurs profanes affaiblissent dans la jeunesse le sens moral, c'est encore en substituant aux vertus chrétiennes des vertus purement humaines, dont ils lui apprennent à se contenter. « Vous dites, continue l'admirable écrivain, que les auteurs chrétiens sont inutiles à la jeunesse de nos écoles ; que les vertus morales lui sont seulement nécessaires pour la disposer à l'exercice des vertus chrétiennes, et que les écrits des païens sont remplis de mille bons préceptes qui en enseignent la pratique assurée. C'est soutenir qu'il y a un âge où l'homme chrétien est dispensé des devoirs de sa religion et des obligations qu'il a épousées avec la foi ; que les droits de Dieu sont limités sur les parties de sa vie mortelle ; qu'il y a un temps auquel il est permis à une âme de ne

[1] *De origin. peccat.*, lib. II.

point rapporter à Dieu ses plus belles actions, si belles on peut appeler celles à qui saint Augustin donne le nom de vices, pour n'être pas ajustées à cette dernière fin[1]. »

Malgré les avertissements prophétiques de nos illustres devanciers, les études païennes ont continué dans les écoles : et aujourd'hui l'Europe chrétienne voit dans son sein des générations innombrables de naturalistes qui se contentent des vertus humaines, qui laissent aux *mystiques* les préceptes de l'Évangile et qui en morale se proclament fièrement disciples de Socrate. Et on n'ouvrira pas les yeux !

[1] *De Civ. Dei*, lib. X, c. XXV.

CHAPITRE XII.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Autres ravages du Paganisme classique : il déprave le goût. — Il prostitue les arts, il dénature le théâtre, il ébranle la religion, il conduit la société au précipice. — Réponse aux objections. — Première objection : la conduite des Pères. — Seconde objection : le beau style, la pureté du langage. — Troisième objection : les choses utiles qu'on trouve dans les auteurs païens. — Quatrième objection : l'ennui que causerait à la jeunesse l'étude des auteurs chrétiens.

Continuant d'énumérer les ravages de l'enseignement païen, le savant religieux montre qu'il déprave le goût, prostitue les arts, dénature le théâtre, dégoûte des études chrétiennes, corrompt les mœurs, ébranle la religion et conduit la société au précipice. Faute d'espace, nous nous bornerons à l'analyse des deux dernières propositions.

L'enseignement classique ébranle la religion. La religion a son trône dans l'âme de l'enfant. Les deux appuis de ce trône sont le Symbole et le Décalogue. Ainsi, sous peine d'être un assassinat, l'éducation de l'enfant chrétien ne peut et ne doit être que le développement de ce double principe, c'est-

à-dire de la vie déposée en lui par le saint baptême : à cela tout doit se rapporter. « L'être tire son accroissement du principe qui le produit : c'est un axiome : *Ex iisdem nutrimur ex quibus nascimur.* L'arbre qui sort de terre prend sa nourriture du même lieu. Il en est de même de l'enfant chrétien. Ayant reçu une seconde naissance et comme un nouvel être dans le sein de l'Église, il doit être nourri du lait de sa mère, c'est-à-dire des principes de la religion par des leçons continuelles de piété, jusqu'à ce qu'il arrive à l'âge parfait en Jésus-Christ. Il est bien évident que c'est seulement dans les auteurs chrétiens qu'on peut trouver les fontaines de cette vie. Voilà pourquoi ils sont les maîtres nécessaires de la jeunesse[1]. »

L'auteur le prouve en montrant, dans un tableau d'une haute éloquence, l'opposition radicale des auteurs païens avec chaque article du Symbole et chaque précepte du Décalogue. « Il est donc certain, conclut-il, que les païens étaient les violateurs perpétuels du Symbole et du Décalogue et que le déréglement de leur vie a passé jusque dans la composition de leurs écrits. Et vous voulez que la

[1] Doctores sacri mente ac vigilantibus oculis tenendi sunt qui, tanquam arcturi nunquam occidentis lucentia sidera, stabili fide steterunt, et lucem fidei fundentes, erroris occasum nescierunt. — Abb. Rupert., lib. III, *in Joan.*

jeunesse que vous envoyez à leur école ne s'habitue pas insensiblement, par une contagion maligne, à l'imitation des mêmes péchés ! Jugez vous-mêmes de la vérité de ce discours, et si je n'ai pas raison de dire qu'il faut, si on veut conserver la foi et les mœurs, préférer absolument nos auteurs chrétiens. Seuls, ils peuvent imprimer dans l'esprit l'exacte observance de la religion, soit par l'éloquence du langage, soit par l'éloquence plus forte de l'exemple, qui est, suivant saint Grégoire de Nysse, le meilleur commentaire et la leçon la plus nécessaire qu'on puisse donner à la jeunesse chrétienne.... Maîtres pédagogues, où avez-vous donc la tête quand vous élevez la jeunesse chrétienne avez des livres païens ? »

L'affaiblissement de la foi, la corruption des mœurs dans des proportions effrayantes, et l'ébranlement général de la religion en Europe, voilà ce que le regard pénétrant de l'éminent écrivain voyait il y a deux siècles. L'histoire n'a que trop prouvé qu'il avait bien vu. Avec non moins d'autorité, elle vérifie ses prédictions relativement à l'ordre social. Caractériser comme nous pourrions le faire aujourd'hui les dangers que l'enseignement classique fait courir à la société, annoncer que l'Europe périrait par là, c'est, nous le répétons, le privilége du génie. Telle était, d'ailleurs, chose bien remar-

quable! la conviction des contemporains les plus clairvoyants du P. Dumas.

« Nos plus sages Français, dit-il, portent leurs vues plus avant que sept sentinelles[1], et découvrant de loin l'étendue du pays qui termine leur horizon, ils publient que le monde s'altère, qu'il perd chaque jour sa bonté et sa perfection par un continuel déchet, qui sera suivi d'une entière défaillance; qu'il est à craindre que le tout ne suive la partie; que la jeunesse, qui a déjà pris le penchant vers le mal, ne dispose par avance le siècle futur au déluge d'une malice universelle. C'est pourquoi il importe, disent-ils, de prévenir au plus tôt ce malheur et d'en couper entièrement les racines.

» Or, comme la force aussi bien que l'infirmité du corps humain vient ordinairement de la première nourriture de l'enfance, comme la vigueur et la durée d'un arbre dépendent du suc et de la fermeté de la racine; de même le bonheur ou le malheur des sociétés vient de la bonne ou de la mauvaise éducation de la jeunesse. Tout cela supposé comme très-véritable, que pouvons-nous attendre de bon pour la religion et pour la société, si ceux qui doivent nous survivre achèvent leurs études par les livres profanes du siècle, après avoir commencé par

[1] *Eccli.*, c. 30.

ceux de l'antiquité païenne? Quel sera le résultat d'une méthode qui fait marcher les ténèbres avant la lumière? Qu'espérer de cette malheureuse pratique des basses écoles qui abusent impunément de leur liberté, en ne proposant à la jeunesse que la seule imitation des Grecs et des Romains, qui ont fleuri durant l'idolâtrie?

» Quel progrès de malice ne doit-on pas craindre de cet aveuglement qui porte au mépris ou à l'oubli des admirables ouvrages de nos docteurs, nés pour éclairer l'adolescence aussi bien que l'âge robuste? Ce serait être STUPIDE OU AVEUGLE, de nier qu'ils ne sont pas les meilleurs guides de la jeunesse et qu'ils ne possèdent pas toute la gloire des bonnes lettres. Leurs maximes ne sont que probité; leurs raisonnements, sagesse; leurs discours, le plus excellent livre du monde, puisqu'ils réunissent la richesse du fond à la beauté de la forme. Si bien que, par un prodige qui passe l'admiration, ils rendent vertueux ceux qui se veulent taire et éloquents ceux qui sont obligés de parler[1]. »

Les prédictions du pieux et profond philosophe sont devenues de l'histoire. Depuis que les révolu-

[1] Gloriosa est scientia (nostra) litterarum quæ quod primum est in homine mores purgat; quod secundum verborum gratiam subministrat; ita utroque beneficio mirabiliter ornat et tacitos et loquentes. — Cassiod., lib. III, *Variar. epist.*

tions, filles des études de collége, ont parlé, il n'est plus permis, à moins d'être méchant ou stupide, comme dit notre auteur, de s'opposer à la réforme chrétienne de l'enseignement. C'est une question de vie ou de mort, dont la solution devient d'heure en heure plus urgente. Devant l'expérience du passé et les nécessités du présent, toutes les objections disparaissent. Au dix-septième siècle, ces objections pouvaient avoir quelque valeur pour les esprits vulgaires. Le P. Dumas les connaît toutes, et il n'en laisse aucune debout. Nous allons analyser rapidement cette partie de son travail, moins pour répondre à des difficultés désormais surannées, que pour montrer l'opiniâtreté de l'erreur à reproduire les mêmes sophismes.

Qu'il nous soit permis de le dire en passant : cent fois depuis quatre siècles on a pulvérisé les objections contre la souveraineté temporelle du Pape. Autant de fois on a montré que les États romains sont aussi bien administrés, pour ne rien dire de plus, que tout autre État de l'Europe ; que la justice y est aussi bien rendue, l'instruction aussi avancée, la liberté aussi grande, les pauvres aussi bien soulagés, les impôts moins considérables et le gouvernement plus paternel que partout ailleurs. N'importe ; tout cela est non avenu, et la Révolution reproduit aujourd'hui avec le même aplomb toutes ses calom-

nies d'autrefois. Il en est de la réforme des études comme de la souveraineté pontificale.

La première objection, celle que plusieurs de nos adversaires, qui ne tiennent compte ni de la différence du temps, ni de la nécessité des circonstances, ont regardée comme triomphante, est tirée de la conduite des Pères de l'Église. Les réponses du savant religieux sont les mêmes que nous avons données, elles se résument ainsi : La plupart des Pères ont étudié les auteurs païens avant leur baptême. Après, ils les ont étudiés par un motif de charité, 1° afin de convertir les païens et d'affermir les chrétiens dans la foi; or ce motif n'existe plus aujourd'hui. « Pourquoi donc obliger la jeunesse chrétienne à lire les écrits de ces païens et à quelle fin lui faire pointer la métaphysique de leurs maigres spéculations[1] ? » 2° Pour connaître les forces et les ruses des ennemis de la religion et se défendre de leurs attaques ; 3° pour reprendre aux païens ce qui appartient à l'Église. Ces deux motifs n'existent pas plus que le premier. « C'est toujours par un effet de la contrainte, jamais par leur inclination particulière que les Pères ont conseillé à quelques-uns ou toléré l'étude des auteurs païens. Semblables au patriarche Jacob, qui, étant pressé d'une juste appréhension de mourir de faim, permit à regret que son cher Ben-

[1] Voir Baron., an. 234, n. 7, 8, 9, et an. 362.

jamin suivît ses frères au voyage d'Égypte [1]. Il faut aussi accorder que cette raison n'existe plus, puisque nous sommes tellement riches en tous les genres de composition, que l'abondance actuelle répare avec usure la disette passée. »

Seconde objection : Le beau style, la pureté du langage. A cette objection vingt fois réfutée, le P. Dumas se contente d'opposer la négation très-nette des hommes les plus compétents. « On ne peut mieux répondre, dit-il, à cette nouvelle instance que par la décision des plus célèbres orateurs du Christianisme, soit anciens, soit modernes. Ils tiennent d'un commun accord que c'est être mauvais estimateur des bonnes choses de donner la préférence aux auteurs profanes et d'accorder plus de perfection à leurs esprits et plus de gloire à leurs études, qu'aux plus éloquents personnages de notre religion.

» A dire vrai, il faudrait être stupide pour ne savoir pas que l'Église est aujourd'hui assez riche en toute sorte de bons livres, composés par ses propres enfants et dignes d'être le véritable modèle de la jeunesse, également parfaits dans l'éloquence

[1] Voir saint Basile, saint Grégoire, saint Jérôme, saint Augustin et *alii passim*. Il faut voir, en particulier, avec quelle richesse d'érudition et quelle lucidité de raisonnement il discute l'opinion de saint Basile, et la montre entièrement favorable à notre thèse.

et assurés dans la doctrine, selon la longue et puissante démonstration que le docte Bozius en a faite dans ses écrits : *Iniqui sunt censores qui ingeniis et studiis ethnicorum plus tribuunt quam christianorum*[1]. Et on veut que la jeunesse s'abaisse ventre à terre pour boire les eaux troubles du Nil, quand nous avons de belles sources dans la Palestine! »

Troisième objection : Les choses utiles qu'on trouve dans les auteurs païens. Après avoir démontré qu'on peut, comme Pie IX l'a déclaré dans son encyclique, apprendre parfaitement l'art d'écrire et de parler dans les auteurs chrétiens, le Père s'adresse de nouveau aux défenseurs quand même de l'enseignement classique. Il leur dit : « Quelles sont les choses utiles que vous prétendez trouver exclusivement dans les auteurs païens? Des vertus morales? Il est certain que l'étude en est incomparablement plus assurée, plus libre, plus généreuse, plus parfaite dans nos auteurs que dans les païens. Pourquoi donc, ajoute un sage écrivain du temps, étant question d'aller sur les pas de ceux qui nous ont frayé le chemin, n'aimerions-nous pas mieux suivre

[1] Causs. *Reth.*, lib. III, c. v; saint Augustin, *De doctr. christ.*, lib. IV; Lact., lib. V, *De justit.*, c. iv; S. Hier., *Epist.* 146; Ludov. Granatus in *Rhetor.*; Ant. Possev. in *Biblioth.* — Personne n'a mis cette vérité dans un plus grand jour que le P. Dumas lui-même. Voir son célèbre *Traité de l'éloquence sacrée*, in-4°.

de vraies que de fausses lumières? Des chrétiens que des païens? Des saints que des idolâtres? D'un Augustin que d'un Sénèque et d'un Epictète, qu'on voudrait quelquefois substituer à leur place? Ayons honte d'être conduits par des aveugles et d'apprendre des païens l'estime que nous devons faire de la vertu.

» Voulez-vous parler de belles maximes et de connaissances agréables? Quelles sont celles qui vous manquent dans nos auteurs chrétiens? Pour une belle sentence, combien de sophismes, de mensonges et d'impuretés dans les livres profanes! Les plus belles maximes, les plus rares renseignements des auteurs païens, dit saint Ambroise, donnent plutôt la mort que la vie. Examiné de près, leur or n'est que du plomb. Ils ont de grands mots et des phrases sonores; ils parlent de Dieu et ils adorent le diable : *Deum loquuntur, simulacra adorant*[1]. D'où vous pouvez inférer si ce grand docteur approuverait aujourd'hui de voir les auteurs païens aux mains des enfants catholiques. Pouvez-vous soutenir qu'il n'approuverait pas, et saint Augustin avec lui, l'établissement d'une académie tellement chrétienne, que les livres profanes en seraient bannis à perpétuité, et sans espérance d'y pouvoir jamais plus

[1] In Apoc., c. VI; lib. II, epist. 12.

faire leur demeure, que les oiseaux de nuit dans l'île de Crète?

» Mais nous ne permettons, dites-vous, dans nos écoles, que la seule lecture des auteurs païens, qui sont les plus sages et les meilleurs de la gentilité. Eh! plût à Dieu que dix mille étudiants du royaume n'eussent pas aujourd'hui l'occasion de vous témoigner invinciblement le contraire!

» Mais, quand la jeunesse chrétienne de notre temps pourrait, sans hasarder son salut, faire des acquêts sur les terres idolâtres, que sont ces richesses? Le gain d'un marchand qui, ayant fait un voyage aux Indes, en vient chargé de perroquets, de fleurs, de peaux, de plumes, au lieu de perles, d'or, d'argent et de pierreries [1]. Nos sages répètent donc avec saint Isidore : Quel profit y a-t-il à faire de grands progrès dans les sciences humaines, pour s'exposer à s'appauvrir d'autant des vérités divines; à se rendre savant en tous les secrets de la mythologie des faux dieux, pour ne concevoir que du dégoût pour les mystères de Notre-Seigneur? Il faut donc renoncer aux livres païens, qui nous empêchent de nous affectionner aux lettres chrétiennes : *Cavendi sunt ergo gentilium libri, et propter amorem sunt scripturarum vitandi* [2]. »

Quatrième objection : L'ennui que causerait à la

[1] Saint Augustin., lib. *De magist.*, c. IX. — [2] Lib. III, *Sentent.*

jeunesse l'étude des auteurs chrétiens. Récemment encore, cette objection était soutenue devant nous, même par un prêtre. C'est une objection *a priori*. Nulle expérience ne la justifie. Or, *a priori*, elle est absurde. L'âme humaine est naturellement chrétienne : *Anima naturaliter christiana*, dit Tertullien; et saint Augustin ajoute : *Nihil fortius desiderat anima quam veritatem*. Entre elle et la vérité, il y a un secret attrait. Dans l'enfant, cet attrait est d'autant plus fort que l'enfant n'a aucune raison de craindre la vérité. D'ailleurs, si l'objection était fondée, il faudrait s'abstenir de faire étudier le catéchisme aux enfants : est-ce là ce que prétendent les adversaires[1] ?

Quoi qu'il en soit, notre illustre devancier a répondu pour nous : « La jeunesse, dites-vous, n'est pas en état de commencer ses études par l'usage familier de nos divers auteurs. Blâmez donc la conduite universelle pratiquée parmi les Romains, qui, au rapport de l'orateur Quintilien, baillaient aux enfants, dès la sortie du premier âge, Homère et Virgile, pour leur servir d'entrée aux bonnes lettres, puisque ces deux poëtes n'excèdent pas moins la capacité de l'enfance que les plus éloquents de

[1] Nous pouvons affirmer, sur les témoignages nombreux d'évêques et de professeurs, que les jeunes gens étudient les classiques chrétiens avec un *entrain* qu'ils n'ont jamais eu pour l'étude des auteurs païens.

nos écrivains. Néanmoins ils agissaient de la sorte, dit Fabius, afin que cette première vue portât les enfants à étudier un jour ces deux auteurs avec plus de suffisance. Blâmez aussi les Pères de l'Église, entre autres saint Jérôme, qui veut qu'on commence par nos divins auteurs. Reconnaissez plutôt que l'éducation du jeune chrétien qui se fait avec des auteurs païens est insensée, qu'elle ne peut séduire que les esprits médiocres, qui attachent plus de prix aux fleurs qu'aux fruits, aux mots qu'aux choses. »

Il ajoute que le vrai moyen de dégoûter les jeunes gens de l'étude des livres chrétiens, de les condamner pour toujours à l'ignorance de la religion, de corrompre leurs mœurs et de les porter aux mauvaises lectures, c'est de faire leur éducation avec des classiques païens.

« La malice, dit-il, qui de nos jours flétrit les bonnes mœurs, n'a point une naissance semblable à celles des truffes, qui n'ont ni racines ni chevelures. Au contraire, elle a ses racines comme les arbres, sa source comme les ruisseaux. Or, de l'éducation païenne est venu cet abus détestable qui fait, en ce temps, concevoir du dégoût pour les bons livres et de l'estime pour les mauvais; qui, par un aveuglement qu'on ne saurait assez déplorer, entraîne un grand nombre d'esprits généreux à lire les vieux livres païens, sans jamais leur

permettre de lire quelquefois nos livres chrétiens. Ce désordre passe si avant que, pour obliger la jeunesse française à lire un livre, il faut seulement l'assurer qu'il instruit aux pratiques de l'amour déshonnête, qu'il censure le pouvoir, qu'il justifie le bal et la comédie, qu'il autorise l'athéisme ou le libertinage; en un mot, qu'il canonise tous les vices et décrédite toutes les vertus. Voilà l'extrémité du malheur où l'étude des livres païens a porté le plus grand nombre des habitants du royaume qui font profession de bonnes lettres. »

Et plus loin : « Les *meilleurs esprits du royaume* publient que la jeunesse n'a que du dégoût pour les plus rares volumes de notre religion dès qu'elle sort des écoles [1], et que le seul moyen de prévenir ce désordre est de lui faire étudier, dès la sortie du premier âge, ces mêmes ouvrages. Redevenue païenne à l'école des païens, notre jeunesse ne connaît plus que l'oisiveté, l'intrigue, la mollesse, une vie honteuse, l'ambition, la volupté. Présentez, je vous prie, à ces petits libertins, quelque excellent ouvrage chrétien, en leur disant qu'ils ont assez lu les livres païens que vous leur avez interprétés dans les basses écoles, à dessein, dites-vous, qu'ils emploient le reste de leur vie à la lecture des meilleurs auteurs de notre sainte religion, ils ne man-

[1] Que diraient-ils aujourd'hui?

queront pas de vous répondre qu'ils lisent maintenant les romans et les tragi-comédies, dans le même dessein qu'ils ont étudié les païens sous votre conduite; qu'ils veulent s'instruire des règles de l'éloquence française, de même que sous vos ordres ils n'ont eu de commerce avec les païens que pour apprendre, durant leur adolescence, celles de la latine.

» C'est le langage que certains écoliers m'ont tenu ces jours passés. Voyez cependant la ruse de l'Esprit malin, qui couvre son dessein sous un prétexte si spécieux et qui débauche aujourd'hui du divin service quantité de rares esprits, sous l'apparence de ces funestes études. C'est le précipice où la jeunesse française tombe tous les jours, et où elle perd l'honneur, les biens, la santé, la conscience. »

Commencée il y a trois siècles, l'expérience est aujourd'hui consommée. A moins de se mentir à soi-même, nul ne peut plus nier que l'étude classique des auteurs profanes ne se manifeste par trois résultats incontestables : un entraînement général aux études frivoles et dangereuses; un péril permanent pour la société, qui se recrute de générations *fabuleusement* ignorantes en matière de religion; un appauvrissement progressif de la raison humaine : affaiblissement tel qu'un grand nombre en sont venus à ne plus pouvoir supporter la lecture d'un article sérieux, même dans leur journal.

CHAPITRE XIII.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Vrai système d'études. — Facilité d'exécution. — Pourquoi on s'y oppose. — Raisons de l'appliquer sans délai. — Crime de ceux qui s'obstinent à le repousser et à suivre le système païen.

Pour faire du champ de bataille une table rase, le vigoureux athlète parcourt le camp ennemi dans tous les sens et en démolit tous les retranchements. C'est ainsi qu'il pulvérise une dernière objection tirée du prétendu enseignement de la religion dans les colléges et les petits seminaires : « Il est vrai, dit-il, les précepteurs des écoles font quelques instructions, pour faire couler les maximes chrétiennes dans les cœurs de ceux qu'ils instruisent; mais ce sont, à ne point mentir, des illustrations purement passagères qui disparaissent bientôt, des éclairs qui éblouissent les yeux au lieu de répandre des clartés fermes et constantes. » Nous n'insisterons pas davantage; les preuves sont ici superflues. Dans le système actuel,

l'instruction religieuse est un verre de bon vin versé dans un tonneau de vinaigre[1].

Au système d'éducation qui a perdu l'Europe, voici la méthode qu'il faut substituer : « Prenons, dit le zélé et docte écrivain, un enfant de sept ans, qui se présente à son pédagogue, pour recevoir des instructions conformes à l'innocence du saint baptême. Au lieu des sentences morales du profane Caton, il lui fait lire, puis apprendre les sacrées maximes des *Proverbes de Salomon* ou celles de l'*Ecclésiastique*, afin d'éclairer d'avance son entendement par les premiers rayons des divines lumières. Ainsi le veulent les Pères de l'Église[2]. Quant à la grammaire, le maître emploie celle dont les exemples sont *exclusivement tirés des saintes Écritures ou des Pères*. A tous ces acquêts doit succéder l'étude de la poésie chrétienne. Il ne doit étudier et imiter que *les seuls poëtes chrétiens*, dont nous possédons les immenses trésors qui suffisent à tout.

» A l'étude de la grammaire et de la poésie il joindra celle de l'histoire de l'Église[3], de la chronologie, de la dialectique, de la physique. Enfin il

[1] Voir le Père Possevin, cité plus haut, et le R. P. Ventura, 2e et 3e *Discours aux Tuileries*.

[2] Saint Basile, ubi *supra*; et Jérôme in *Procm. Lament. Jerem.*

[3] Autour de laquelle toutes les autres gravitent, comme les astres autour du soleil.

faut achever les études par l'éloquence, qui est aux autres sciences ce qu'est la grâce au visage et la forme à la matière. Je m'étonne cependant de voir aujourd'hui qu'on ose faire des leçons de rhétorique à la jeunesse dans un âge où la raison n'est pas formée ou du moins la dialectique n'a pas précédé, contre le conseil des plus sages docteurs[1]. Où est le peintre qui commence son tableau par le coloris? N'est-ce pas mettre l'accessoire avant le principal? N'est-ce pas renverser l'ordre de l'art et de la nature, où le corps devance la figure et où la matière précède toujours la forme? »

Envisagé soit dans les auteurs à étudier, soit dans l'ordre et la gradation des études, rien de plus chrétien, par conséquent, de plus logique, de meilleur, de plus vrai et de plus nécessaire que ce plan d'éducation. Il donne à l'auteur tout droit de conclure en ces termes: « Les principes que je viens d'établir sont incontestables aux yeux du bon sens, de la morale et de la religion; ce serait manquer de raison que de les contester. Commencez donc, mon cher lecteur, si vous avez quelque zèle pour le commerce des lettres chrétiennes, à pratiquer sans délai ce que vous ne voudriez pas avoir négligé à l'heure de votre mort. Condamnez les livres païens au bannissement et faites succéder à leur place nos meilleurs écri-

[1] Bed. Ven., lib. IV, *De elem. phil.*; Ricard., lib. I, *Excerpt.*

vains, pour commencer le siècle d'or de notre sainte réforme. Du moins, imitez les politiques qui, voulant remédier sérieusement à la corruption des mœurs, travaillent à décréditer les anciens usages avant d'en établir de nouveaux. Ainsi, pour mieux autoriser nos auteurs chrétiens, dépouillez au plus tôt la mauvaise habitude que vous avez de louer par excès l'éloquence des auteurs profanes, puisque, d'une part, c'est un piége tendu à la jeunesse, et que, d'autre part, l'éloquence profane est toujours inférieure aux mérites de la sacrée [1]. »

La réforme demandée par l'illustre écrivain est, à ses yeux comme aux nôtres, l'unique moyen humain de sauver la société. Or, par cela même qu'elle est nécessaire, elle est possible. Ainsi ne l'entendent point les fils de la Renaissance. Menacés dans leur fétichisme pour l'antiquité païenne, attaqués dans leurs habitudes routinières, inquiétés dans leurs intérêts, les nouveaux Michas crient à l'impossible, à l'absurde, à la ruine des lettres, à la barbarie, si on touche à leurs idoles. Malheureux! qui ne voient pas, ou qui ne veulent pas voir, que

[1] « Je promets de vous le faire voir, si Dieu me favorise de ses grâces. » En effet le P. Dumas nous a laissé un second ouvrage non moins important et aussi considérable que le premier, intitulé : *Tableau de l'éloquence sacrée*. Il est approuvé et comblé d'éloges par douze docteurs en théologie.

c'est leur idolâtrie qui corrompt le monde chrétien, qui l'aveugle, qui le reconduit vers la région des ombres de la mort et qui arme le bras de Dieu contre Israël !

« Quoi ! disent-ils, bannir entièrement les livres païens de l'éducation et faire jurer entre eux et les livres chrétiens un divorce irréconciliable ! Est-ce raisonnable ? est-ce possible ?

» Très-raisonnable et très-possible, répond l'éminent philosophe. Il suffit de nous conformer à une loi universelle de la Providence. Les vipères, les basilics, la ciguë, l'antimoine et toutes les plantes vénéneuses sont des mixtes éloignés de notre présence, cachés dans le sein de la terre, comme les métaux qui exhalent du poison ; tandis que les herbes, les arbres qui se chargent des meilleurs fruits, les vignes, les blés, les fleurs et toutes les productions de la nature qui font nos délices et nos richesses, se laissent toucher, conduire et recueillir par nos industries. Tels sont les auteurs chrétiens comparés aux auteurs de la gentilité. Ceux-ci nous sont étrangers, et à cause du temps où ils sont venus et à cause de leur infidélité. Nos saints docteurs, au contraire, ont pris naissance dans le sein du Christianisme. Ils ont travaillé pour nous et ont acquis ce que nous devons posséder à titre d'héritage. Nous avons sous la main l'abondance et la richesse de leurs écrits, et ils suf-

fisent à nos besoins, sans qu'il faille employer le secours des Grecs et des Romains. »

Les Renaissants, qui ont sans cesse sur les lèvres le reproche d'exagération à l'adresse de leurs adversaires, tombent perpétuellement dans ce défaut. Comme ils disent aujourd'hui, ils disaient alors : « Mais s'il en est ainsi, il n'est donc plus permis de lire les auteurs païens et il faut absolument les brûler ? »

« Je réponds que cette grande sévérité n'est pas nécessaire ; nous demandons seulement qu'ils soient *entièrement* séparés d'avec les ouvrages destinés à l'éducation de la jeunesse. Que si dans les États on punit les crimes atroces par des supplices qui ôtent la vie sans retour ; s'il y a des exils, des servitudes, des bannissements à perpétuité ; si le mal, comme dit l'angélique saint Thomas, n'aura jamais de place parmi les idées de Dieu [1] : pourquoi ceux qui tiennent la régence des écoles chrétiennes ne rendent-ils pas esclaves et ne renferment-ils pas sous clef les livres païens, puisqu'ils ont déjà fait tant de dégâts et de ravages sur l'esprit de la jeunesse ? Qui empêche qu'on ne les bannisse, après qu'ils ont introduit dans nos écoles les *premières* semences de l'hérésie, du libertinage, de l'athéisme et de tant d'autres impiétés et dissolutions ? En un mot, à quoi

[1] Ire Part., q. 15, art. 3.

tient-il que ceux qui sont dans le bas âge ne voient pas plus ces auteurs que des monstres? Suivons donc le conseil de saint Denis, qui dit qu'il ne faut pas même les toucher [1]. »

Après avoir repoussé, comme nous, l'absurde accusation d'être un disciple d'Omar, le savant religieux fait la concession que nous avons faite nous-même : il indique le temps et la mesure dans lesquels peut être autorisée l'étude des auteurs païens. C'est une gloire pour nous de nous trouver d'accord avec ce grand homme, comme il l'est lui-même avec les Pères de l'Église. « Si cependant, ajoute-t-il, la curiosité des disciples demandait autre chose, il ne sera pas difficile aux maîtres de leur marquer le temps auquel ils pourront lire les livres païens que les sages tiennent être les moins suspects. Or, il est certain qu'il y a moins de danger à les voir dans *l'âge parfait,* où le jugement est formé et le sens commun dans sa vigueur; où l'entendement, fortifié par les livres de notre sainte Académie, est plus capable de connaître les qualités et les défauts d'un auteur profane, de discerner les erreurs parmi les vérités et de séparer les axiomes d'une doctrine païenne qui sont pour la vertu, d'avec les mauvais qui autorisent le vice.

» Il est donc indubitable que dans la *virilité*

[1] Lib. *De Eccl. hierarch.*

l'homme chrétien, comme le sage Tertullien nous l'assure, possède les conditions nécessaires pour visiter les bibliothèques païennes, sans courir de hasard pour son salut, s'il se contente d'arrêter les yeux sur les plus conformes à la vérité de la religion; car alors, prévenu et fortifié par notre sainte doctrine, il n'a rien à craindre du poison. Que s'il arrive que sa vue découvre quelque chose de mauvais, son âge, que je suppose assez avancé pour l'obliger d'être mis par les lois *hors de tutelle*, lui donne la capacité de prendre le bon et de laisser le mauvais [1]. »

Jamais le bon sens a-t-il parlé un langage plus calme et plus net? Nous le trouvons, accompagné des mêmes qualités, lorsque notre admirable prédécesseur dévoile les véritables motifs de l'opposition à la réforme chrétienne des études. Autrefois, comme aujourd'hui et comme toujours, les principaux sont la jalousie, la paresse, la routine et l'engouement perfide pour le paganisme. « Il en est, dit-il, qui condamnent tout ce qu'ils n'ont pas inventé; qui tiennent toutes les propositions nouvelles pour suspectes, sans considérer plutôt si elles sont raison-

[1] Si fidelis cœperit sapere, prius sapiat oportet quod prius didicit, id est de Deo et de fide. Deinde si litteras discit insertas idolorum prædicatione, erit tam tutus quam qui sciens venenum ab ignaro accipit nec bibit. *De idolol.*, c. x.

nables ; qui se figurent des épines dans tous les chemins qu'on leur propose de suivre et qui, pouvant faire plus qu'on ne leur dit, font moins qu'ils ne doivent, parce qu'ils trouvent partout des impossibilités prétendues pour couvrir leur lâcheté : *Aliquos torquet livor edax, si quod non agunt fiat ab aliis*[1].

« Comment, ajoute-t-il, après tant de raisonnements et d'autorités, l'usage des auteurs païens s'est-il perpétué dans les écoles ? La cause en est dans la tyrannie de la coutume et dans la tyrannie du vieil homme.

» En matière d'éducation, nous sommes non des êtres raisonnables, mais des singes : *Non ad rationem vivimus, sed ad similitudinem*. Les sages mêmes ont cédé à la coutume, en ce qu'ils ont souffert dans nos écoles la lecture publique des écrivains idolâtres, quoiqu'ils n'aient pas ignoré que ces productions du Paganisme ont toujours autorisé des excès contraires à la morale et à la religion. C'est ce que les plus sages têtes du Christianisme, qui ne raisonnent jamais avec le vulgaire et qui ne sont animées que de la seule passion de la vérité, ne peuvent approuver en ce siècle. Au contraire, ils appellent, avec saint Augustin, cette coutume qui souffre des livres païens dans les écoles un torrent funeste, et ils soupirent après ce dernier triomphe de l'Aca-

[1] Gers., *De parv. ad Christ. trahend.*, etc.

démie chrétienne, qui doit obliger notre jeunesse à renoncer *absolument* à l'usage des livres profanes de la gentilité. Ils disent que cela est nécessaire pour remédier au mal déjà si profond de notre temps. Car, combien en trouvons-nous aujourd'hui qui, mettant la charrue devant les bœufs, donnent les choses du ciel au rabais, et qui, au besoin, feraient leurs enfants pages de l'Antechrist pour faire fortune ! »

La tyrannie du vieil homme est une autre cause d'opposition. Le démon trouve son compte dans l'étude des livres qu'il a inspirés, et le vieil homme est à l'aise dans le Paganisme, qui est essentiellement orgueil et volupté. Cette tyrannie grandit avec les siècles postérieurs à la Renaissance. Notre auteur constate ce fait en disant au milieu même du dix-septième siècle : « Le monde, la chair, Satan semblent aujourd'hui déployer leurs derniers efforts contre le genre humain, et inspirent à la jeunesse des vices dont jamais elle n'avait eu connaissance. D'où il s'ensuit, disent les hommes sages du siècle, qu'on ne saurait l'éloigner plus doucement et plus sûrement des occasions du mal et la retirer du bord du précipice que par l'étude des auteurs chrétiens. »

Après avoir fait justice de tous les vains prétextes qu'on oppose à la réforme des études, l'éloquent écrivain conclut avec raison que c'est un crime de

la combattre et de ne pas la mettre en pratique. « Si cette réforme, dit-il, est si nécessaire à la conservation de la république chrétienne, comme nous l'avons amplement justifié par tant de preuves et de témoignages, pourquoi différer plus longtemps de se soumettre à sa régence? Est-ce, pour parler avec Tertullien, qu'elle vous est suspecte parce qu'elle vient de la Judée et non de la Grèce [1]?

» Il est nécessaire, aujourd'hui plus que jamais, qu'un enfant catholique soit fortifié par de puissants secours; et vous ne lui donnez que de faibles appuis qui le laissent en danger de se perdre : quelle lâcheté!

» Il est nécessiare qu'il affermisse sa foi et vivifie sa charité; et vous lui donnez des fables et des mythologies : quelle perfidie!

» Il est nécessaire que son entendement soit éclairé et pleinement instruit par des leçons d'éloquence, inséparables de la piété et plus fréquentes que les instructions passagères d'un catéchisme; et les années entières s'écoulent à lui faire apprendre quelque philippique de Cicéron ou de Démosthène : quelle conduite!

» Le maître qui l'enseigne doit préserver son esprit et son cœur des lumières malignes et des impressions dangereuses; et il lui explique les poésies

[1] *De anim.*, c. I.

de la profane antiquité, qui sont tout ce qu'il y a de plus impur : quelle fidélité de régence !

» Après cela étonnez-vous si les jugements les plus forts et les plus sensés du royaume condamnent cet abus, et s'ils soupirent après une Académie qui soit entièrement chrétienne ! Si donc il est vrai que la façon d'enseigner les enfants par les livres chrétiens soit un chemin fort assuré de les conduire à Jésus-Christ, se trouvera-t-il encore de nouveaux disciples qui, se faisant gloire d'être de *sa Compagnie*, veuillent néanmoins s'opposer à ce bienheureux approche ? Si le démon, la chair et le monde, dit un savant auteur, eussent traversé ce libre accès, on verrait ce malheur sans étonnement. Mais d'apprendre que les disciples mêmes du Sauveur du monde fassent dans cette occasion l'office du diable, c'est une action qui trouble mon esprit et qui jette la douleur et l'effroi dans mes pensées[1]. »

De l'analyse très-rapide mais fidèle de l'ouvrage monumental du P. Dumas, il résulte qu'au dix-septième siècle on a dit tout ce que nous avons dit nous-même de la cause du mal dans les sociétés

[1] Quis non stupeat videns discipulos Christi impedire ne veniant ad Christum ? Si diabolus, caro, mundus venissent, non mirarer ; sed quod discipuli Christi partes agant diaboli, quis non doleat ? *Palat. in Matthæum.* On trouve une pensée analogue dans le P. Possevin.

modernes ; de la nécessité d'une réforme radicale de l'enseignement classique ; des dangers que le système païen fait courir à la religion et à la société ; de l'unique moyen capable d'arrêter les progrès de la Révolution ; de l'obligation de l'employer immédiatement et résolûment ; de l'effrayante responsabilité dont se chargent ceux qui, directement ou indirectement, s'opposent à cette œuvre de salut. Ces idées ne sont pas les idées d'un seul homme, elles sont celles des hommes les plus sages du dix-septième siècle ; ces idées ne sont pas dénuées de valeur extrinsèque, elles sont approuvées, après un mûr examen, par les autorités les plus compétentes, qui les déclarent *très-orthodoxes*, *très-utiles*, *très-dignes d'être répandues*. Ces idées sont littéralement les nôtres : que nos adversaires concluent.

CHAPITRE XIV.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Le père André, jésuite. — Ce qu'il pense de l'enseignement de sa compagnie. — L'abbé de Saint-Pierre. — Son opinion. — Carrel, docteur en théologie. — Funestes effets de l'éducation classique sur le clergé. — Demande de la réforme. — Falster, organe des esprits sages de son époque. — Demande le bannissement des auteurs païens. — Un autre signale le contre-sens de l'enseignement classique. — Essai de réforme. — Montesquieu. — Rousseau.

La vérité ne s'est jamais laissée sans témoignage. Malgré l'affaiblissement progressif du sens chrétien, il y eut au dix-huitième siècle des voix courageuses qui signalèrent hautement le ver rongeur des sociétés modernes, c'est-à-dire qui protestèrent avec énergie contre le système d'enseignement païen, en déclarant qu'il conduisait l'Europe au précipice. Forcé d'être court, nous citerons seulement quelques noms.

Le père André, jésuite, caractérise l'enseignement classique de sa compagnie, et annonce à l'Europe ce qu'elle doit en attendre. Au mois d'avril 1715, il écrit à M. Larchevêque, répétiteur au collége des

Jésuites à Rouen : « Je vous plains, lui dit-il, non pas tant d'être un écho, que d'être un écho de sottises, et d'être gagé pour apprendre à des enfants des fadaises qu'il faut oublier pour être honnête homme. Est-ce que jamais on n'ouvrira les yeux sur l'éducation de la jeunesse ? »

Au mois de septembre de la même année, écrivant à M. l'abbé de Marbeuf, il s'exprime ainsi : « Je suis touché au dernier point, quand je vois ce nombre infini de jeunesse chrétienne, qui ne vient au collége que pour se former l'esprit au bon goût[1] et le cœur à la vertu, n'en sortir qu'avec un esprit

[1] Comme preuve de ce que dit le père André, et comme modèle de ce bon goût, fruit exclusif, dit-on, de l'étude des auteurs païens, citons, entre mille, le passage suivant de l'*Oraison funèbre* de Louis XIV, par le père Porée, un des plus renommés confrères du père André. Après avoir fait sentir aux arts l'obligation qu'ils ont à Louis XIV : « Je me trompe, s'écrie l'orateur, ils ont tous sujet de se plaindre de vous. La Peinture se plaint de ne pouvoir exprimer la dignité de votre visage. La Sculpture se plaint de ne pouvoir représenter la majesté de votre taille. La Poésie se plaint que, par la grandeur de vos exploits, vous l'avez mise hors d'état de feindre. L'Académie des inscriptions se plaint de ne pouvoir trouver des titres assez éclatants pour vous désigner. L'Histoire se plaint de ce que vous êtes cause qu'on la traitera de fabuleuse. La Langue française se plaint de ce que vous avez épuisé, par le *nombre de vos vertus*, la multitude de ses termes. Enfin, sciences et arts, tous ensemble, se plaignent de ce qu'après les avoir rendus riches, vous les avez appauvris; après les avoir rendus discrets, vous les avez rendus muets... » C'est à rendre jaloux le panégyriste de Trajan.

faux, superficiel, et souvent, ou plutôt presque toujours, avec un cœur perverti par les maximes toutes païennes qu'ils y ont apprises. Enfin, j'ai partout remarqué, avec la plus tendre compassion pour les enfants qu'on y élève, qu'il n'y a ni ordre, ni suite, ni ombre de bon sens, surtout dans la philosophie qu'on leur enseigne. C'est une chose étrange et pourtant incontestable. Le premier pas que doit faire un enfant au sortir du collége pour devenir honnête homme, c'est d'oublier tout ce qu'on y apprend. »

Un mois plus tard, le 3 octobre, dans une lettre au même abbé de Marbeuf, il se plaint spécialement de la philosophie classique dont, à ses yeux, l'enseignement n'est pas meilleur que celui des belles lettres : « En cette matière, dit-il, on peut dire que dans les colléges : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*. Personne n'examine, personne n'approfondit; personne même ne se donne la peine d'écrire un peu passablement ce qu'on y dicte. La manière y est aussi mauvaise que le fond, et il semble qu'on n'y soit payé que pour gâter l'esprit de la jeunesse[1]. »

On récolte ce qu'on sème. Les générations de collége, nourries de fadaises et de maximes païennes,

[1] *Œuvr. philosoph.*, etc., in-12. Paris, 1843. Introd., p. cxc, cxciii, cxcv.

ont transmis ce qu'elles ont reçu, et le dix-huitième siècle fut témoin de la Révolution française.

Le célèbre abbé de Saint-Pierre parle comme le père André. Il est frappé du contre-sens de l'éducation classique, de la stérilité des pratiques religieuses qu'on y emploie et des mauvais résultats qu'elle produit. « On nous amuse, dit-il, à faire des vers grecs, des amplifications de rhétorique, des vers latins. On nous apprend l'inutile, et on nous laisse ignorer le plus important. D'où vient que les vertus diminuent? N'en cherchez point d'autre cause que notre éducation. D'où vient qu'on fait plus de cas des prières et autres petites dévotions extérieures, que du pardon des injures et autres parties de la la justice? N'en cherchez point d'autre cause que l'éducation que nous avons prise au collége. On porte dans la première jeunesse une grande partie des opinions et des habitudes de l'enfance, et l'on porte dans la maturité de l'âge une partie des opinions et des habitudes de la jeunesse.

» Nous avons besoin de citoyens vertueux, patients, polis, discrets, appliqués, généreux. Cependant il ne sort communément de nos colléges que des écoliers hautains, impatients, impolis, indiscrets, qui ne songent qu'à tromper les autres et à s'en venger, qui courent après les distinctions frivoles et les beaux habits, qui font plus de cas des

grandes richesses que des grandes vertus et qui se piquent d'être distingués par leur fainéantise [1]. » Que dirait-il aujourd'hui ?

Vers la même époque, un savant docteur en théologie s'élève avec force contre l'étude des auteurs païens, surtout dans les écoles ecclésiastiques. Ignorance et dégoût des lettres chrétiennes, légèreté de vie, mauvais goût, perte de temps, corruption des mœurs, perte de l'esprit ecclésiastique : tels sont, à ses yeux, les fruits de la longue fréquentation de la jeunesse cléricale avec les auteurs païens. Il réclame de toute l'énergie de son zèle contre cet abus., contraire à la tradition de l'Église; démontre que le Christianisme est assez riche pour instruire ses enfants et ses ministres, et déclare que le latin païen est inutile pour comprendre l'Écriture et les Pères. « Qu'importe, dit-il avec raison, que je me trouve arrêté sur la latinité de Cicéron, pourvu que je n'hésite pas dans la latinité de saint Augustin? Que Plaute ait des phrases qui m'arrêteraient : c'est assez que saint Jérôme ne m'embarrasse pas. Ne saurais-je courir dans le latin de la Vulgate, si je ne suis rompu dans le style de Salluste et de Justin? On ne suppose pas une étude dans un auteur plus latin que Cicéron pour entendre Cicéron : pourquoi, pour entendre les écrivains latins de l'Église, exiger

[1] *Annal. polit.*, etc., t. I, p. 37, 59, 632.

qu'on se soit rendu versé dans les auteurs plus latins[1] ? »

Recherchant l'opinion des saints Pères sur cette question, il prouve qu'ils n'ont nullement conseillé l'étude des auteurs païens et qu'ils n'ont jamais autorisé par leurs exemples ce qu'ils rejettent par leurs paroles. « S'il y a, dit-il, dans les écrits de quelque saint un mot d'un poëte, une sentence d'un philosophe, d'abord on infère que ce saint les lisait beaucoup. Il ne se peut de conséquence plus mal déduite. Ces sortes de vers et de sentences courent dans le langage familier, en sorte que chacun les peut avoir appris sans aucune particulière lecture. Il n'a été besoin de rien autre pour deux ou trois vers rapportés par saint Paul. Il suffisait d'être dans la société humaine pour les savoir. D'ailleurs, il ne paraît aucun temps auquel on puisse imaginer que saint Paul se soit amusé aux poëtes. Ce ne serait pas quand il conversait encore dans le Judaïsme, puisqu'il était de la secte des pharisiens, qui avaient en horreur toute cette littérature[2]. Ce serait moins encore depuis sa vocation au Christianisme et à l'apostolat, où il ne prêche rien si fort que la vanité de la politesse et de la sagesse des païens.

[1] *La Science ecclés. suffisante à elle-même*, etc., par M. Carrel. Lyon, 1700.

[2] Et aussi les autres juifs.

» Plusieurs semblables allégations dans les écrits des autres saints se doivent prendre de la même façon. Si dans quelques Pères on trouve des vestiges d'éloquence et d'érudition profane, il faut l'attribuer à des dispositions acquises lorsque Dieu les a appelés. Mais il est à remarquer qu'ils s'en excusaient. Quelle merveille, écrit saint Pacien, que je me sois servi d'une expression de Virgile ! Je suis tombé dans un péché de mon enfance. Mais vous, mon frère, il paraît que vous osez bien faire maintenant votre étude de ce que vous voudriez que je dusse rougir d'avoir appris autrefois [1]. »

Appuyé tout à la fois sur le bon sens et sur la tradition, le docteur conclut en ces termes, qui sont les nôtres : « Si l'on se rend à ces sentiments, on ne fera que des études solides. Les faux attraits du Paganisme n'amuseront plus, mais tout le loisir sera pour ces divines connaissances qui ont l'avantage d'éteindre la cupidité, que les connaissances humaines ne font qu'enflammer. La simplicité de la doctrine sainte nous ramènera à cette rectitude dans laquelle l'homme avait été créé, mais dont il est déchu en s'abandonnant à mille vaines recherches. »

En dehors du clergé, le savant Falster prévoit les catastrophes inévitables auxquelles le Paganisme,

[1] *Epist.* 2 *ad Sempron.* Dans sa lettre à Magnus, saint Jérôme tient le même langage.

redevenu triomphant, conduit les nations chrétiennes. Comme le père Dumas l'avait fait cent ans plus tôt, il exprime les inquiétudes des sages ses contemporains. Pour lui, comme pour eux, le remède au mal est dans le bannissement des auteurs païens, « Beaucoup de personnes, dit-il, pensent qu'il faut extirper de l'enseignement la littérature païenne, comme une plante vénéneuse, et qu'on doit ôter des mains des enfants tous les écrits des païens, pour leur faire étudier exclusivement les auteurs chrétiens : *Scripta omnium gentilium de manibus juniorum excutendia, christianis scriptoribus operam unice dandam.* »

Un autre signale le contre-sens de l'enseignement classique qui n'apprend rien, qui n'arme contre rien et qui jette dans la société des générations entières sans goûts sérieux, sans principes arrêtés et qui, devenues la société elle-même, marcheront d'aberrations en aberrations jusqu'à ce qu'elles arrivent au précipice. « Pourrait-on croire, dit-il, que les écoliers ne rapportent de leurs études d'autres fruits que la fatigue et le dégoût, si l'expérience ne nous en convainquait par autant d'exemples qu'il y a d'écoliers qui sortent des colléges ? Car enfin, si un jeune homme, ses classes faites, conserve encore quelque goût pour l'étude, c'est un prodige.... Ce qui fait encore mieux connaître les vices essentiels

de la méthode usitée dans tous les colléges, c'est qu'il n'arrive jamais que les jeunes gens, au sortir de leurs études, sachent le latin. Tout le monde se plaint, et ce n'est pas à tort. Qu'ont-ils donc appris? A parler hardiment sur des objets dont ils n'ont qu'une notion très-confuse, à répéter de grands mots qu'ils n'entendent pas.

« Quel est le résultat moral de cette belle éducation? Les jeunes gens qui n'abandonnent pas tout à fait l'étude au sortir du collége ne s'appliquent guère qu'aux parties de la littérature qui demandent le moins de réflexions sérieuses. Ils lisent les poëtes et veulent faire des vers. Leurs tentatives les portent souvent vers le théâtre. Ils font de mauvaises comédies; ils hasardent même quelques tragédies, car actuellement chacun s'en mêle. Mais le fort des productions de notre jeunesse sont les romans[1]. Ils nous en inondent, et présentement on a trouvé le moyen de mettre tout en romans ou en almanachs.

» Voilà pour les élèves, voyons pour les maîtres. Fabriquer de mauvais latin en prose et en vers; composer avec beaucoup de peine des amplifications, la plupart absurdes; dicter, copier et étudier de mot à mot des cahiers que le professeur, s'il a encore quelque reste de sens commun, rougirait de voir imprimés : voilà à quoi les professeurs ennuyés

[1] Aujourd'hui, les romans et les journaux.

occupent leurs écoliers rebutés, jusqu'aux vacances tant désirées. Mais quelles fonctions pour des prêtres et des religieux ! Les instructions qu'ils doivent donner aux fidèles roulent-elles principalement sur l'histoire profane? Convient-il à un prêtre, et surtout à celui qui s'est proposé un degré plus élevé de perfection, de passer une grande partie de sa vie, et la partie la plus précieuse, à méditer et expliquer Homère, Virgile, Térence, Horace, Juvénal et tous les autres écrivains profanes[1]? »

Si du moins, en usant ses plus belles années à apprendre le latin païen, qu'elle ne saura jamais, dit Muret, aussi bien que le dernier cuisinier de Rome, la jeunesse moissonnait des idées utiles et introuvables ailleurs ! Mais non; tandis que les auteurs chrétiens lui offrent en abondance l'or pur de tout alliage, elle ne trouve dans les auteurs païens que du plomb, ou si elle y rencontre quelques parcelles d'or, elles sont mêlées de terre, de boue, de mille corps étrangers. Il lui faut un lavage laborieux, un creuset fortement chauffé et habilement construit pour obtenir, après des peines infinies, un pour cent. C'est la supposition la plus favorable. Combien qui n'emploient ni lavage ni creuset, et qui gardent dans le réservoir de leur âme les matières

[1] *Essai sur la manière de remplir les places*, etc., in-18. Cologne, 1762.

hétérogènes et empoisonnées dont le minerai classique est mélangé! Avec ce produit falsifié, ils fabriquent la monnaie de leurs idées, de leurs sentiments et de leurs actions; ils la mettent en circulation par leurs discours et par leurs livres. La monnaie de bon aloi diminue de nombre et de valeur; la société fait peu à peu banqueroute à la foi, à Dieu, à l'Église, et finira par mourir insolvable.

Dans la prévision de ce funeste résultat, quelques prêtres animés de l'esprit de Dieu entreprirent, au dernier siècle, d'opposer au mal le seul remède efficace : l'éducation chrétienne. Leur tentative ne fut pas encouragée. Elle fut même dénigrée : je ne dirai pas par qui. Mais elle n'en reste pas moins comme une protestation authentique contre l'enseignement païen, dont nous constatons la perpétuité. Plus clairvoyants que certains membres du clergé, les philosophes comprirent l'importance de cette entreprise. Ils ne se dissimulaient pas qu'une éducation païenne au sein des nations chrétiennes est une anomalie; qu'elle produit le dualisme, et que le dualisme conduit à la ruine. « L'éducation des anciens, dit Montesquieu, avait un avantage sur la nôtre : elle n'était jamais démentie. Épaminondas, la dernière année de sa vie, disait, écoutait, voyait, faisait les mêmes choses que dans l'âge où il avait commencé d'être instruit[1]. »

[1] *Esp. des lois*, liv. IV, c. IV.

« C'est l'éducation, dit Rousseau, qui doit donner aux âmes la forme nationale, et diriger tellement leurs opinions et leurs goûts, qu'elles soient patriotes par inclination, par passion, par nécessité. Un enfant, en ouvrant les yeux, doit voir la patrie, et jusqu'à la mort ne doit plus voir qu'elle. Je veux qu'en apprenant à lire il lise les choses de son pays; qu'à dix ans il en connaisse les productions; à douze, les provinces; à quinze, l'histoire; à seize, les lois; qu'il n'y ait pas dans son pays une belle action ou un homme illustre dont il n'ait la mémoire et le cœur plein et dont il ne puisse rendre compte à l'instant[1]. » A la place de patrie, mettez : religion, et vous êtes parfaitement dans le vrai.

Puis, déplorant l'éducation païenne qu'il tourne en dérision, il ajoute : « Les mœurs inclinent visiblement vers la décadence, et nous suivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laissons pas de craindre le sort. Par exemple, on m'assure que l'éducation de la jeunesse est beaucoup meilleure qu'autrefois, ce qui pourtant ne peut guère se prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il est certain que les enfants font mieux la révérence, qu'ils savent plus galamment donner la main aux dames et leur dire une infinité de gentillesses, pour lesquelles je leur ferais, moi, donner le fouet;

[1] *Gouvernement de Pologne*, ch. IV.

qu'ils savent décider, trancher, interroger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde sans modestie et sans discrétion. On me dit que cela les forme; je conviens que cela les forme à être impertinents, et c'est, de toutes les choses qu'ils apprennent par cette méthode, la seule qu'ils n'oublient point[1]. »

C'est une erreur. Les générations de collége se souviennent terriblement bien des maximes épicuriennes des poëtes profanes, des principes et des actes d'indépendance intellectuelle, des utopies républicaines, des vertus de parade, des fausses gloires, des ambitions avides dont le Paganisme est l'école. Quelques années plus tard, Rousseau aurait pu constater dans les démagogues de la Révolution la persistance de tous ces souvenirs.

[1] *Lettre à d'Alembert*, p. 156.

CHAPITRE XV.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

L'auteur de l'*Essai d'éducation nationale*. — Il montre le néant et l'anomalie de l'éducation classique. — Ignorance du latin. — Ridicule des comédies et des amplifications. — L'auteur de la *Méthode d'éducation nationale*. — Il prouve que l'éducation de collége corrompt les mœurs. — Vanière. — Il réclame les auteurs chrétiens et les venge. — Condorcet. — Vernerey. — Le père Grou, jésuite.

Aux prêtres et aux philosophes se joignent, pour protester contre l'enseignement classique, les gens du monde. L'auteur de l'*Essai d'éducation nationale*, publié en 1763, insiste, comme tous les hommes sensés, sur le néant et l'anomalie de l'éducation classique. « J'en appelle, dit-il, à l'expérience et au témoignage de la nation. Les connaissances qu'on acquiert au collége peuvent-elles s'appeler des connaissances? Après dix ans de travail, sait-on même la seule chose qu'on a étudiée, les langues, qui ne sont que des instruments pour frayer la route des sciences? A l'exception d'un peu de latin, qu'il faut étudier de nouveau si on veut en faire usage, la

jeunesse est intéressée à oublier, en entrant dans le monde, presque tout ce que ses prétendus instituteurs lui ont appris. Est-ce là le fruit que la nation devrait tirer de dix années d'un travail assidu?... De cent étudiants, il n'y en a pas cinquante à qui le latin soit nécessaire. A peine en compterait-on quatre ou cinq à qui il puisse être utile dans la suite de le parler ou de l'écrire. Il n'y en a aucun qui puisse avoir besoin de parler grec ou de faire des vers latins. Il est donc contre la raison de dresser un plan d'éducation générale pour ce petit nombre de personnes. »

Études stériles, divertissements ridicules, gymnastique absurde, telle est l'éducation introduite par la Renaissance. « Dans nos colléges, continue l'auteur, les seuls divertissements sont les énigmes, les ballets et les pièces dramatiques, aussi ridiculement composées que déclamées; exercices d'autant plus méprisables que la perte du temps se réunit aux exemples du plus mauvais goût.

» Je voudrais proscrire entièrement ces amplifications ridicules, ces amas de figures de commande; ces paraphrases délayées. Quelles peuvent être les idées d'un jeune homme à qui on donne pour sujet d'amplification la harangue de César à ses soldats dans les champs de Pharsale? Il ne connaît ni César, ni Pompée, ni les Romains, ni les intérêts, ni la faiblesse, ni la force des deux partis. Le régent qui

ose se mettre à la place de César, ou lui prêter son sentiment, ne le connaît pas mieux. Il ne peut sortir d'un fonds si mal préparé que des fruits mauvais et sans goût. J'aimerais mieux qu'un jeune homme sût faire la description nette d'une fleur, d'une plante, d'un moulin, d'une charrue, que de savoir faire toutes les amplifications de collége et autres pareilles inepties. On oublie vite les connaissances acquises au collége, parce qu'elles n'ont aucun rapport avec la vie commune. »

Plus les mauvais fruits de l'éducation païenne approchent de leur pleine maturité, et plus les protestations et les avertissements se multiplient. La même année 1763 paraît un autre ouvrage, intitulé *Méthode d'éducation nationale.* Envisageant l'enseignement des colléges sous le point de vue des mœurs, l'auteur voit l'Europe couverte de malversations, de filouteries, de mauvaise foi, d'oppressions, de violences, d'impiétés. « Et pourquoi? s'écrie-t-il; c'est que nos écoles, nos colléges et nos universités, au lieu de donner aux jeunes gens les idées et les notions qui pouvaient les conduire à la connaissance de Dieu, d'eux-mêmes et de leurs devoirs, et les préparer aux différents états de la société, leur en ont fermé la porte, en ne s'attachant qu'à leur surcharger la mémoire de langues étrangères, d'amplifications, de poésies et de récits ennuyeux; c'est

que l'étude de l'histoire des anciens Égyptiens, Perses, Macédoniens, Grecs et Romains, qui ne présente partout que des notions, mœurs, maximes et méthodes grossières et superstitieuses, a été substituée à celle de l'histoire des peuples chrétiens; l'étude des lois de Solon, de Lycurgue et de César à celle des ordonnances de nos rois; l'étude des systèmes ruinés des anciens philosophes aux notions et aux expériences actuelles.

« Enfin, c'est que les hommes, après avoir perdu une partie de leur jeunesse à se fatiguer la cervelle et l'imagination à faire ces mauvaises et rebutantes études, se sont trouvés réduits à recueillir par hasard dans la société et dans les livres modernes les idées et les principes qu'ils se sont crus nécessaires, et à se former eux-mêmes. Par suite de cela, la plupart se sont livrés à leurs sens et à leurs passions, ont jeté le trouble et le désordre dans la société et en ont fait un séjour de ténèbres, de calamités et d'horreurs. » Et, cependant, l'éducation dans toute l'Europe était presque exclusivement entre les mains du clergé.

A la même époque, Vanière, neveu du jésuite de ce nom, stigmatise éloquemment l'aberration pédagogique, le parti pris pédantesque dont l'Europe est la victime. Ému de pitié à la vue de la jeunesse qu'on étiole, de la société qu'on ébranle et de la

religion qu'on méprise, il essaye de rappeler son malheureux siècle au bon sens et à la foi. « La destination de l'homme, dit-il, est si importante, ses devoirs si étendus, sa vie si courte, ses penchants si vicieux, ses premières années si favorables à l'instruction et si décisives par la félicité publique, qu'on ne saurait rendre à l'État un service plus essentiel que de faciliter la marche de l'enfance et de la jeunesse dans la route de ses devoirs. »

Or, le moyen de faciliter et d'assurer cette marche est de faire étudier aux jeunes chrétiens des choses chrétiennes. D'abord, la langue latine créée par le Christianisme. « C'est elle, dit-il, qui porte nos vœux et nos cantiques au pied du trône de l'Éternel, depuis qu'elle a passé du trône des Césars à celui du prince de son Église. Quel motif de l'apprendre quand on a de la piété et du goût pour les beautés littéraires! De la piété, par la raison que ce qu'on récite ou chante dans l'office divin est si propre à exciter dans l'âme la moins sensible, qui le comprend, les sentiments de la piété la plus tendre et la plus active. Du goût, parce qu'*il n'y a rien dans les auteurs profanes les plus vantés qui approche de cette belle littérature, qui règne partout dans nos livres saints*.

» Littérature grande et sublime, cependant très-naturelle et très-simple, mais de cette noble et ma-

jestueuse simplicité dans laquelle réside la perfection de tous les ouvrages de la nature et de l'art, et qui caractérise si bien l'unité indivisible de l'Être, duquel émane toute beauté. « Les Psaumes, dit M. de Fénelon, sont comme la manne qui avait les divers goûts de toutes sortes d'aliments. On y trouve tout : les plus vives et les plus magnifiques peintures, les expressions les plus fortes et les plus tendres, les traits les plus hardis et les plus originaux et les charmes de la plus sublime poésie. Les odes les plus admirées des poëtes profanes, qui ne chantent que leurs dieux corrompus et leurs vains héros, languissent et tombent dès qu'elles paraissent devant ces cantiques sacrés. »

En conséquence, l'auteur s'indigne du mépris stupide que les siècles fils de la Renaissance font des livres saints comme livres classiques. « Je ne puis, dit-il, m'empêcher de faire ici une observation des plus douloureuses pour un Français, qui sent tous les avantages qu'une bonne éducation doit procurer à la société et tous les malheurs dont la mauvaise l'accable. L'idée de ne faire apprendre que du bon latin domine si fort tous nos colléges, qu'on lui sacrifie les intérêts les plus précieux. Ne dirait-on pas, en voyant l'attention scrupuleuse qu'on met à ne faire expliquer dans tous les colléges que les auteurs du siècle d'Auguste, que le bonheur des par-

ticuliers, des familles et de l'État dépond d'une pure et brillante latinité !

» Cependant, quelle surprise pour un juste appréciateur des choses, lorsque, jetant les yeux sur les divers états qu'embrassent les écoliers au sortir du collége, il n'y trouve aucun usage de cette latinité si vantée ! Mais quand le latin serait aussi nécessaire qu'on le dit, quand en l'étudiant dans les auteurs chrétiens il y aurait, *ce que je n'admets pas*, quelques risques à courir du côté du langage, y a-t-il un seul homme tant soit peu raisonnable qui, en opposant ce danger à la perte que font tous les écoliers des fruits inestimables des livres, dont on leur refuse l'explication, balançât un moment la préférence de l'un à l'autre ? »

Après avoir montré tout ce qu'il y a de stérile et de malheureux dans l'étude obstinée du latin païen, l'auteur examine la manière de l'enseigner, et il la trouve absurde. « Partout, dit-il, l'homme au sortir du berceau apprend sa langue maternelle sans le moindre effort. Qu'on se rapproche donc le plus possible de la marche de la Providence. Que faut-il donc penser en voyant les victimes que l'usage dévoue à un travail ingrat commencer, à l'âge de huit ou neuf ans, une pénible carrière à peine finie à quinze ans, et dans laquelle les plus beaux jours de la vie, ces jours si précieux que réclament la con-

naissance, le goût et la pratique de tant de devoirs envers Dieu et envers nous-mêmes, sont immolés à une langue étrangère, que la plupart des écoliers détestent et abandonnent pour toujours au sortir du collége[1] ? »

Après le neveu d'un jésuite, écoutons un élève de la Compagnie : « L'ancien enseignement n'était pas moins vicieux par sa forme que par le choix et la distribution des objets. Pendant six années, une étude progressive du latin faisait le fond de l'instruction, et c'était sur ce fond qu'on répandait les principes généraux de la grammaire, quelque connaissance de la géographie et de l'histoire, avec quelques notions de l'art de parler et d'écrire... Sous quel point de vue une langue étrangère doit-elle être considérée dans une éducation générale ? Ne suffit-il pas de mettre les élèves en état de lire les livres vraiment utiles écrits dans cette langue, et de pouvoir sans maître faire de nouveaux progrès ?

» Peut-on regarder la connaissance approfondie d'un idiome étranger, celle des beautés de style qu'offrent les hommes de génie qui l'ont employé, comme une de ces connaissances générales que tout homme éclairé, tout citoyen qui se destine aux emplois de la société les plus importants, ne puisse ignorer ? Par quel privilége singulier, lorsque le

[1] *Traité de l'éducation*, etc.

temps destiné à l'instruction est si court, lorsque l'objet même de l'enseignement force de se borner dans tous les genres à des connaissances élémentaires, et de laisser ensuite le goût des jeunes gens se porter librement vers celles qu'ils veulent cultiver, le latin seul serait-il l'objet d'une instruction plus étendue? Le considère-t-on comme la langue générale des savants, quoiqu'il perde tous les jours cet avantage? Mais une connaissance élémentaire du latin suffit pour lire leurs livres; mais il ne se trouve aucun ouvrage de science, de philosophie, de politique vraiment important qui n'ait été traduit; mais toutes les vérités que renferment ces livres existent, et mieux développées, et réunies à des vérités nouvelles, dans les livres écrits en langue vulgaire. La lecture des originaux n'est proprement utile qu'à ceux dont l'objet n'est pas l'étude de la science même, mais celle de son histoire. »

Ces lignes sont pleines de bon sens : la suite est plus remarquable encore. « Enfin, puisqu'il faut tout dire, puisque tous les préjugés doivent aujourd'hui disparaître, l'étude longue, approfondie des langues des anciens, étude qui nécessiterait la lecture des livres qu'ils nous ont laissés, serait peut-être plus nuisible qu'utile[1]. Nous cherchons dans l'éducation à faire connaître des vérités, et ces livres

[1] Le malheureux en fut la preuve!

sont remplis d'erreurs ; nous cherchons à former la raison, et ces livres peuvent l'égarer. Nous sommes si éloignés des anciens, nous les avons tellement devancés dans la route de la vérité, qu'il faut avoir sa raison déjà tout armée, pour que ces précieuses dépouilles puissent l'enrichir sans la corrompre. Comme modèles dans l'art d'écrire, dans l'éloquence, dans la poésie, les anciens ne peuvent même servir qu'aux esprits déjà fortifiés par des études premières. Qu'est-ce, en effet, que des modèles qu'on ne peut imiter sans examiner sans cesse ce que la différence des mœurs, des langues, des religions, des idées, oblige d'y changer ?... Prononcez maintenant si c'est aux premières années de la jeunesse que les auteurs anciens doivent être donnés pour modèles. »

L'homme qui parle ainsi s'appelle Condorcet[1].

Nous pourrions produire bien d'autres réclamations, mais il faut nous borner. Si l'accord de tous les hommes, amis ou ennemis, a toujours été tenu pour une preuve certaine de la vérité, comment douter encore du vice radical de l'enseignement classique introduit par la Renaissance, de ses funestes effets et de l'impérieuse nécessité de réformer l'éducation dans le sens chrétien que nous avons indiqué ? Excepté les articles de foi, connaissez-vous un point qui réunisse en sa faveur une plus grande

[1] *Rapport sur l'organisation de l'instruction*, etc.

unanimité de témoignages? Et on dit que nous sommes un novateur!

Après les papes et les évêques, les théologiens catholiques et les théologiens protestants, après les laïques, les prêtres et les religieux de tout pays, citons encore, comme nouvelle preuve de cet accord unanime, les paroles suivantes d'un témoin venu du schisme. « Ce serait sans doute, disait au concile constitutionnel tenu à Paris en 1797 M. l'abbé Vernerey[1], une excellente méthode que celle où, sans aucune peine et sans aucun nouveau travail pour les jeunes gens, les leçons de latinité pourraient en même temps les doter de connaissances ecclésiastiques qui à cet âge se graveraient dans leur mémoire en traits ineffaçables. Pour cela, il suffirait de substituer l'explication d'auteurs ecclésiastiques choisis à celle des auteurs profanes, et de les ranger par ordre de facilité de latin...

» A l'aide de ce recueil, les élèves connaîtront, de manière à ne les oublier jamais, les principaux faits de l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles. Ils y puiseront encore d'autres connaissances théologiques, à une époque où les anciens n'en avaient ordinairement aucune idée. C'est un moyen efficace et peut-être unique d'inspirer plus

[1] Très-versé dans les sciences ecclésiastiques. Il a noblement rétracté ses erreurs, excepté *celle* que nous rapportons.

généralement aux prêtres le goût de l'étude des anciens monuments de la religion... On trouvera une latinité assez pure dans saint Léon, dans Sulpice Sévère et dans Lactance, surnommé le Cicéron chrétien ; mais, dût-on perdre du côté du génie de la langue, cette perte sera surabondamment compensée par les grands avantages qui en résulteront [1]. »

Finissons par un témoignage émané d'une source bien différente. Un jésuite a ouvert notre généalogie au dix-huitième siècle, un jésuite va la clore. « Notre éducation est toute païenne, écrit le père Grou. On ne fait guère lire aux enfants, dans les colléges et dans l'enceinte des maisons, que des poëtes, des orateurs et des historiens profanes... Je ne sais quel mélange confus se forme dans leurs têtes des vérités du Christianisme et des absurdités de la fable, des vrais miracles de notre religion et des merveilles ridicules racontées par les poëtes, surtout de la morale de l'Évangile et de la morale humaine et toute sensuelle des païens. Je ne doute pas que la lecture des anciens, soit poëtes, soit philosophes, n'ait contribué à former ce grand nombre d'incrédules qui ont paru depuis la Renaissance des lettres... Ce goût pour le Paganisme, contracté dans l'éducation publique ou privée, se

[1] *Actes du conc.*, t. III, p. 242.

répand ensuite dans la société. Nous ne sommes point idolâtres, il est vrai ; mais nous ne sommes chrétiens qu'à l'extérieur, si même la plupart des gens de lettres le sont aujourd'hui, et dans le fond nous sommes de vrais païens, et par l'esprit, et par le cœur, et par la conduite[1]. »

Avons-nous dit autre chose ?

[1] *Morale tirée de saint Augustin*, t. I, ch. VIII.

CHAPITRE XVI.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Bernardin de Saint-Pierre. — Il dit que la Révolution est sortie des colléges. — Charles de Villers. — L'enseignement classique dénature la littérature nationale. — Charles Nodier. — Il pense comme Bernardin de Saint-Pierre. — Napoléon. — Il dit que l'éducation classique ébranle la foi. — Kératry. — Il soutient que la connaissance de la religion est impossible avec l'enseignement actuel. — M. de Salinis. — Il venge le latin chrétien du mépris dont le frappe l'éducation de collége. — De Gasparin. — Il déplore le contre-sens de l'enseignement classique. — Monseigneur Devie. — Il appelle l'étude des auteurs païens un usage déplorable. — Monseigneur Parisis. — Il montre que le Rationalisme, c'est-à-dire la Révolution dans l'ordre intellectuel, est venu de l'étude des auteurs païens.

Le dix-neuvième siècle ne nous a pas attendu pour protester contre l'enseignement classique. A peine sorti des ruines sanglantes accumulées sur le sol de l'Europe par le terrible essai de restauration païenne qu'on appelle la Révolution française, il signale hautement la cause de la catastrophe : « C'est le collége, dit Bernardin de Saint-Pierre, qui a produit la Révolution, avec tous les maux dont elle est la source. Notre éducation publique altère le caractère national. Elle déprave les jeunes gens... elle

remplit leur esprit de contradictions, en insinuant, suivant les auteurs qu'on explique, des maximes républicaines, ambitieuses et désastreuses. On rend les hommes chrétiens par le catéchisme, païens par les vers de Virgile, grecs ou romains par l'étude de Démosthène ou de Cicéron : jamais français. L'effet de cette éducation si vaine, si contradictoire, si atroce, est de les rendre pour toute leur vie bavards, cruels, trompeurs, hypocrites, sans principes, intolérants. Ils n'ont emporté du collége que le désir de remplir la première place en entrant dans la société. Ainsi tous les maux sortent du collége[1]. »

Charles de Villers voit en gémissant la jeunesse de l'Europe nourrie, depuis la Renaissance, des rêveries mythologiques, former son goût sur des modèles complétement étrangers à nos mœurs et à nos croyances. « Ainsi, s'écrie-t-il, a été tranché le fil qui attachait notre culture poétique à la culture poétique de nos pères. Nous devînmes infidèles à leur esprit, pour nous livrer sans réserve à un esprit étranger que nous entendions mal, qui n'avait aucun rapport avec notre vie réelle, avec notre religion, avec nos mœurs, avec notre histoire. L'Olympe, avec ses idoles, remplaça le ciel des chrétiens et les miracles.

» Notre nature propre et originaire combat tou-

[1] *Œuvres posthumes*, p. 147, éd. 1840.

jours sourdement cette vie artificielle qu'on nous a forcés de revêtir. Nous ne sommes plus d'un seul jet : l'unité de notre existence est troublée, et nous ressemblons au monstre d'Horace. Qui voudrait y regarder de près trouverait peut-être[1] qu'à la longue c'est de là qu'est né ce refroidissement des âmes pour la religion, pour la simplicité et la sainteté de l'Évangile, pour tout ce qui est vraiment grand, noble et humain, dont le gigantesque, l'ampoulé et le maniéré ont pris la place dans l'opinion[2]. »

Envisageant l'enseignement classique au point de vue purement littéraire, le savant éditeur de Bouterweck lui attribue avec raison « ces littératures modernes hybrides ou décolorées, tantôt composées d'éléments hétérogènes et péchant par la base même de leur institution; tantôt formées sur un type étranger à nos idées, à notre manière d'être; n'offrant, en un mot, qu'une littérature grecque en caractères occidentaux, mauvais calque de la littérature des anciens, littérature d'emprunt, sans saveur et sans force, comme les fruits exotiques qu'on élève dans nos serres[3]. »

Dans l'absurde système d'études qu'on s'obstine à défendre, Charles Nodier a vu, comme nous, la

[1] La chose n'est plus douteuse.

[2] Voir le *Magasin encyclop.*, 1810, t. V.

[3] *Essai sur la littérature espagnole*, Intr., p. xi et suiv.

vraie cause de la Révolution. Après avoir décrit les parodies tour à tour atroces et ridicules de 93, il ajoute : « Ce qu'il y a de remarquable, c'est que nous étions tout prêts pour cet ordre de choses exceptionnel, nous autres écoliers qu'une éducation *anomale* et *anormale* préparait assidûment depuis l'enfance à toutes ces aberrations d'une politique sans base. Il n'y avait pas grand effort à passer de nos études de collége aux débats du Forum et à la guerre des esclaves. Notre admiration était gagnée d'avance aux institutions de Lycurgue et aux tyrannicides des Panathénées : on ne nous avait jamais parlé que de cela [1]. »

Au jugement de Napoléon, l'ébranlement de la foi en Europe vient de l'enseignement païen qu'on donne à la jeunesse. Répétons ici ses solennelles paroles : « Voyez un peu, disait-il à Sainte-Hélène, la gaucherie de ceux qui nous forment. Ils devraient éloigner de nous l'idée du Paganisme et de l'idolâtrie, parce que leur absurdité provoque nos premiers raisonnements, et nous prépare à résister à la croyance passive. Et pourtant, ils nous élèvent au milieu des Grecs et des Romains, avec leurs myriades de divinités ! Telle a été pour moi, et à la lettre, la marche de mon esprit. J'ai eu besoin de croire, j'ai cru ; mais ma croyance s'est trouvée heurtée, incer-

[1] *Souvenirs*, t. I, p. 88.

taine, dès que j'ai su raisonner, et cela m'est arrivé d'assez bonne heure, à treize ans[1]. »

Pour prévenir ce funeste résultat, la présence d'un aumônier dans les colléges, les catéchismes et les instructions religieuses ne suffisent pas. « Ne nous y trompons point, dit M. de Kératry, ce n'est pas la présence dans les écoles, à jour fixe, d'un ecclésiastique, quelque respectable qu'on le suppose, qui inculquera aux enfants un esprit religieux de quelque durée. Celui-ci ne s'acquiert que par la continuité d'un enseignement où la loi divine se trouve comme infusée. Les études, fussent-elles purement littéraires, doivent s'en ressentir. » Le protestant Kératry parle comme le jésuite Possevin.

L'éducation classique, qui heurte la foi des générations de collége, qui les laisse grandir dans une honteuse ignorance de la religion, leur inspire encore un superbe mépris du Christianisme. Médiocrité dans les hommes, barbarie dans le langage, voilà ce qu'il est pour elles. En 1825, une plume éloquente attaque cet odieux préjugé, venu de l'enseignement, et met en relief les beautés inimitables de la langue de l'Église. « Ce que l'on nomme style, écrivait M. l'abbé de Salinis, aujourd'hui archevêque d'Auch, est assurément la chose dont l'auteur de l'*Imitation* s'est le moins occupé. Et, cependant, ce

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 123.

livre est encore extrêmement remarquable, à ne le considérer que sous les rapports purement littéraires, et comme un des plus beaux monuments d'une langue que l'on n'a pas su dignement apprécier. Boileau a eu l'air de se moquer du latin d'A. Kempis, et je ne le pardonne pas à cet *illustre* critique. Le latin de l'*Imitation* n'est pas, il est vrai, le latin du siècle d'Auguste; mais c'est une langue à part, formée par le Christianisme, et qui peut servir à mesurer la hauteur à laquelle cette religion éleva l'esprit humain...

» Pour exprimer toutes les hautes idées dont le Christianisme avait agrandi l'intelligence de l'homme, tous les sentiments divins dont il avait enrichi son cœur, il fallut donner aux mots anciens une acception plus élevée et créer une foule de mots nouveaux. Ainsi se forma, en partie avec les éléments de la langue latine, une langue toute différente, langue admirable de la prière, de la contemplation et de cette haute philosophie qui n'est autre chose que la religion, ou les rapports entre Dieu et l'homme, manifestés dans le mystère de l'homme-Dieu. Quoique cette langue nouvelle connaisse les secrets de ce style harmonieux et pittoresque, qui enchantait les peuples enfants de l'antiquité, elle attachera moins d'importance à ces beautés, si j'ose le dire, matérielles...

» Cette langue sera essentiellement simple; car les objets qu'elle doit peindre sont trop élevés par eux-mêmes, pour qu'elle essaye de les exagérer par des termes ambitieux. C'est d'ailleurs la langue de la religion universelle qui veut être entendue de tous. Mais si elle hait toutes les beautés qui sont l'ouvrage de l'art, elle n'exclura pas les beautés d'un ordre supérieur qui naîtront de la nature même des choses dont elle doit vous entretenir. Ayant à parler des rapports merveilleux du temps avec l'éternité, de la terre avec le ciel, du néant avec l'être infini, souvent, pour être vraie, elle sera forcée d'être originale et sublime. Alors, il n'est pas de tour si hardi qui l'effraye, et elle rapprochera les idées, elle alliera les mots qui semblaient le plus éloignés, avec une justesse et un naturel étonnants. Tels sont en partie les caractères de la langue que le Christianisme forma avec les débris de la langue de l'ancienne Rome [1]. »

Et cette langue admirable, la Renaissance la livre au mépris des pédants et de leurs écoliers, qui l'appellent une langue de cuisine!

Le système d'études qui fausse non-seulement le goût, mais encore l'esprit et le cœur de toute la jeunesse de l'Europe, confond la raison des protestants eux-mêmes : « Ce sera, dit M. de Gasparin, un des étonnements de l'avenir, d'apprendre qu'une société

[1] *Mémorial catholique*, 1825, p. 280.

qui se disait chrétienne a voué les sept ou huit plus belles années de la jeunesse de ses enfants à l'étude exclusive des païens [1]. »

A ce qu'il y a de plus éclairé parmi les protestants se joint ce qu'il y a de plus grave parmi les catholiques. Vers 1836, un prélat dont la mémoire est en vénération dans le clergé de France, Mgr Devie, évêque de Belley, gémit devant Dieu sur la funeste éducation qu'on donne à la jeunesse. Dans la sainte indignation de son zèle, il flétrit les auteurs païens comme ils le méritent et montre les dangers de leurs livres, même expurgés. Il ne craint pas d'appeler l'étude des classiques profanes : *un usage déplorable* qui avait lieu autrefois comme aujourd'hui. Aux prétendus grands hommes qu'on donne pour maîtres à la jeunesse chrétienne, il applique le mot terrible de saint Augustin : Loués où ils ne sont pas, torturés où ils sont : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt*. Des damnés pour former des saints !

« On a beau dire, ajoute le digne évêque ; malgré le soin qu'on avait sans doute, alors comme aujourd'hui, de supprimer certains passages où les passions les plus honteuses se montrent à découvert, il était impossible de ne pas faire attention à l'épicuréisme d'Horace, à certains vers de Virgile, aux Métamor-

[1] *Avenir du Protestantisme.*

phoses d'Ovide, aux intrigues de Cicéron, à la tendance qu'ils avaient tous à ne s'occuper que du présent et à perdre de vue l'avenir, qui est cependant si important. »

Le pieux auteur a raison de dire qu'aujourd'hui comme autrefois les classiques païens, même expurgés, sont dangereux non-seulement sous le rapport des mœurs, mais encore sous le rapport des idées. Aussi, il parle des soins qu'apportait saint François Régis « à prémunir ses écoliers contre les dangers de cette philosophie toute païenne, de cet amour de la liberté et de l'indépendance qui ont porté leurs fruits plus tard et dont on n'aperçoit pas assez le venin. » Puis il ajoute : « De sages et profonds penseurs sont persuadés que les idées républicaines qui germent en France, et même dans toute l'Europe, sont suggérées par les auteurs grecs et latins qu'on met entre les mains des écoliers [1]. »

En 1837, un autre prélat, dont le nom est une autorité, voit dans l'enseignement classique la source du rationalisme, qui n'est autre chose que la révolution dans l'ordre intellectuel. « Pendant trois cents ans, écrit Mgr l'évêque de Langres, on a dit à toute la jeunesse étudiante, c'est-à-dire à celle qui devait gouverner la société : « Formez votre goût par l'étude des bons modèles ; or, les bons modèles grecs et la-

[1] *Mémorial du clergé*, p. 216, édit. in-12. Lyon, 1842.

tins sont exclusivement les auteurs païens de Rome et d'Athènes. Quant aux Pères, aux docteurs et à tous les écrivains de l'Eglise, leur style est défectueux et leur goût altéré : il faut donc bien se garder de se former à leur école. » Voilà ce qu'on a dit et surtout ce qu'on a fait pratiquer à tous les étudiants, à cet âge où il est rigoureusement vrai que les habitudes deviennent une seconde nature.

» De là, qu'est-il arrivé? Ce qui devait arriver nécessairement : c'est d'abord que toute cette jeunesse s'est passionnée pour l'étude des productions du Paganisme, et que de l'admiration des paroles elle est arrivée à celle des pensées et des actions. En effet, n'est-ce pas alors que l'on a commencé à s'incliner devant les sept sages de la Grèce, presque autant que devant les quatre évangélistes; à s'extasier sur les pensées d'un Marc Aurèle et sur les œuvres philosophiques d'un Sénèque, de manière à laisser croire qu'il n'y avait rien de plus profond dans les livres saints ; enfin à vanter les vertus de Sparte et de Rome, au point de faire presque pâlir les vertus chrétiennes?

» Croit-on que de pareils enseignements, devenus unanimes et continuels, ne devaient pas à la longue faire baisser le sentiment de la foi et surexciter démesurément l'orgueil de la raison? Serait-ce une témérité de dire qu'en mettant ainsi partout en relief les œuvres de l'homme, au grand préjudice de la

révélation, qui est l'œuvre de Dieu par excellence, on préparait les voies au règne de ce rationalisme effréné qui en est venu publiquement à n'adorer que lui-même[1] ? »

Usage déplorable, source empoisonnée, foyer des idées révolutionnaires, préparation au rationalisme qui détruirait le Christianisme, si le Christianisme n'était divin : voilà de quelle manière le saint évêque de Belley et l'illustre évêque de Langres qualifient le système d'études que nous combattons. Et on prétend que ce système est autorisé par l'Église; que l'attaquer, c'est injurier l'Église et insulter les congrégations enseignantes! Il est vrai, lorsque les savants prélats écrivaient, la grande époque de 1852 n'avait pas encore paru : époque de lumière où la science historique et théologique de certaines personnes a découvert tant de choses inconnues à nos pères. Il nous reste à en tracer le rapide tableau.

[1] Lettre au supérieur et directeurs de son petit séminaire. — Deux ans plus tôt, en 1835, nous avions exprimé les mêmes idées dans le *Catholicisme dans l'éducation*, in-8°.

CHAPITRE XVII.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Publication du *Ver rongeur*. — Il divise l'Europe en deux camps. — Composition du camp ennemi. — Sommes-nous resté seul? — En France, nombre et qualités de nos défenseurs. — Les évêques. — Lettres. — Le clergé. — Lettres. — Les laïques. — Lettres. — Le R. P. Muard et Proudhon.

Nous venons d'esquisser rapidement l'histoire de notre généalogie, depuis la Renaissance jusqu'à l'apparition du *Ver rongeur*. Ce que les quatre derniers siècles comptent de plus éminent parmi les hommes dont l'attention s'est fixée sur l'enseignement de collége figure à divers titres parmi nos aïeux. Pas une de nos idées qui ne se trouve dans leurs ouvrages. Comme on l'a tant de fois répété depuis sept ans, nous ne sommes donc pas un novateur. Sommes-nous aujourd'hui le seul descendant de cette race illustre? Est-il vrai, comme on se plaît encore à le dire, que le vide est autour de nous; que personne ne partage nos idées, ou que les adhésions dont nous pouvons nous flatter *brillent seulement par leur ra-*

reté et leur médiocrité, tandis que toutes les sympathies de l'intelligence et de la vertu sont acquises à nos adversaires? — Nous allons répondre.

Constatons d'abord que la question des classiques a eu le privilége d'occuper l'Europe entière et même de la passionner. Traduit dans toutes les langues, *le Ver rongeur* est devenu, pendant plusieurs années, le thème de la discussion. Or, on conviendra sans peine que l'Europe actuelle n'est pas assez littéraire, pour se préoccuper longtemps et avec passion d'une simple question de grec et de latin. Elle a vu dans la question des classiques une question de souveraineté morale, et elle a eu raison. Le camp ennemi surtout ne s'y est pas trompé. A l'infaillible instinct qui le caractérise, nous devons l'inestimable honneur de compter autant d'adversaires qu'il y a de voltairiens, de gallicans, d'éclectiques, de rationalistes, de naturalistes, en un mot de révolutionnaires à un degré quelconque, en France, en Angleterre, en Espagne, en Allemagne et en Italie. Leurs brochures, leurs discours, leurs journaux, leurs diatribes en sont un témoignage authentique.

Cette opposition très-intelligente de la Révolution a trouvé d'assez nombreux auxiliaires, du moins en France, parmi les pontifes, les prêtres et les enfants de l'Église. Phénomène douloureux sans doute, mais que nous avons vu sans surprise comme sans

frayeur. Sans surprise : pouvions-nous oublier la même opposition, venue du même camp, aux doctrines du Saint-Siége et à la liturgie romaine? N'avions-nous pas sous les yeux la grande coalition de 1847, dirigée par un célèbre archevêque et composée de cinquante-quatre évêques, conjurés contre le retour à l'unité liturgique? N'entendions-nous pas de nos oreilles les conversations et les discours, ne lisions-nous pas les articles de journaux, les livres et les mandements dirigés contre le savant abbé de Solesmes, qu'on traitait de novateur, de brouillon, d'insulteur de l'épiscopat? Sans frayeur : malgré les efforts contraires, le mouvement vers Rome et vers l'unité liturgique allait se développant, au point de faire pressentir une éclatante victoire. Croire que la question des classiques, tombant inopinément dans le monde, trouvant des esprits non préparés, froissant plus de préjugés, inquiétant plus d'intérêts, touchant le mal plus au vif, en un mot, plus grave que toutes les autres, triompherait sans résistance : illusion d'enfant. Grâce à Dieu, nous ne l'avons jamais eue. Loin de là; les premières lignes du *Ver rongeur* prédisent des tempêtes et une lutte en rapport avec l'importance de la cause.

Toutefois, est-il vrai que notre parole n'a point eu d'écho, ou qu'elle n'en a trouvé que dans la partie la moins éclairée du clergé de France et la moins

dévouée au Saint-Siége? Sur ce point, nous nous en rapportons à la bonne foi de nos adversaires. Ils connaissent comme nous les prélats qui applaudissent à nos efforts[1]; mais ils ne les connaissent pas tous. Outre ceux qui ont manifesté hautement leurs sympathies, il en est qui nous les ont exprimées dans des lettres particulières. Ces lettres, précieusement conservées, sont plus nombreuses qu'on ne pense. Nous en citerons seulement quelques-unes, dont on est loin de soupçonner l'origine :

« Monsieur et bien digne abbé, avant de répondre à votre aimable lettre du 22 juin, j'ai voulu lire votre intéressant ouvrage (*le Ver rongeur*), afin de pouvoir vous adresser mes félicitations et mes remercîments les plus sincères. Vous avez bien mis le doigt sur la plaie : nous sommes païens sans le savoir et souvent même sans le vouloir, parce que l'éducation et encore plus l'instruction n'ont été, depuis bien longtemps, employées qu'à déformer en nous le glorieux caractère d'enfants de Dieu et de frères de Jésus-Christ.

» C'est à nous maintenant, qui jouissons d'une certaine liberté d'enseignement, à refaire une autre société, à la *rechristianiser*, si j'ose m'exprimer ainsi.

[1] Entre autres Reims, Arras, Perpignan, Auch, Avignon, Montauban, Rodez, Saint-Claude, Gap, etc., etc.

Pour ma part, j'ai consacré ma vie à cette œuvre, et votre excellent livre servira encore à animer mon zèle et à le diriger dans une meilleure voie. C'est donc non-seulement un beau livre que vous avez fait, mais une bonne, une excellente œuvre.

» Agréez-en, je vous prie, tous mes compliments.

» † N....

» 3 septembre 1851. »

« Monsieur le grand vicaire, nous écrit Mgr l'archevêque de N..., j'ai lu votre ouvrage où j'ai trouvé partout le respectable auteur du *Catéchisme de persévérance*. J'avais lu tous les articles de M. Danjou sur la question que vous traitez avec une supériorité incontestable. *Le Ver rongeur* est écrit d'un style noble et pur. C'est une excursion dans l'histoire de l'enseignement aux diverses époques du christianisme, et une juste appréciation des maux causés par le principe païen dans l'éducation. Dans ses fondements, votre thèse ne trouvera de contradicteurs que dans les hommes sans foi.

» Recevez, etc.

» † N....

» 5 septembre 1851. »

« Monsieur le grand vicaire, je partage toutes vos idées; mais des circonstances exceptionnelles, que

vous connaissez, m'empêchent de vous le dire tout haut.

» † N....

» 14 juillet 1851. »

« Monseigneur, je viens vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire des deux volumes de classiques profanes expurgés, tout récemment publiés par vous. J'ai décidé qu'ils seraient adoptés dans mes petits séminaires, et je souhaite que cet exemple soit suivi dans tous les établissements d'instruction secondaire de ce diocèse.

» Je suis heureux d'avoir cette occasion de vous exprimer la vive sympathie avec laquelle j'ai applaudi à vos généreux efforts pour la réforme de l'enseignement donné à la jeunesse catholique. J'avais souvent déploré comme vous que l'intelligence, la mémoire et le cœur des générations naissantes grandissent dans une atmosphère presque exclusivement païenne, et que des enfants chrétiens eussent à passer l'époque la plus décisive de leur vie, celle qui reçoit les impressions les plus durables et de laquelle dépend tout l'avenir, dans une sorte d'intime familiarité avec des auteurs si fortement imprégnés de sensualisme et de maximes antichrétiennes.

» Grâce à votre courageuse initiative, de très-heureux changements ont déjà été opérés dans de nombreuses institutions et surtout dans les petits

séminaires. Les auteurs chrétiens ont trouvé une large place dans l'enseignement des lettres, et les richesses incomparables qu'ils renferment, et qu'on appréciera de plus en plus, ne permettent pas de douter que le mouvement n'aille en se généralisant. Une place, sans doute, devait être laissée aux orateurs et aux poëtes profanes. Vous ne la leur avez pas refusée, mais en faisant disparaître ce qu'ils pouvaient avoir de dangereux, par les retranchements qu'ils ont subis dans l'édition que vous avez eu l'heureuse pensée de faire. J'unis donc de grand cœur mon suffrage à ceux si nombreux et si graves que vous avez reçus, et qui ont été une compensation bien méritée des attaques que vous a values votre zèle pour une si belle cause.

» † N....

» 16 décembre 1857. »

Citons une dernière lettre : « Monsieur l'abbé, je vous dois tous mes remercîments pour votre si remarquable ouvrage, *le Ver rongeur*. J'ai été charmé de tout ce que j'y ai trouvé d'excellent et de bon. Je vous en offre donc mes compliments bien sincères et mes remercîments bien empressés. J'ai fait parvenir au Saint-Père l'exemplaire de votre dit ouvrage, dont vous avez bien voulu lui faire hommage. Sa Sainteté a d'autant plus agréé l'offre que vous lui en avez faite, qu'Elle connaît bien tout votre mérite

et spécialement votre attachement filial pour le Saint-Siége Apostolique.

» ✝ A..., *arch. de Myre, nonce apost.*

» Paris, 15 novembre 1851. »

S'agit-il des prêtres dans tous les degrés de la hiérarchie : vicaires généraux, chanoines, directeurs de grands séminaires, curés, religieux et surtout professeurs de colléges catholiques et de petits séminaires, c'est par centaines que nous comptons les lettres de sympathie qu'ils nous ont adressées depuis sept ans, et qu'ils nous adressent encore. Nous étonnerions bien des gens si des raisons faciles à comprendre nous permettaient d'en nommer les auteurs. Ici encore nous devons conserver l'anonyme et nous borner à quelques citations.

« Mon vénéré collègue, rendez grâces à vos adversaires : ils ont servi votre cause plus qu'il n'était dans leur pensée. Vos *Lettres*, si parfaites par le fond et par la forme, feront des conversions, si j'en juge par l'effet qu'elles ont produit sur l'esprit de notre évêque. Avant l'apparition de vos ouvrages, tous les ans, à la rentrée du grand séminaire, en parlant de l'esprit qui doit y régner, j'avais soin de dire que ce n'était pas l'esprit des *Conciones ;* que la première chose à faire était de *dépaganiser* son esprit et

son cœur. Cela vous prouve, en passant, combien j'étais disposé à adopter vos idées, puisqu'elles n'ont fait qu'affermir les miennes et les développer.

» Oh! le beau ou plutôt l'affreux chapitre que j'aurais à ajouter au *Ver rongeur*, sur l'influence que l'éducation païenne qu'on donne aux jeunes lévites a exercée et qu'elle exerce encore sur les prêtres! Courage dans votre sainte croisade! Dieu est avec vous; ce qui le prouve c'est que jamais vous n'avez aussi bien pensé, aussi bien écrit que dans vos *Lettres*. Elles sont un modèle de discussion respectueuse, calme, forte et pleine de choses. Que Dieu vous récompense de cette bonne œuvre!

» N....

» 29 juillet 1852. »

Un des professeurs des plus distingués, sans contredit, du clergé de France, s'exprime en ces termes : « Monseigneur, je cède au désir qui me presse depuis longtemps de vous témoigner l'admiration que m'inspirent votre dévouement et vos importants travaux, mis au service d'une idée vraie, noble, belle et utile. La *Révolution* complète votre thèse et me semble lui assurer une irrésistible évidence. Que Notre-Seigneur vous donne la grâce de servir encore longtemps et beaucoup son Église! C'est le plus grand honneur et le plus grand bonheur qu'on

puisse souhaiter à ceux qu'on estime et, si je l'osais dire, à ceux qu'on aime.

» D....

» 10 octobre 1856. »

Les prêtres, curés et chanoines d'une grande ville, nous adressent collectivement la lettre suivante : « Monsieur, tout ce qui touche aux intérêts sacrés de l'Église, notre mère, fait palpiter nos cœurs. C'est vous dire que nous avons été heureux de la discussion que vous avez soulevée si à propos au sujet des classiques. C'est vous dire que toutes nos sympathies sont acquises à la cause que vous défendez si généreusement et dont vous êtes le glorieux martyr.

» Oui, Monsieur, en signalant comme un abus l'usage à peu près exclusif des auteurs païens dans l'enseignement, vous avez mis le doigt sur une plaie trop réelle, et dans le plan que vous tracez pour introduire une réforme, vous montrez autant de modération que de prudence. Ce n'a pas été pour nous un léger sujet d'étonnement que même des évêques aient cru pouvoir censurer vos vues et vos paroles. Mais lorsque vous avez pour vous la raison et le bon droit, nous admirons d'autant plus ce courage ferme, cette persévérance calme avec lesquels, sans tenir compte des injures de vos adversaires, vous savez relever leurs exagérations et leurs méprises.

» Vous avez prouvé que vous êtes digne d'être le champion d'une si noble cause. Nous n'ignorons pas que vous avez reçu plus d'un témoignage de satisfaction des personnages les plus éminents; que dans tous les rangs de la société il y a des cœurs chrétiens qui vous comprennent et partagent vos convictions. Pour nous, humbles ministres du Seigneur, nous sentons parfaitement quelle est pour l'avenir religieux de notre patrie l'importance de la lutte que vous avez engagée, et nous éprouvons le besoin de vous exprimer notre gratitude pour la manière grande et généreuse, pour la science et le talent avec lesquels vous défendez la vérité : et, tandis que vous soutenez si vaillamment le combat, nous, du moins, nous prierons pour le succès d'une cause que Dieu a déjà bénie. N.....

» 4 janvier 1853. »

Terminons par une dernière lettre d'autant meilleure qu'elle résume toutes les précédentes, qu'elle ne nous est point adressée et qu'elle est l'expression d'une longue expérience.

« Valensole, le 13 août 1852.

» MESSIEURS,

» Ayant été supérieur de deux petits séminaires, Forcalquier et Ajaccio, j'ai suivi avec un vif intérêt la polémique que vous soutenez sur le choix des ouvrages qu'on doit mettre entre les mains de la jeu-

nesse. J'adhère complétement à la doctrine du *Ver rongeur* de M. Gaume et à la thèse que vous avez développée avec tant de savoir. Combien de fois, professant les humanités, n'avais-je pas dit à mes élèves : Mes enfants, je jette le poison à pleines mains dans vos poitrines! Et pourquoi inclinons-nous nos fronts marqués du signe du Christ devant les prétendus chefs-d'œuvre des siècles de Périclès et d'Auguste, tandis que nous avons là, sous nos mains, dans les Pères de l'Église, toute une littérature chrétienne? C'est là que nous pourrions recueillir l'or à pleines mains, si nous n'étions pas esclaves de vains préjugés. Oh! comme mon cœur de prêtre gémissait alors que j'avais à expliquer les odes, les satires et les épîtres de celui qui, se rendant justice à lui-même, disait : *Ego de grege porcorum Epicuri!* Jusque dans cet Homère si vanté, dans ce Virgile estimé si sage, je trouvais des pages infectées de luxure. Combien de fois, au tribunal de la pénitence, n'étais-je pas condamné à combattre dans mes pauvres enfants les impressions funestes qu'ils avaient reçues en classe de l'étude des auteurs païens! Ah! du moins que, pendant les classes de grammaire, c'est-à-dire jusqu'à la *troisième* inclusivement, on tienne nos jeunes chrétiens loin de ces sources impures, loin de ces livres qui, sous de belles formes, cachent le venin le plus mor-

tel, véritables sirènes qui, avec leur voix enchanteresse, entraînent tant de malheureux à leur perte!

» J'ai pris la peine de faire un extrait de tous les livres classiques que le Paganisme nous a légués et qui se trouvent disséminés dans toutes les classes, à commencer par Phèdre lui-même, et de les envoyer à quelqu'un de nos illustres adversaires, avec prière de m'en donner la traduction. Je ne sais quel sens catholique on pourrait donner à ce vers : *Et matronarum casta delibo oscula* (Phèdre, fable XXI, livre IV). Comment expliquerait-il le *Marte gravis* de Virgile, *et in eamdem devenere speluncam*, du même; et la scène hideuse qui se passa sur le mont Ida entre Jupiter et Junon, parée de la ceinture de Vénus; et ce vers si souvent répété dans Homère : μιγεναι ευνη και φιλοτητι; et tout l'Olympe convoqué au spectacle des turpitudes de Mars et de Vénus, et le persiflage de Lucien, et les saletés de Juvénal, etc., etc., etc.? Je disais ces jours-ci toute ma pensée à un des plus savants évêques de France, et je vis avec bonheur qu'il gémissait sur l'étrange thèse soutenue par de si bons catholiques.

» Pendant plus de vingt ans j'ai été condamné à feuilleter ces livres déplorables. Je connais tout le poison qu'ils renferment, et ce serait calmer un remords de ma conscience si, avant de mourir, il m'était donné de réparer le mal que j'ai fait à mes

chers et bien-aimés élèves, alors que, me laissant entraîner par un fatal courant, je les initiais aux fatales doctrines de ceux que saint Paul a si bien caractérisés lorsqu'il a dit : *Volentes esse sapientes stulti facti sunt.*

» Si vous croyez que ces courtes réflexions, inspirées par une longue expérience, puissent trouver un petit coin dans votre excellent journal, je vous donne toute liberté de faire usage de ma signature. Vous me feriez même plaisir, en tant que ce serait une protestation contre un enseignement auquel je me suis associé de trop longues années contre le cri de ma conscience.

» Hommes de foi, ne vous découragez point : continuez de combattre pour la gloire de Dieu et de sa sainte Église! N'oubliez pas que, pour faire quelque bien dans ce monde, il faut passer par le baptême des tribulations; qui *legitime certaverit coronabitur.*

» C'est avec un sentiment de profonde reconnaissance pour le bien que vous faites que je me dis, Messieurs, dans toute la sincérité de mon cœur, un de vos amis les plus dévoués [1].

» SILVE, *chanoine curé.* »

[1] *L'Univers*, 15 septembre 1852. — Voir des confessions semblables, entre autres celles du célèbre P. Thomassin, dans nos Lettres à Mgr Dupanloup.

Voilà pour le clergé de France. Quant aux laïques, leurs sympathies n'ont été ni moins vives ni moins nombreuses. Parmi nos plus zélés collaborateurs, nous comptons des professeurs des colléges de Paris et des inspecteurs de l'Université. Depuis le commencement de la lutte jusqu'au moment où nous écrivons, nous n'avons pas rencontré un seul père de famille qui, après un quart d'heure de conversation, n'ait été complétement d'accord avec nous. Plusieurs même nous ont fourni, en confirmation de notre thèse, de terribles détails sur l'influence passée et présente des auteurs païens. Forcé d'abréger, nous ne citerons que quelques-unes de leurs lettres.

« Monsieur le vicaire général, permettez-moi, tout inconnu que je suis de vous, de vous exprimer tout l'intérêt que je prends à la lutte que vous avez généreusement et résolûment entreprise pour pour la plus belle, la plus vraie, la plus sainte des causes. Avec de la patience et une persévérance invincible, vous triompherez, n'en doutez pas, des obstacles qui semblent s'accumuler contre vos efforts. Vos lettres sur le Paganisme sont irréfutables. D'ailleurs, une cause qui a pour elle l'appui public de nos plus savants évêques est une cause gagnée.

» Déjà elle l'est à moitié dans la liturgie romaine et dans l'architecture ogivale. Qui oserait dire aujourd'hui que ces deux questions ne marchent pas à une victoire complète? Or, elles ne sont qu'une partie de la vôtre. Soyez-en donc sûr, avec du temps, de la persévérance et la lutte, la cause chrétienne triomphera sur toute la ligne. Au reste, comme vous le dites si bien, et comme il n'est que trop évident, la lutte de nos jours est partout entre l'esprit chrétien et l'esprit païen, entre Dieu et Satan. Dieu l'emportera dans notre belle France, où il compte encore à son service tant de capacités et de dévouements. Vous êtes un des plus avancés et des plus favorisés de Dieu. Puissiez-vous trouver en lui tout ce qu'il vous faut de force morale et physique pour ne pas succomber à l'immense tâche que vous vous êtes donnée!

» Le comte de M.....

» 21 juillet 1852. »

A la même date nous recevions de l'autre extrémité de la France la lettre qu'on va lire : « Les coups et les injures pleuvent sur vous, Monsieur, qui par vos longs et glorieux travaux avez si bien mérité de l'Église et de la société. Ne vous inquiétez pas; on n'est digne d'être l'apôtre de la vérité qu'autant qu'on est prêt à en être le martyr.

Je comprends la haine des voltairiens; mais je ne comprends ni certains évêques ni certains écrivains catholiques : en vous attaquant, ils tirent sur leurs troupes. Que veulent-ils? Est-ce que par vos ouvrages la foi ou les mœurs sont mises en péril? Non; mais, disent-ils, c'est le beau, c'est la belle littérature, la belle éloquence, la belle poésie, la belle peinture, la belle architecture, l'antiquité classique en un mot, source de lumières et de beautés. Que deviendrait le monde chrétien, grand Dieu! si on cessait de faire étudier pendant huit ans les auteurs païens de Rome et de la Grèce?

» Je ne connais pas d'absurdité plus colossale.

» Mais ce n'est là que le côté le moins grave de la grande question que vous avez si courageusement soulevée. De la recherche avide du prétendu beau littéraire est venue la recherche et l'admiration du beau antique en tout genre; et depuis la Renaissance, la société a eu pour unique préoccupation l'imitation, la reproduction des idées, des arts, des usages, des institutions, des mœurs de la société païenne. Qu'on nie ce fait constaté, reconnu par tout le monde; qu'on nie la Renaissance, et alors il n'y a pas à discuter avec des gens qui nient le soleil en plein midi. Mais si on ne nie pas la Renaissance, il est impossible à un chrétien, à plus forte raison à un évêque, d'y applaudir, autant qu'il serait impossible

à un bon musulman d'applaudir à l'introduction des idées chrétiennes en Turquie. Qu'on ait pu se faire illusion aux temps passés, je le comprends; mais aujourd'hui, il n'y a plus d'excuse pour ne pas faire de l'élément chrétien, artistique et littéraire, la nourriture des enfants chrétiens.

» Agréez, etc.

» D.....

» 20 juin 1852. »

Citons une autre lettre non moins explicite que les précédentes : « Monsieur et vénérable abbé, j'ai lu votre admirable livre le *Ver rongeur*. J'ai eu non le malheur, mais le bonheur de naître juif. Je vais m'expliquer. Si j'étais né catholique, j'aurais été nourri à l'école de l'antiquité et je serais ou un socialiste de village, un chenapan de cabaret ou bien un professeur de paganisme, comme tant de mes amis. Mais étant né juif, d'une mère qui fut une véritable sainte de la Bible, j'ai sucé le lait sacré. A douze ans, je savais la Bible hébraïque par cœur. A l'âge de dix-neuf ans seulement, j'ai étudié les auteurs païens, mais j'avais passé quinze années dans l'étude sacrée. Qu'arriva-t-il? les Juifs m'avaient appris à connaître Dieu, et croyant à l'Ancien Testament, je devais naturellement arriver à croire au Nouveau, qui en est le complément : je n'avais qu'à descendre le fleuve.

» Mais quand les études païennes s'emparèrent de mon âme, non-seulement elles m'arrachèrent la foi à l'Évangile, mais encore à l'Ancien Testament. Les Juifs avaient fait de moi un chrétien, les chrétiens avec leur enseignement classique m'ont transformé en païen; et comme je ne m'arrête jamais aux hommes, mais aux principes, je poussai les conséquences jusqu'à l'extrême et devins athée et communiste. Ce n'est qu'à l'âge de la raison, mûrie par l'expérience et fortifiée d'une grâce divine toute particulière, ce n'est qu'après être retourné à ma chère Bible que je suis redevenu chrétien. Si le monde veut comme moi redevenir chrétien, qu'il étudie les sources chrétiennes et surtout la Bible et en hébreu. Toute la littérature païenne anglaise, française, allemande, ne vaut pas la première ligne des Psaumes [1]. En attendant, Dieu vous a choisi pour porter le premier coup au Baal ignoble du Paganisme. Gloire à vous!

» N.....

» 11 février 1852. »

[1] On connaît l'opinion du célèbre William John, fondateur de l'Académie de Calcutta : « J'ai lu avec beaucoup d'attention les saintes Écritures, et je pense que ce livre, indépendamment de sa céleste origine, contient plus d'éloquence, plus de vérités historiques, plus de morale, en un mot plus de beautés de tous genres, qu'on n'en pourrait recueillir dans tous les autres livres ensemble, dans quelque langue et dans quelque siècle qu'ils aient été composés. »

Trois mois plus tard, un célèbre docteur en médecine nous écrivait : « Votre thèse est surabondamment prouvée; d'anticanonique qu'elle était, la levée de boucliers a fini par devenir une boutade et un coup d'épée dans l'eau. Si on invoquait le témoignage des pères de famille, ils seraient tous unanimes. Oui, nous avons passé toute notre jeunesse dans les petits séminaires, et on ne nous a appris qu'un peu de piété, mais pas la foi. Nous ne connaissons ni notre histoire catholique, ni notre littérature. Notre enseignement religieux n'est nullement fondé. On s'est adressé à notre cœur, à notre imagination, à nos sens; et quand avec l'âge le cœur et l'imagination faiblissent, que reste-t-il pour alimenter la piété?

» Vous avez parlé du Paganisme dans les lettres, que serait-ce si vous aviez abordé le Paganisme dans les sciences, dans la médecine surtout? Là, quel Paganisme abject! Ne sommes-nous pas arrivés à ce qu'on discute en pleine Académie, l'accouchement prématuré, la syphilisation préventive, et à ce qu'on mentionne en plein Institut, des instruments que je répugne à vous nommer? Voilà où le Paganisme classique a reconduit l'Europe!

» N....

» Février 1852. »

Aux témoignages des pères de famille se joignent

les ardentes sympathies d'une partie de la jeunesse. On est ému jusqu'au fond de l'âme en l'entendant flétrir l'enseignement païen dont elle est la victime. Comme preuve, nous rapporterons seulement la lettre suivante, d'un jeune lauréat de l'Université :

« Monsieur, les pieux évêques du moyen âge savaient endosser la cuirasse et ceindre l'épée pour combattre les ennemis de la foi, et montrer, en sauvant l'Église, comme ils servaient à l'occasion le Dieu des armées. Heureux temps, où le glaive avait toujours une croix pour poignée ! Plaignons-les, ceux qui dans les temps d'affaissement moral composent avec l'ennemi et, se faisant une vertu de leur faiblesse, prennent pour de la charité leur lâche condescendance et leur manque de courage.

» Aussi, c'est avec une inquiétude toute pleine d'intérêt et de sympathie que tous les vrais catholiques suivent la lutte vigoureuse et vaillante que vous soutenez contre le Paganisme. Vous le savez trop bien, l'ennemi est entré dans la maison. Satan fait son œuvre en silence et salit de ses blasphèmes des bouches de quinze ans. C'est une chose effrayante pour nous autres jeunes hommes de ne pouvoir nous replier sur nous-mêmes sans nous trouver en face de ces odieux souvenirs, de ces hontes dont on ne se lave jamais ! Non, Monsieur, quelque grand que

vous ayez vu le mal, vous n'avez pas pu le voir tout entier. Il est des turpitudes qu'un homme toujours honnête est incapable de deviner. Quand vous aurez jeté les yeux sur cet ignoble dessin *affiché* avec une grossière impudeur *aux portes d'un collége*, aurez-vous compris toute notre pensée?.... Je l'ignore, Monsieur, mais toujours est-il que tous les jeunes gens honnêtes s'uniront à moi pour vous dire : Courage, persévérez dans votre guerre sainte. Laissez clabauder vos ennemis, et croyez que même au sein de la jeunesse des écoles, si longtemps égarée, vous comptez de sincères admirateurs.

» N.....

» Paris, 29 juin 1852. »

Avant de quitter la France pour interroger l'Europe, nous consignerons encore deux témoignages, dont il n'est pas besoin de faire remarquer l'importance. Le premier est celui du R. P. Muard, fondateur des bénédictins-prêcheurs; le second, celui de Proudhon. Un prêtre, digne émule des Apôtres par son zèle, des Pères de la Thébaïde par ses austérités, des plus grands saints par l'héroïsme de ses vertus, a paru de notre temps. Il a passé en faisant le bien, et, consumé avant l'âge, les peuples l'ont canonisé. Sa tombe à peine fermée attire un concours non interrompu de pèlerins, qui viennent demander avec

confiance ce qu'on demande aux saints, des miracles.

Or, voici ce que l'homme de Dieu pensait de notre œuvre : « Ayant eu, pendant une mission, dit son historien, l'occasion d'examiner le cours d'études de Mgr Gaume, il en fut si content qu'il se promit de le faire suivre dans son noviciat. Quel avantage, disait-il, de meubler l'esprit des jeunes gens de si bonnes et si belles choses ! on en profite pendant toute la vie [1]. »

L'importance et la nécessité de cette réforme étaient des pensées qui ne le quittaient pas. « Quelques heures avant sa mort, nous écrit son fidèle disciple, s'entretenant avec quelques-uns de ses enfants, au nombre desquels je me trouvais, il ramena la conversation sur l'étude de l'Écriture sainte, et surtout des Prophètes; il dit : « C'est là qu'on trouve tout ce qui peut éclairer l'intelligence et toucher le cœur. » Puis, il laissa échapper cette exclamation : « Que nous sommes malheureux ! pendant nos études on ne nous a inspiré aucun goût pour les écrivains sacrés; nous avons reçu un enseignement presque païen [2]. »

Ces paroles sont comme le testament d'un saint au moment de paraître devant Dieu : et on prétend

[1] *Vie*, etc., par M. Brullée.

[2] Lettre du Père Benoist, 13 novembre 1857.

que nous défendons des théories *insoutenables et injurieuses* à l'Église!

Après le témoignage de la sainteté la plus éminente, écoutons celui de l'impiété la plus satanique. Proudhon, comme on peut le penser, prend sous sa protection les auteurs païens. Dans son dernier ouvrage, il écrit cette phrase à double tranchant : « Je sais gré à Mgr Dupanloup d'avoir voulu réparer, autant qu'il est en lui, les torts de Mgr Gaume à l'endroit des classiques, bien qu'au fond Mgr Gaume me paraisse *plus conséquent* dans sa manière de voir et *plus chrétien* que Mgr Dupanloup [1]. »

Cet homme mord en baisant.

[1] T. II, p. 64.

CHAPITRE XVIII.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

En Europe, nombre et qualités de nos défenseurs. — Tous les grands journaux catholiques soutiennent notre cause. — Toutes les intelligences d'élite sont avec nous : — En France, — En Angleterre, — En Hollande, — En Allemagne, — En Espagne, — En Savoie, — En Italie, les archevêques et évêques du royaume de Naples. — Lettres et mandements. — Hors de l'Europe : l'archevêque de Lima, l'évêque de la Havane, l'archevêque de Santiago, l'évêque de Jassen.

Étendons les limites de notre horizon et voyons quelle part l'Europe a prise à la question des classiques. Est-il vrai qu'en France et à l'étranger notre cause ne compte de défenseurs que parmi les hommes les moins intelligents ou d'un respect douteux pour l'Église? C'est le contraire qui est la vérité. Par un privilége exceptionnel, la réforme chrétienne des études, telle que nous l'avons demandée, jouit des sympathies de tout ce qu'il y a de plus élevé dans l'ordre intellectuel et de plus catholique en Europe. D'abord elle a pour champions tous les grands journaux religieux : en France, l'*Univers* et le *Messager du Midi;* en Belgique, le

Bien public de Gand; en Hollande, la *Revue néerlandaise;* en Italie, l'*Armonia;* en Espagne, la *Regeneracion* et la *Monarchie espagnole,* et d'autres encore en différents pays. De quel droit placez-vous parmi les *pauvres d'esprit* les habiles rédacteurs de tous ces journaux? Quelle preuve avez-vous d'un blâme déversé sur eux par le Saint-Siége, pour s'être faits nos compagnons d'armes?

Ce n'est pas assez; tout ce que l'Europe catholique compte aujourd'hui d'intelligences d'élite ou d'hommes de génie est avec nous. Sans qu'il soit besoin de les nommer, toute la France connaît nos illustres compagnons d'armes, soit dans le clergé, soit parmi les laïques. En Angleterre nous avons, entre autres, les savants évêques de Birmingham et de Nottingham, Pugin et le pieux lord Philipps, *une des âmes* du mouvement catholique. Toutes ses lettres respirent l'enthousiasme pour une réforme de laquelle dépendent, à ses yeux, le salut de l'Europe et le triomphe éclatant du Christianisme dans le monde entier. « Pour moi, nous écrit-il, je suis convaincu que la question comme vous l'avez posée, et comme nous l'adoptons et la soutenons, doit infailliblement triompher, parce que tout ce que vous dites est vrai, solidement fondé et d'accord avec la conscience et la conviction chrétiennes. Soyez tranquille, votre cause est la cause de Dieu. Au fond, je suis con-

vaincu que tout chrétien sincère est de votre avis. Si par hasard il soutient quelque chose contre, c'est l'effet de quelque préjugé qui dénature la question devant ses yeux, et qui ne le laisse pas libre de l'envisager telle qu'elle est en réalité. »

Nommons encore, en Angleterre, l'immortel Pugin, qui portait toujours avec lui notre premier ouvrage, et qui disait en mourant : « Je meurs content, puisque j'ai vu donner le coup de grâce au Paganisme. »

En Hollande, nous trouvons M. Alberdingk Thijm, le grand catholique de ce pays. Il nous écrit : « Je me sens un besoin irrésistible de vous exprimer ma reconnaissance et ma cordiale sympathie pour la thèse grande et vraie que, dans votre livre *le Ver rongeur*, vous avez lancée vaillamment au milieu de l'arène des discussions sociales. Vous avez établi solidement une des vérités les plus importantes et qui désormais n'est plus susceptible d'une réfutation raisonnable. Nous autres chrétiens germaniques, enfants de Charlemagne, nous ne voulons plus pour nourrices de nos enfants les « belles filles antiques » ; nous ne formerons plus leur esprit et leur cœur dans le monde artificiel des Grecs et des Romains.

» Les combats de la vérité sont rudes aujourd'hui. Vous l'avez éprouvé, comme nous, en vous attaquant au ver rongeur de la société. J'aime à prendre,

quand je songe à votre livre, le mot *Ver* dans la signification qu'il avait dans ma belle langue du onzième siècle : ver est *worm*, et *worm* signifiait monstre. C'est un monstre à plusieurs têtes que vous avez attaqué ; mais vous sortirez victorieux du combat par la force des choses et de la logique. Je prie Dieu qu'il vous continue sa grâce et qu'il vous conserve les forces pour travailler à sa gloire et au bien de l'Église.

» Février 1853. »

En Allemagne, c'est, entre plusieurs, le célèbre publiciste baron de Moy de Sons. Dans sa *Philosophie du droit*, il appelle la réforme classique de tous ses vœux, et définit la Renaissance : « le renversement de l'ordre, puisqu'elle a soumis tout, jusqu'à l'Église, aux idées païennes ressuscitées. »

Le docteur Reithmeier, qui, pour hâter le triomphe, publie des classiques chrétiens, « suivant l'impulsion donnée par des hommes éminents en doctrine, en science et en piété, *doctrina, eruditione et pietate viri excellentes*[1]. »

Le vénérable évêque de Ratisbonne, qui nous écrit : « Je pense comme vous, *tecum sentio*. La réforme de l'éducation doit être l'objet de tous les vœux et de tous les efforts. A cela ne suffisent pas

[1] *Flor. Patr.*, etc., Monach., 1853.

des maîtres chrétiens, il faut encore des livres chrétiens qui respirent le sens de Jésus-Christ, et que les maîtres puissent faire pénétrer dans l'âme de leurs disciples : *Tales esse libros quales sensum christianum spirent*. Pour le moment, mon regret est de n'être pas libre, attendu que c'est le gouvernement qui nous trace le programme d'études littéraires.

» 1er mars 1853. »

Plus loin, nous trouvons l'illustre archevêque d'Erlau, primat de Hongrie, qui fait traduire le *Ver rongeur* dans la langue de son pays, afin que le clergé puisse profiter de cet ouvrage, et qui daigne nous envoyer la traduction en nous disant : « J'ai cru que par cet envoi je vous donnerais de ma part une petite reconnaissance, et peut-être une consolation dans les adversités que vous a causées cet ouvrage. Cette traduction même démontre mon opinion dans la question, et la persuasion où je suis que je n'ai pas péché contre l'intention de l'Église, qui veut avant tout former de bons chrétiens par les meilleurs moyens possibles.

» 5 décembre 1852. »

En Espagne, un des plus grands génies de ce temps, Donoso Cortès, envisage comme nous la situation de l'Europe et trouve la cause de ce que nous

voyons, et de ce que nous verrons peut-être bientôt, dans la rentrée de l'élément païen au sein des nations chrétiennes. Il nous écrit en ces termes: « Mon cher ami, votre ouvrage, *le Ver rongeur*, est excellent. Il n'y a que deux systèmes possibles d'éducation : le chrétien et le païen. La restauration du dernier nous a conduits à l'abîme dans lequel nous sommes, et nous n'en sortirons certainement que par la restauration du premier. Cela veut dire que je suis complétement d'accord avec vous. Il faut que votre ouvrage soit publié et répandu. L'exécution répond au but : vous êtes toujours clair, logique, perspicace, et personne jusqu'ici n'a mis si décidément le doigt dans la plaie.

» 25 avril 1851. »

Et ailleurs : « La rétrogradation a commencé en Europe avec la restauration du Paganisme *littéraire*, qui a amené successivement les restaurations du Paganisme *philosophique*, du Paganisme *religieux* et du Paganisme *politique*. Aujourd'hui le monde est à la veille de la dernière de ces restaurations, la restauration du Paganisme socialiste.

» 4 juin 1849. »

Nous ne rapporterons pas ici l'opinion si solennellement exprimée du vénérable confesseur de la

foi, Mgr l'évêque d'Urgel[1], ni ses efforts pour propager la réforme dans sa catholique patrie.

La Savoie nous présente le penseur le plus profond de ce pays et à coup sûr un des hommes les plus remarquables de l'Europe. « La Renaissance, écrit M. l'abbé Martinet, a dégradé le talent en le ravalant au rôle de copiste. Elle a perverti les mœurs, parce que, au lieu de s'appliquer à cultiver et embellir les mœurs chrétiennes, elle s'est faite l'interprète et l'admiratrice des idées puériles et des mœurs dissolues de l'antiquité. Nos essais de restauration païenne dans l'ordre politique ont été encore plus désastreux. L'idée romaine de créer des nations de soldats régnant sur les autres par le droit de l'épée n'a enfanté que des guerres sanglantes. L'idée grecque de faire des nations de législateurs et de fonctionnaires a produit le mépris des lois, du pouvoir, et nous a rendus ingouvernables. En somme, nos éducateurs modernes n'ont rien négligé pour nous faire rétrogader de vingt siècles, et obliger les peuples chrétiens à reprendre les misérables allures d'une misérable antiquité[2]. »

En Italie, berceau de la Renaissance, nous trouvons le R. P. Ventura, Manzoni, le comte Tullio Dandolo, l'éloquent et courageux abbé Margotti.

[1] Nous l'avons citée dans notre IX[e] livraison.

[2] *De l'éduc. de l'homme.*

Ces rois de la science et de la littérature ont exprimé si hautement leur opinion, qu'il est superflu de la rapporter ici. Il en est de même de l'éminent cardinal-prince Altieri, dont nous avons cité l'admirable lettre[1].

L'honneur et l'espérance de l'Italie, c'est de pouvoir ajouter à cette glorieuse liste un grand nombre de vénérables évêques, propagateurs aussi zélés qu'intelligents de la réforme. Ce que, depuis six ans, ils ont écrit, ce qu'ils ont fait pour en assurer le succès, ce qu'ils ont obtenu de consolants résultats sous tous les rapports, formerait une longue et intéressante histoire. Les matériaux sont en notre possession : pourquoi faut-il que le défaut d'espace ne nous permette pas de les publier? Bornons-nous donc à quelques fragments.

Le 4 avril 1853, l'illustre évêque d'Aquila écrivait à un de ses amis la lettre suivante : « Mon très-cher ami, je vous renvoie les trois volumes de l'abbé Gaume. Je les ai lus avec un immense plaisir et vous rends les plus grandes actions de grâces pour m'avoir procuré l'occasion de voir développée complétement, et de main de maître, une question sur laquelle depuis longues années mon expérience personnelle avait appelé ma pensée et fait recourir à plus d'un expédient pour rendre plus chrétienne

[1] IX[e] livraison, Avant-propos.

l'instruction de la jeunesse, surtout de la jeunesse cléricale.

» Je n'ajoute rien. Je vous prie seulement d'offrir mes sincères et respectueux hommages à l'abbé Gaume, et de lui dire de ma part de ne pas se décourager à cause des contradictions qu'il rencontre dans l'adoption de ses idées. Pauvres humains, nous sommes ainsi faits ! nous nous obstinons souvent à fermer les yeux pour ne pas voir ce que nous n'avons pas aperçu les premiers. Mais la vérité fait son chemin d'elle-même. Je finis, parce qu'un tel homme n'a pas besoin de mes faibles encouragements.

» † F. L. Filippi, *vesc. di Aquila.* »

Cette lettre fut le commencement d'une active correspondance entre nous et l'illustre évêque qui, nous sommes heureux de le dire, a été notre plus ferme appui au milieu des tribulations et des fatigues de la lutte. Grâce à lui, la réforme gagna rapidement onze diocèses du royaume de Naples. Les plus savants évêques voulurent connaître la question. *Le Ver rongeur* fut traduit en italien, et voici ce qu'en écrivait, dans une lettre qui ne nous est pas adressée, le regrettable archevêque de Matera :

« Excellence Révérendissime, à peine ai-je connu la publication de l'ouvrage de l'abbé Gaume, *il Verme roditore*, que je me suis empressé de le faire

venir de Naples par la poste. Je commençai à le lire, et j'en fus tellement enchanté, que je le dévorai en peu de jours. Tout, tout m'a ravi : l'ordre des matières; l'évidence de la démonstration, si palpable qu'il faut nier, je ne dis pas le bon sens, mais le sens commun, pour n'en être pas convaincu; la clarté de l'élocution; l'élégance du style; la netteté de l'exposition; le zèle et l'amour de la jeunesse, et mille autres choses qui m'ont fait impression, me font conclure que l'abbé Gaume est le vrai bienfaiteur de la société et le promoteur d'une ère nouvelle, réparatrice des maux passés : *Il vero benemerito della società ed il promotore di una era novella, reparatrice di passati danni.*

» Je vous remercie de m'avoir fait connaître un si grand trésor, et je vous assure que l'année prochaine, la méthode de l'abbé Gaume sera mise en pratique dans mon séminaire.

» † Ant., *arch. de Matera.*

» 10 mai 1854. »

Les vénérables prélats ne s'en sont pas tenus à de simples approbations. Pour eux la réforme est un devoir de conscience : « Nous ne croyons pas, disent-ils, qu'un évêque qui la connaît et qui ne l'embrasse pas puisse être en sûreté de conscience et tranquille au moment de la mort, *un vescovo il quale lo legesse e non dasse subito opera alla riforma cristiana delle*

scuole, non istarebbe bene in coscienza, ed in punto di morte avrebbe troppo di che pentirsi[1]. » Aussi, malgré les criailleries et les oppositions inévitables, ils ont mis résolûment la main à l'œuvre. Dieu a béni leurs efforts. Dans un mandement envoyé à tous les évêques d'Italie, l'illustre évêque d'Aquila a publié le résultat de son expérience. Voici quelques passages de cette pièce capitale, que nous regrettons vivement de ne pouvoir citer en entier :

« Frère Louis Filippi, de l'ordre des Mineurs réformés de Saint-François, docteur en théologie, conseiller royal *a latere*, etc., évêque d'Aquila. » — Après avoir rappelé sa tendre sollicitude pour la jeunesse dont il a, pendant de longues années, dirigé les études, sollicitude devenue plus grande encore par l'onction épiscopale et qui l'a conduit à réformer l'enseignement : « Nous ne voulons pas le dissimuler, continue l'éminent prélat ; en inaugurant un nouveau système d'études, nous éprouvâmes un moment d'hésitation. Nous craignions que la pureté de nos vues n'eût pour résultat un tardif et irréparable mécompte. Mais, d'une part, soutenu par la bonté de la cause et par la haute raison des hommes illustres qui la défendent, nous étions, d'autre part, poussé par les motifs irrésistibles qui rendent néces-

[1] Letter, 1 ottob. 1853.

saire, dans les temps actuels, la réforme chrétienne de l'enseignement. Aussi nous attendions avec empressement, dans le silence des plus longues et des plus sérieuses réflexions, l'effet que nous devions nous en promettre.

» Grâce à Dieu, l'expérience est faite. Nous sommes désormais en état de l'affirmer hautement : le succès est aussi heureux qu'il est incontestable, et nous pouvons, en toute confiance, prescrire d'une manière invariable la pratique de cette méthode d'enseignement, suivie jusqu'à ce jour à titre d'essai. »

Le prélat démontre que l'enseignement avec les auteurs païens est un enseignement anormal, qui étiole l'intelligence en la faisant travailler sur le vide, sur l'*inapplicable*, qui dégoûte l'enfant et retarde ses progrès, tandis que l'étude des auteurs chrétiens donne des résultats tout contraires. « Si notre âme, comme dit Tertullien, est naturellement chrétienne, pourquoi étouffer ses affections? pourquoi détourner de son objet cette sympathie innée qu'elle éprouve pour les grandes vérités de la religion? pourquoi ne pas plutôt la seconder de manière à conduire à son plein développement cette tendance naturelle, qui est comme le premier sourire de l'âme à son Créateur? Avec les auteurs chrétiens, non-seulement les enfants apprennent mieux et plus vite

le latin, ils acquièrent encore une ardeur, un goût, une passion pour la vérité religieuse. Ils sont en outre préservés de ces funestes influences qu'en vertu de la correspondance mystérieuse qui existe entre le fond et la forme de la pensée, entre les lois de l'intelligence et celles du goût, les auteurs païens exercent sur l'âme de la jeunesse. »

Prenant à témoin ses professeurs, le vénérable évêque ajoute : « C'est ici un fait qui vous est pleinement démontré par deux années d'expérience de l'enseignement de la langue latine avec des classiques chrétiens. Quel est celui de vos élèves qui n'a pas étudié avec plaisir, qui n'a pas parfaitement compris les choses enseignées dans ces livres? Le public éclairé n'a-t-il pas admiré l'exactitude et la précision, vraiment étonnantes, avec lesquelles, dans les examens publics de la fin de l'année scolaire, ils ont expliqué et commenté leurs auteurs? Eux-mêmes ont-ils *bronché* à la difficile épreuve de traduire à livre ouvert et avec la plus grande facilité n'importe quel passage on leur indiquait? Qui d'entre vous s'est jamais aperçu de la répugnance, *même d'un seul*, pour l'étude des classiques chrétiens? Tout au contraire, n'avez-vous pas eu à vous louer grandement de leur ardeur à les étudier? »

Envisageant les avantages de la réforme sous d'autres rapports : « Par elle, dit le prélat, nous

contribuerons puissamment à l'affermissement de la religion, en trempant fortement dans les principes de la foi les jeunes générations destinées à la perpétuer au milieu des formidables épreuves qui l'environnent dans ce siècle corrompu et peu chrétien. Nous aiderons puissamment encore à sauver la société, en substituant, par une éducation profondément et *constamment* chrétienne, le surnaturalisme au naturalisme dans les idées et dans les mœurs; les vrais principes d'ordre, de subordination, de résignation et de vraie liberté, aux principes contraires puisés si malheureusement et depuis si *longtemps à l'école des sociétés païennes.* »

La conclusion pratique ne pouvait être douteuse; le grand évêque la tire en ces termes : « A ce but suprême tend la méthode d'enseignement qui désormais demeure *irrévocablement* établie dans notre séminaire, et que nous vous recommandons à tous, professeurs qui dépendez de nous dans le diocèse. Nous avons la douce confiance que vous l'embrasserez, afin de réformer sur le même plan les établissements d'instruction littéraire. Nous aimons à croire qu'il ne se rencontrera aucun de ces maîtres qui *prurientes auribus, a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur;* car il pourrait arriver qu'en punition de leur dédain pour le but que nous leur proposons et pour les motifs impo-

sants qui déterminent notre conduite, on vît se vérifier en quelques-uns cette parole de l'Apôtre : *Quidam aberrantes, conversi sunt in vaniloquium, volentes esse legis doctores, non intelligentes neque quæ dicuntur, neque de quibus affirmant*[1].

» Aquila, 4 novembre 1855. »

La publication de cette lettre pastorale a été un événement. Les évêques d'Italie ont étudié sérieusement la question. Déjà un bon nombre ont suivi l'exemple de leur courageux confrère, et tous s'en applaudissent. Voici, entre autres, ce que nous écrit Mgr de Castellaneta[2]. « Comme évêque, j'ai encore mieux compris la nécessité de la réforme et l'obligation où j'étais de l'embrasser, attendu que je suis, comme le grand Possevin, convaincu que c'est un point d'où dépend le salut du monde. Ma conviction n'a fait que s'accroître lorsque j'ai vu suc-

[1] Le plan d'études irrévocablement adopté dans le diocèse d'Aquila, suivi avec des succès de plus en plus brillants d'année en année, et propagé dans plus de *quarante* diocèses du royaume de Naples, ainsi que le témoignent les lettres de l'illustre prélat, postérieures à son mandement, est le nôtre avec tous les classiques que nous avons publiés.

[2] Mgr Bartol. d'Avanzo, évêque de Castellaneta, est un des plus savants évêques d'Italie. Il a été pendant seize ans professeur de dogme et d'hébreu au séminaire de Nole, et il est auteur de plusieurs ouvrages fort remarquables sur les grandes questions de philosophie contemporaine.

céder chez vous la question du traditionalisme à celle des classiques. Ces deux questions, en effet, sont sœurs, et si elles se donnent la main, elles peuvent sauver la génération future du chaos dans lequel la nôtre a déjà un pied.

» Voici mon raisonnement : si l'âme humaine est une table rase, *tabula rasa*, dans le sens où l'entendent, d'après saint Thomas, les traditionalistes catholiques, il s'ensuit nécessairement que, si on y écrit le Christianisme au moyen des classiques chrétiens, l'âme sera chrétienne; si le Paganisme, elle sera païenne. De là vient, à mon avis, que ceux qui sont pour le traditionalisme en philosophie du R. P. Ventura et de Mgr Parisis sont tous pour l'enseignement des classiques chrétiens. Mais si la raison humaine est elle-même la maîtresse et la reine qui *dicte*, soit au moyen d'une manifestation spontanée, soit de l'instruction, ou d'une manière quelconque par laquelle les rationalistes expliquent l'origine des idées, alors il sera indifférent pour l'enfant d'étudier les classiques chrétiens ou les classiques païens. En effet, il aura toujours en lui-même le maître qui lui fera discerner le vrai du faux, le bien du mal. Voilà pourquoi tous les rationalistes et même les semi-rationalistes en philosophie sont, peut-être sans en savoir la raison, pour l'étude des auteurs païens, et pourquoi ils s'obstinent à soutenir qu'en étudiant :

Ah! Corydon, Corydon! le jeune homme fera attention à la phrase et non au sens. Telle est ma conviction.

» Au reste, pour votre consolation, vous qui depuis tant d'années êtes descendu si vaillamment dans l'arène, et qui, comme me l'écrivait un de mes savants amis, êtes une gloire vivante de l'Église, je vous dirai que Dieu a donné l'accroissement à la bonne semence. La réforme est désormais adoptée presque partout dans les séminaires de la Pouille. Je me fais gloire d'en être l'apôtre. »

Telles sont, en substance, les lettres que le vénérable prélat nous a fait l'honneur de nous adresser en date des 28 juillet 1858 et 16 janvier 1859.

Confiant dans la force de la vérité, nous n'avons jusqu'ici fait aucun usage de tant de lettres si honorables et si consolantes. Nous voulions d'ailleurs éviter d'irriter le débat en y jetant des noms propres; mais au moment de quitter l'arène, c'est un devoir pour nous de nommer quelques-uns de nos compagnons d'armes et de montrer au public qu'on l'induit en erreur en lui répétant que nous sommes seul de notre avis, ou que les adhésions dont nous pouvons nous flatter brillent seulement par leur rareté et leur médiocrité. C'est ainsi que les partis écrivent l'histoire.

Puisque nous sommes en voie de tout dire, nous allons faire connaître quelques-uns des nombreux

encouragements qui nous sont venus des pays étrangers à l'Europe. Ils prouveront une fois de plus que nous ne nous battons par pour du grec et du latin, mais que notre grande et sainte cause est une question capitale qui intéresse le monde entier. « Je partage pleinement vos idées, nous écrit Mgr l'archevêque de Lima, et j'ai l'espoir que leur application sera d'un secours efficace pour rendre au sentiment chrétien et religieux la ferveur et la force dont nous déplorons, ici comme en Europe, le funeste relâchement.

» 5 mars 1852. »

De son côté, le vénérable évêque de la Havane nous dit : « Votre idée est grandiose; elle mérite mon approbation. Ce serait un moyen bien sûr de préserver nos jeunes gens d'une corruption qui chaque jour fait de rapides progrès parmi eux. Je ne puis que vous louer de vouloir affermir, par un moyen si profondément religieux, les fondements d'un édifice que nous sommes tous si obligés de défendre. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous prouver que je m'intéresse vivement à la réussite d'une œuvre digne du plus grand succès.

» 8 février 1852. »

Entendons encore le savant archevêque de San-

tiago : « Un homme comme vous, mon vénérable Monsieur, n'a pas besoin de mon pauvre et humble suffrage. Vos productions littéraires prouvent que vous êtes compétent pour juger de la réforme de l'enseignement. Sans hésiter, je vous assure que j'abonde dans votre idée de dépaganiser l'éducation, les lettres, les sciences, la politique et toutes les tendances de l'époque actuelle. Là est le cancer qui ronge la société. Je suis heureux de pouvoir applaudir au zèle qui vous anime pour les intérêts de la religion, et que vous avez manifesté principalement par le *Catéchisme de persévérance* et par *le Ver rongeur*, que je conserve précieusement.

» 14 mars 1852. »

Enfin, le moderne apôtre des Indes, le saint évêque de Jassen, au Maïssour, nous écrit cette lettre, capable à elle seule de nous consoler de toutes nos tribulations : « Monsieur le vicaire général, Dieu soit béni ! Et vous, recevez mes pauvres, mais sincères félicitations et remercîments. Grâce à vous, nous avons trouvé une collection d'ouvrages suffisants et nécessaires pour former un clergé indigène. Pauvres jeunes gens ! à peine sortis de l'idolâtrie, tout entourés encore des fêtes brillantes de ce même culte, si célébré dans les classiques latins et grecs, comment concevront-ils de l'horreur pour l'idolâtrie de leur

pays, en la voyant sans cesse embellie par les auteurs païens que nous leur donnons à étudier?

» Mais surtout, quand nos jeunes clercs étudieront-ils l'histoire sainte, celle de l'Église et quelque chose des saints Pères? Sera-ce après le sacerdoce? En auront-ils le temps, en auront-ils le goût? L'esprit de ces livres s'inoculera-t-il chez eux, comme il le ferait si, dans leurs études mêmes, ils s'y étaient habitués et s'ils s'en étaient nourris? J'en doute fort, si j'en juge par notre expérience en Europe. Ils ignoreront donc toujours la science la plus nécessaire. Au lieu de connaître l'histoire de nos martyrs et de nos docteurs, ils sauront celle du Jupiter, de l'Hercule, de la Vénus de l'Europe. Au lieu de connaître les écrits d'un Cyprien, d'un Jérôme, d'un Lactance, ils sauront quelques mots de Cicéron, de Virgile, d'Ovide, d'Horace.

» Que de fois n'ai-je pas gémi de n'avoir à faire traduire à mes chers élèves qu'un *De viris* de Rome païenne, au lieu d'un *De viris* de Rome chrétienne; qu'un *Epitome historiæ græcæ*, au lieu d'un *Epitome historiæ ecclesiasticæ!* Et nous nous sommes fatigués pour faire des traductions de ces ouvrages en langue *canara!* Ah! si j'avais eu quelques actes de martyrs, quelques vies de saints en latin, je les aurais traduits en langue vulgaire, et mes enfants auraient appris et le latin et l'histoire de ces grandes âmes.

Ils raconteraient ces histoires à leurs parents et amis. Que dis-je? ces traductions mêmes auraient pu être données en lecture aux peuples encore privés de ces livres si édifiants!

» Si je n'avais voulu, Monsieur le grand vicaire, que me procurer la collection de vos classiques, il m'aurait suffi d'en faire la demande à notre séminaire de Paris; mais j'ai voulu vous témoigner l'estime et l'admiration que j'ai pour vous depuis longtemps. J'ai voulu aussi, et pardonnez-le-moi, j'ai osé espérer que ma faible voix, venue d'au delà des mers, bien loin dans l'intérieur de l'Inde, pourrait vous soutenir au milieu des oppositions et des attaques que soulève contre vous votre plan d'études, en vous prouvant l'immense utilité de votre entreprise, bien au delà de vos prévisions peut-être.

» Je suis persuadé que, par toutes les Missions, vos ouvrages seront désormais admis comme livres classiques. Si nos jeunes gens ont besoin d'être habitués et formés au courage moral, aux vertus qui honorent l'humanité, à une foi solide, à une probité inviolable, à la chasteté, à la fidélité conjugale, sans aller leur proposer pour modèle Aristide, Fabius, Scipion, Lucrèce ou Virginie, nous pouvons et nous devons bien plutôt leur présenter avec confiance et une juste fierté chrétienne cette foule innombrable de héros de tout sexe, de tout âge et de

tout pays, qui, au prix de leur sang, conservèrent leur foi, leur honneur, et pratiquèrent toutes les vertus. En eux il n'y a ni ostentation, ni vanité, ni intérêt humain, comme dans les héros de Cornélius Népos.

» Recevez donc encore une fois, Monsieur le grand vicaire, l'expression simple, mais sincère, mais affectueuse de ma reconnaissance et de mon admiration, pour votre heureuse initiative dans la *christianisation* de l'éducation de la jeunesse.

» 22 novembre 1852. »

Ici je dois faire un aveu : en relisant ces lettres et beaucoup d'autres du même genre, j'ai la faiblesse, malgré tout mon désir d'être agréable à mes adversaires, de ne me croire, comme ils disent, ni un *barbare*, ni un *insulteur de l'Église*, ni un *champion de théories insoutenables*. Si je me trompe, ils conviendront, du moins, que c'est en haute et nombreuse compagnie.

Nous terminerons ce chapitre, qu'il serait facile d'étendre beaucoup, par deux nouveaux témoignages. Dans chacun des quatre derniers siècles, nous avons entendu des hommes opposés au Catholicisme, mais désireux de conserver en Europe un reste de Christianisme, protester avec nous contre le Paganisme classique, destructeur de l'un et de

l'autre. Le même accord se retrouve depuis l'apparition du *Ver rongeur*.

En Allemagne, le docteur protestant Kapff donne, en chiffres impitoyables, le tableau de la démoralisation actuelle de son pays, « où l'immense majorité a pour devise : Mon Dieu c'est mon roi ; mon Église est là où l'on sonne avec les verres, et ma Bible est un jeu de cartes. » Puis il demande ce qui ruine le peuple allemand sous le rapport religieux et moral et le conduit à la sauvagerie ; il répond : « la *première cause* est le faux humanisme, ou l'adoration des classiques païens. Bien des savants sont encore infatués de l'antiquité païenne. Ils ne voient pas combien la dissolution intérieure et extérieure de la Grèce et de Rome atteste que ce genre d'éducation est incapable de porter remède au mal qui dévore la société. La plupart des professeurs s'extasient devant leurs élèves sur Athènes et sur Rome, bien plus que sur Jérusalem. De là vient que les établissements d'instruction envoient si souvent dans le monde des hommes qui ne connaissent pas même les rudiments du Christianisme, et qui ont, par conséquent, moins de religion que les païens eux-mêmes[1]. »

Les puséistes anglais parlent comme les rationalistes allemands. Voici l'article tout récent de l'*Union*,

[1] Tableau, etc., 1858. Voir d'autres témoignages protestants, en tête de la IX[e] livraison de la *Révolution*.

leur organe à Londres. Ce journal raconte une visite faite par le doyen Colet et par Érasme à la cathédrale de Cantorbéry, visite dans laquelle ces *illustres* personnages montrèrent une irrévérence *toute classique* à l'égard des reliques de saint Thomas, le courageux primat d'Angleterre.

Puis il continue : « C'est là une singulière histoire, et elle date de l'année 1512! Mais ces deux hommes étaient les apôtres de la Renaissance. C'étaient les premiers hérauts de la littérature classique et du nouvel Évangile! Il y avait là comme un présage de la *terrible révolution* qui allait bouleverser la chrétienté; c'était le glas funèbre de l'ancienne foi qui sonnait!

» Mais ne devons-nous pas nous demander quel effet l'étude exclusive de la littérature classique a dû produire sur la masse de la jeunesse chrétienne, quand nous voyons ce qu'elle a produit sur des hommes tels que Érasme et le doyen Colet? Nous disons l'étude *exclusive*, car, en considérant le système d'études qui a prévalu en Europe depuis trois siècles, nous pensons que ce terme est exact. Certainement la proportion d'instruction chrétienne distribuée à la jeunesse chrétienne, même dans les écoles et les colléges les plus dignes d'estime, a été si faible, qu'elle ne pouvait neutraliser le poison versé d'autre part.

Écoutons là-dessus ce que disait, dans sa prison de Sainte-Hélène, Napoléon Ier, ce profond penseur, cet observateur si pénétrant de la nature humaine : « Songeons un moment, s'écrie-t-il, oui, » songeons un moment à l'extrême folie de ceux qui » prétendent nous élever! Ils devraient, à coup sûr, » faire tous leurs efforts pour éloigner de nos esprits » l'idée du paganisme et de l'idolâtrie; car, si quel- » que chose peut affaiblir le sentiment de la foi, » c'est certainement un commerce continuel avec » les absurdités de la stupidité païenne. Et pourtant, » que font ces sages précepteurs? Ils nous transpor- » tent au milieu des Grecs et des Romains, et des » innombrables divinités de leur absurde mytholo- » gie! C'est ce qui m'est arrivé dans mon enfance, » et je sais l'effet que cela a produit sur mon esprit. » C'était précisément le moment où il eût été le plus » nécessaire de me nourrir dans les sentiments de la » foi, lorsque ces sentiments étaient encore puissants, » que ces imbéciles me remplirent de toutes les sot- » tises de l'antiquité et portèrent un coup terrible » aux convictions de mon enfance, de sorte que le » doute entra dans mon esprit à l'âge où je jouissais » à peine de l'usage de ma raison. Oui, tel fut mon » malheur lorsque je n'étais encore qu'un enfant de » treize ans! »

« Ce que Napoléon disait dans la solitude de sa

lugubre prison n'était que l'écho des paroles prononcées, quatorze cents ans auparavant, par le plus grand et le plus savant des docteurs de l'Église : « J'ai appris, dit saint Augustin, j'ai appris en étu- » diant Virgile, bien des mots d'une douteuse uti- » lité, ou que j'aurais appris avec beaucoup plus » d'utilité dans des livres pieux. Mes maîtres m'ont » forcé de suivre les aventures de je ne sais quel » fabuleux Enée, tandis que j'oubliais mes pro- » pres erreurs. J'apprenais à verser des larmes sur » les malheurs de Didon, qui s'était tuée pour avoir » trop aimé, et je n'avais pas de larmes pour pleurer » la perte de mon âme, qui s'égarait loin de vous, » ô mon Dieu! ô ma vie! dans ces malheureuses » études! Hélas! infortuné que je suis! car que » peut-il y avoir de plus malheureux qu'un homme » qui ne connaît pas son propre malheur! »

« Voilà ce que pensait cet illustre Père de l'Église de l'éducation de son pays. Et cependant ce système pourrait être excusé, car la société de ce temps venait à peine de sortir du Paganisme, les hommes hésitaient encore entre l'idolâtrie et le vrai Dieu, et les écoles n'avaient fait que conserver l'ancienne routine. Néanmoins les avis de saint Augustin furent écoutés par la génération suivante, et depuis l'époque de saint Grégoire le Grand jusqu'à celle d'Érasme et de Machiavel, ce fut un système d'éducation

chrétienne qui prévalut dans toute la chrétienté. Qu'auraient dit saint Augustin et saint Jérôme s'ils avaient pu penser qu'après des siècles de Christianisme il viendrait des maîtres de la jeunesse qui abandonneraient de propos délibéré leur système, et qui remplaceraient la Bible et les Pères par les classiques païens, qui, au lieu des actes des martyrs et des saints, rempliraient l'esprit des jeunes chrétiens des dégoûtantes histoires des dieux et des déesses de la mythologie?

» Il y a là une incompréhensible aberration. On ne s'explique pas comment l'Europe chrétienne a pu retourner à un système d'éducation flétri douze siècles auparavant par saint Augustin. Et c'est cependant ce qu'a fait la Renaissance. Les classiques païens ont été exaltés, et ils occupent dans l'enseignement une place aussi importante qu'au temps où les hommes adoraient le bois et la pierre, qu'au temps où ils adoraient comme des dieux immortels les auteurs des crimes les plus abominables. Des grands hommes, des hommes comme saint Charles Borromée, saint Ignace et son illustre disciple le savant Possevin, se sont efforcés d'arrêter le torrent, mais ils ne purent y réussir. En vain les jésuites ont tenté, avec un noble zèle, d'extirper le venin en expurgeant les classiques. Ils pouvaient bien cacher le poison, mais ils ne pouvaient pas em-

pêcher la curiosité de la nature corrompue de pénétrer dans ces repaires d'obscénités. Ce que les jeunes gens apprenaient dans les livres, ils le trouvaient reproduit d'une manière plus vivante encore par le ciseau des sculpteurs, par la palette des peintres, de sorte que l'atmosphère tout entière était corrompue. Faut-il s'étonner des conséquences? Faut-il s'étonner que cette dégradation universelle des rois et des nobles, plongés dans l'abîme du vice, ait engendré cette démocratie sauvage qui menace maintenant les trônes?

»..... Il est temps, quelle que soit la politique des rois et des cours, que les parents chrétiens songent à ce qu'ils ont à faire, pour conduire leurs enfants dans la voie qui sauvegardera leur honneur dans cette vie et qui assurera leur bonheur dans l'autre. Mgr Gaume a proposé une réforme à cet égard en France. Cet éminent écrivain demande que les études des enfants, jusqu'en quatrième, soient consacrées à l'Écriture sainte, aux écrits des Pères et aux actes des martyrs, en même temps qu'on leur donnerait toutes les connaissances d'histoire, de science ou d'industrie qui pourraient être en rapport avec les diverses professions qu'ils doivent embrasser plus tard. Il ne veut pas qu'on les initie à l'étude des auteurs païens avant que ces études aient été faites, et encore demande-t-il que l'élément païen n'entre

dans l'enseignement qu'en de faibles proportions.

» Ce plan d'enseignement a reçu les plus hautes approbations dans toutes les parties du monde chrétien. Le Pape, pour marquer son approbation, a élevé son auteur à la haute dignité de protonotaire apostolique. Le cardinal Gousset, archevêque de Reims, l'a encouragé par une lettre où il lui annonce qu'il adopte son plan pour tous les séminaires de son diocèse. Plusieurs autres évêques de France ont suivi cet exemple, ainsi qu'un grand nombre d'évêques d'Autriche et de Lombardie. On ne compte pas moins de douze évêques qui ont accepté cette réforme dans le royaume de Naples, et à leur tête se trouve l'illustre évêque d'Aquila, qui a montré tant de zèle à l'appliquer, que Pie IX n'a pas craint de l'honorer du titre d'*apôtre de la réforme dans l'éducation*. L'épiscopat espagnol n'a pas montré moins d'empressement, et les vues de Mgr Gaume ont été adoptées en Espagne, ainsi que l'a témoigné le vénérable évêque d'Urgel.

» En résumé, nous voyons beaucoup de signes qui nous encouragent dans nos efforts. Toute l'Europe se réveille et sent le besoin de revenir à un Christianisme plus complet dans l'éducation, dans l'architecture, dans l'art, dans la politique. Tout le monde désire l'avénement d'un système qui garantisse tous les droits et toutes les libertés, sous l'in-

fluence d'un enseignement chrétien; d'un système où l'humanité puisse enfin accomplir ce commandement du Sauveur : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

» 3 décembre 1858. »

Nous n'avons rien à ajouter à ces remarquables considérations, si ce n'est qu'elles sont de nature à faire rougir certains catholiques, et dignes de toute l'attention des hommes d'État et des maîtres de la jeunesse. Elles prouvent une fois de plus que le mal causé par un enseignement exclusivement païen frappe tous les yeux. La renaissance du Paganisme a été l'introduction au Protestantisme, et ces deux fléaux, se fortifiant l'un par l'autre, ont amené tous les maux contre lesquels se débat la société contemporaine.

CHAPITRE XIX.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

La coalition de 1847 et de 1852. — Un épisode de la lutte. — Trois textes allégués contre nous. — Leur valeur. — Voyage de Rome. — L'Index et le père Modena. — Examen de mes ouvrages. — Consultation du père Cirino. — Tort des adversaires de ne s'en prendre qu'à moi. — Autres personnes à mettre à l'Index.

Que les adversaires de la réforme me croient ce qu'ils disent, j'ai de bonnes raisons d'en douter. J'en aurais même pour affirmer qu'ils ne l'ont jamais cru, ni peu ni beaucoup. Un jour, cependant, ils voulurent paraître convaincus. Comme ils avaient formé, en 1847, une coalition contre le promoteur de la liturgie romaine, ils en formèrent une, en 1852, contre le promoteur de la réforme chrétienne des études. Mêmes motifs et mêmes prétextes, mêmes moyens et mêmes personnes. Dans l'un comme dans l'autre cas, ils firent grand bruit de leurs convictions et même de leurs alarmes. On laissa le combat obligé contre le Protestantisme et le Rationalisme, pour courir sus aux novateurs qui venaient semer

la division dans le camp de l'Église. Aux deux époques, il plut des mandements, des lettres, des articles de journaux et des livres. Bien que j'aie sous la main les éléments officiels de cette histoire, je ne l'écrirai pas, du moins aujourd'hui : je me contente d'en retracer un épisode.

Pendant toute l'année 1852, les coups tombèrent sur moi comme la grêle sur un champ de blé. Chacun s'en mêla : tout parut bon pour humilier, pour décrier, pour écraser l'audacieux auteur du *Ver rongeur*. Exagéré, logicien du faux, brouillon, barbare, disciple d'Omar et de Julien l'Apostat, pharisien, frère séparé, croisé en sabots, je devins tout cela et mieux encore. Ces qualifications *classiques* me touchaient peu. Je n'y répondis que par le silence. On ne réfute pas les injures, on les pardonne et on les laisse pour le compte de ceux qui se les permettent.

Aux injures succédèrent les accusations. Un évêque, que je m'abstiens de nommer, m'accusa, dans une pièce officielle, d'avoir violé les lois canoniques en publiant mes ouvrages. Je fus menacé d'une prochaine condamnation de l'Index. Pour étayer son accusation, le digne prélat ne trouva rien de mieux que les trois textes suivants : « Statuimus et ordi- » namus quod nullum librum, aliquem (*sic*) impri- » mere seu imprimi facere præsumat, nisi prius ab

» episcopo diligenter examinetur et approbetur. —
» Libri typis non cudantur, nisi eorum editioni suf-
» fragetur ordinarii auctoritas et approbatio. — Pres-
» byteri et diaconi sine sententia et voluntate epi-
» scopi nihil peragant. »

Ces textes furent laissés en latin, pour en montrer l'authenticité. Aux yeux de la plupart des lecteurs, peu familiarisés avec le droit canon, ils durent paraître péremptoires.

En voici la valeur : le premier est un texte *fabriqué* avec un passage mutilé du cinquième concile de Latran, passage qui, rétabli dans son intégrité, prouve justement le contraire de ce qu'on prétend établir !

Le second est un *titre de chapitre* donné pour un article de loi. Or, ce titre, œuvre du compilateur, a le double mérite de ne rien prouver et de n'appartenir pas plus au droit canon que les titres ou sommaires placés par les bénédictins en tête des ouvrages des Pères n'appartiennent à la Patrologie !

Le troisième est un canon apostolique relatif à l'*administration temporelle des biens de l'Église*, qu'on applique judicieusement à la publication des livres !

Quant aux menaces de condamnation, on m'écrivait : « Je sais de bonne part que vos ouvrages sont déférés à Rome et que vous allez être mis à l'Index. » Bien qu'il me fût impossible d'admettre que

des ouvrages publiquement approuvés par l'illustre archevêque de Reims et encouragés par nos plus savants prélats fussent un outrage envers l'Église, cette accusation, je l'avoue, me causa, soit comme prêtre, soit comme écrivain catholique, une peine facile à comprendre. Je partis pour Rome : c'était au mois de janvier 1853.

Ma première visite fut pour le R. P. Modena, secrétaire de la Congrégation de l'*Index*. Mon nom décliné, le but de mon voyage indiqué, les menaces rappelées, l'excellent religieux m'embrasse avec effusion, en disant : « *Ma che! ma che! credono dunque i Francesi che abbiamo il cervello nelle calcagne!* Mais quoi! mais quoi! les Français croient donc que nous avons la cervelle dans les talons! Vous condamner, vous!... pour avoir voulu dépaganiser l'enseignement!... Mais ce serait faire le procès à tout notre ordre, qui se glorifie d'avoir un martyr de la même cause[1]. — Mais, mon père, si vous ne voulez pas me condamner, je veux du moins que vous m'examiniez : je suis venu à Rome pour cela, et je n'en quitterai qu'avec une absolution ou une condamnation dans ma poche.

« La congrégation, me fut-il répondu, n'examine que les ouvrages dénoncés. » Comme j'insistais, le vénérable religieux me dit en souriant : « Puisque

[1] Savonarole.

vous y tenez, adressez-vous au révérend père que voilà ; c'est le bon moyen de vous faire condamner. » En parlant ainsi, il me montrait un des plus savants consulteurs de l'Index. « J'accepte », répondis-je ; et sur-le-champ je remis au docteur un exemplaire de mes ouvrages[1], en le priant de les examiner. Il voulut bien accepter cette tâche, en s'adjoignant, par modestie, d'autres habiles canonistes. Ceci se passait le 3 février. Le 28, je reçus du très-révérend père Cirino, consulteur général des clercs réguliers, etc., la consultation suivante :

« Monsieur et très-respectable abbé, les principes de foi et de zèle qui vous ont inspiré le rare courage de soulever une question aussi utile et aussi délicate qu'est la question de l'abus des classiques païens dans les écoles seront infailliblement reconnus et admirés de quiconque voudra se procurer l'avantage de lire ce que vous avez publié à ce sujet.

» Attaquer de front une coutume invétérée et universelle a paru à quelques-uns une présomption et une injure envers l'Église. Rassurez-vous cependant ; car d'un autre côté des personnages, non point un petit nombre ou obscurs, mais en grand nombre et on ne peut plus distingués, vous encouragent, vous secondent, et se font vos compagnons d'armes dans

[1] *Le Ver rongeur*, les *Lettres à monseigneur Dupanloup*, le *Résumé de la question des classiques*.

cette guerre contre le Paganisme, infiltré dans l'éducation et débordé sur les sociétés modernes. Cela suffit pleinement pour rassurer votre cœur contre toutes les craintes qu'auraient pu y faire naître les accusations d'adversaires dignes d'ailleurs de considération et de respect.

» Je comprends qu'il est bien douloureux pour un fils tout dévoué de la sainte Église de s'entendre dénoncer au public comme un insulteur de l'Église et un violateur de ses lois. Cependant, quoique personne ne puisse être juge dans sa propre cause, Votre Révérence voit bien que l'outrage qu'on lui reproche d'avoir fait à l'Église n'est autre chose, en dernière analyse, qu'un désir et un conseil d'ôter des mains des jeunes enfants, et uniquement des jeunes enfants, les auteurs païens pour leur substituer l'Écriture, les saints Pères, les Actes des martyrs. Mais qu'est-ce que cela ?

» Empêcher les jeunes gens qui doivent étudier le grec et le latin de puiser leurs premières idées dans les auteurs païens, desquels, excepté la langue, on n'apprend rien de bon et dont on peut apprendre beaucoup de mal ; et, d'autre part, leur mettre entre les mains des livres chrétiens où, tout en apprenant une langue, qui est aussi une langue grecque ou latine, l'esprit et le cœur des enfants, faciles à recevoir et fidèles à retenir les premières impressions, se

pénètrent, presque sans s'en apercevoir, de religion, de vertu, de piété, qui, en fin de compte, sont l'essentiel de la vie morale de l'homme : rien de tout cela assurément ne peut être appelé un outrage à l'Église. Je dirai plutôt que c'est un moyen de seconder ses vues, toujours dirigées au plus grand bien de l'individu et de la société, dans l'ordre spirituel et éternel. Le conseil d'une chose bonne, et je ne crois pas, très-honoré Monsieur, qu'il y ait personne qui ne regarde comme telle votre méthode, supposé même qu'il n'en reconnaisse pas la nécessité, l'opportunité, la convenance, un pareil conseil ne fut jamais appelé un outrage.

» Tel cependant a été regardé par quelques-uns votre système des premières études, parce qu'en le proposant vous déclarez, directement ou indirectement, défectueux le système suivi dans les séminaires et dans les colléges, dirigés par des ecclésiastiques ou par des ordres religieux. Mais déclarer défectueux et nuisible un système d'études littéraires aussi universellement suivi qu'on voudra par des ecclésiastiques, peut-on dire que c'est outrager l'Église ? Il me semble que c'est faire trop d'honneur à Homère et à Virgile, à Démosthène et à Cicéron, que de déclarer l'Église solidaire de l'injure qu'on leur fait, en les bannissant de quelques écoles. Je ne sache pas que l'Église ait jamais fait de canon

pour sanctionner une règle, un programme d'études élémentaires. Aussi, chaque évêque, chaque congrégation religieuse, a pleine liberté de suivre telle méthode qu'elle reconnaît plus appropriée aux circonstances des temps et plus conforme à la pratique des lieux, ou bien d'introduire un système qui lui soit tout à fait propre. Dans ce dernier cas, ce serait une nouveauté, jamais une injure aux autres évêques ou aux autres congrégations, bien moins encore à l'Église.

» L'Église n'a pas *imposé* l'usage des classiques païens, elle l'a *toléré : la Chiesa non ha imposto l'uso de' classici pagani, lo ha tollerato.* Elle ne regardera donc pas comme une injure si on éloigne d'elle CE QUI ÉTAIT EN ELLE, MAIS QUI NE VENAIT PAS D'ELLE : *Se si elimina da essa cio che era in essa, e non proveniva da essa.* L'usage des classiques païens fut imposé par les exigences du siècle, et à grand regret adopté par les pasteurs spirituels. Que ne fit pas saint Charles pour exclure du programme d'études de son séminaire les auteurs païens? Par une prudente condescendance, il dut cependant *tolérer* qu'on les y introduisît.

» On ne peut pas toujours faire le bien qu'on voudrait, et le temps, fortifiant toujours de plus en plus un désordre, le sanctionne et fait qu'il s'avance inaperçu, et c'est beaucoup si on parvient ensuite à

diminuer un peu le mal. Que si, à la fin, un homme se lève qui, ayant cru découvrir dans le système universellement adopté un principe et une source de démoralisation pour la société, pousse le cri d'alarme afin qu'on se réveille et qu'on s'empresse d'apporter au mal un remède efficace; et que cet homme fasse cela sans outrepasser les bornes de la soumission due à la suprême autorité, de laquelle il attend le jugement définitif; et qu'il le fasse sans violer les lois de la charité, sans oublier les règles du respect envers ceux qui indirectement entrent en cause : à aucun titre, un tel homme ne mérite le reproche d'injurier l'Église.

» Des désordres graves et largement répandus ont, à diverses époques, désolé l'Église. Tout fort d'Israël sentait son cœur défaillir en voyant le vaste torrent pénétrer jusqu'au fond du sanctuaire. La voix de quelque humble cénobite, animée du saint Esprit, la voix d'un Hildebrand, d'un Bernard, d'un Gaëtan, a dissipé le sommeil ou l'inertie des uns, encouragé la timide vertu des autres. Or, ces hommes qui, dans le commencement peut-être, furent accusés d'exciter des scandales et des divisions dans l'Église, de jeter la perturbation et l'incertitude dans les consciences, ont, à la fin, obtenu gain de cause; et on a vu clairement que Dieu avait voulu se servir d'eux pour faire connaître le mal, afin que la su-

prême autorité vint y apporter le remède. Du reste, les réponses que Votre Révérence a données aux accusations ou aux objections de ce genre me paraissent de tout point triomphantes.

» Pour conclure, je dirai à Votre Révérence que, suivant ma manière de voir, elle peut sans inquiétude, sans difficulté ou inconvénient soutenir sa thèse, laquelle seconde les vues de l'Église, loin de les contrarier. Ainsi, toute mesure qu'on pourrait prendre contre elle à ce sujet ne serait, comme me le disait un éminentissime personnage, qu'un acte du *droit d'abus*. Je veux espérer que, l'effervescence calmée, les esprits devenus tranquilles, les vifs et ardents débats assoupis, le temps donné à une réflexion plus profonde, on reconnaîtra qu'en dernière analyse ce que vous désirez et conseillez ne conduit ni à la ruine, ni à la barbarie des langues; mais que c'est, au contraire, un système en vertu duquel on les saura mieux un jour qu'on ne les sait aujourd'hui.

» Agréez, Monsieur et excellent abbé, la manifestation de mon sentiment. Il est dicté par la plus intime conviction et par la profonde estime que j'ai pour vous. Je vous l'adresse pour consoler votre cœur abreuvé d'amertume par tant de contradictions, plus que pour vous rassurer sur votre œuvre, ce qui n'était pas nécessaire.

» Rome, 28 février 1853. »

Tel fut le résultat de mon voyage. Je n'ajouterai rien, sinon qu'en 1852 les adversaires de la réforme avaient tort de ne menacer que moi des condamnations du saint-siége. Aujourd'hui leur tort serait encore plus grand, s'ils continuaient de s'en prendre à moi seul. Le jour où ils se décideront à déférer mes ouvrages à l'Index, ils voudront bien se souvenir que je ne suis pas seul coupable. J'ai des complices non moins coupables et plus dangereux que moi. Dans le passé, tous les hommes éminents de l'Europe depuis quatre siècles, cardinaux, archevêques, dominicains, franciscains, jésuites, docteurs en théologie, dont j'ai cité les témoignages et qui ont dit pis que moi de la Renaissance et de la Paganisation de l'Europe par l'enseignement classique. Dans le présent, les plus hautes intelligences de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Hollande, d'Espagne et d'Italie, qui toutes déclarent avec Donoso Cortès, que c'est l'éducation païenne qui a conduit la société au précipice.

Il est quelques noms surtout qui doivent figurer en tête de la liste des accusés. En première ligne, c'est le très-savant, très-romain, et jusqu'ici passablement orthodoxe, cardinal Gousset, archevêque de Reims, qui, en approuvant publiquement par écrit et avec éloge *le Ver rongeur* et les *Lettres à Monseigneur Dupanloup*, a, par le fait, sanctionné de l'auto-

rité de son nom, ou, ce qui n'est guère moins répréhensible, n'a pas signalé, comme c'était son devoir, « les injures à l'Église et aux congrégations religieuses, les théories insoutenables et funestes, les falsifications des Pères et des conciles, » dont fourmillent mes ouvrages.

Immédiatement après lui, devront venir sur la même liste, et être particulièrement recommandés à la juste sévérité de la sacrée Congrégation, le très-vénérable, mais très-coupable archevêque d'Erlau, primat de Hongrie, qui a fait *traduire* dans sa langue maternelle *le Ver rongeur*, afin d'en procurer la lecture à son clergé, et qui se permet d'écrire à l'auteur pour le féliciter du service qu'il a rendu à l'Église; puis, l'incorrigible évêque d'Aquila, qui, non content de commettre le même délit dans son diocèse, aux portes mêmes de Rome, met en pratique les insoutenables théories du *Ver rongeur*; qui ose publier des mandements pour déclarer à tous les évêques d'Italie qu'il s'en trouve très-bien; qui déjà a entraîné dans cette voie de perdition un bon nombre de ses collègues, entre autres le savant évêque de Castellaneta, devenu un nouvel apôtre de la malheureuse réforme; qui enfin, pour comble de scandale, envoie des lettres de grand vicaire à l'auteur si compromis du *Ver rongeur*. En Espagne, le vénérable confesseur de la foi,

Mgr l'évêque d'Urgel, qui fait au delà des Pyrénées tout ce que l'évêque d'Aquila fait au delà des Alpes.

Ce n'est là qu'une partie des coupables.

Pour rendre bonne et complète justice, il faudra citer le plus grand nombre de mes principaux adversaires. En effet, le crime dont ils m'accusent, ils en sont eux-mêmes coupables, et, suivant eux, coupables avant moi. Ils vont même jusqu'à se faire de cette priorité un titre de gloire. Dans leurs écrits, ils demandent une réforme de l'enseignement classique. Demander la réforme d'une chose, c'est la trouver imparfaite, mauvaise, nuisible. Qu'est-ce que cela, sinon plaindre, désapprouver, blâmer ceux qui l'ont faite, ceux qui la maintiennent, ceux qui, directement ou indirectement, l'approuvent et la sanctionnent?

Mais cette méthode dont ils demandent la réforme est celle des corporations religieuses, et des jésuites en particulier, qui en ont tracé le programme officiel, progamme devenu celui de l'Université et des colléges dans toute l'Europe. Mais ne pas trouver parfaite cette méthode, mais demander qu'on la modifie, n'est-ce pas faire une chose injurieuse aux corporations religieuses, à la compagnie de Jésus, à l'Église elle-même, qui, suivant les adversaires, l'a autorisée du moins par son silence, et

qui la pratique encore à Rome sous les yeux des souverains pontifes?

Il suit de là que la culpabilité de mes accusateurs est aussi évidente que la mienne. J'ai demandé une réforme plus complète qu'ils ne l'ont demandée eux-mêmes : là est mon crime. J'aurais dû les imiter : ils ont deviné juste ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas, soit. Mais enfin nous avons commis, eux et moi, un péché du même genre. La différence est du plus au moins. Cela signifie que si j'ai mérité la potence, ils ont à tout le moins mérité les galères. Qu'ils y aillent, et que tout soit dit.

Je serais long si, même sans sortir du camp dans lequel je combats, je voulais compléter ma liste. Elle ne devra omettre ni l'illustre évêque d'Arras, qui se permet d'appeler la Renaissance et l'enseignement qui en est sorti *la plus redoutable épreuve de l'Église depuis son berceau;* ni M. le comte de Montalembert, qui écrit que *la Renaissance a fait plus de mal à l'Europe que le Protestantisme.* Il importe surtout de ne pas oublier l'éminent cardinal prince Altieri, camerlingue de la sainte Église romaine, qui, sous les yeux du Pape, ne craint pas d'approuver très-hautement et très-explicitement la *Révolution*, destinée, entre autres, à donner la preuve historique des insoutenables et injurieuses théories du *Ver rongeur.*

Enfin, pour rendre complet le triomphe de mes accusateurs, je conseille de faire mettre le Pape lui-même à l'*Index*. On va voir qu'avec un peu de logique, il n'est pas impossible d'y réussir. Quoi qu'on en dise, le titre dont le souverain Pontife a daigné m'honorer a une signification qui réjouit les uns, autant qu'elle importune les autres. Pour l'atténuer, que n'a-t-on pas fait et que n'a-t-on pas dit? Ce qu'on a fait, je ne veux pas le rappeler; ce qu'on a dit, tout le monde le sait. On a dit et on répète avec certain personnage que « ce titre ne signifie rien, attendu que Sa Sainteté a accordé la même faveur à d'autres ecclésiastiques français, dont un au moins est opposé à mes doctrines. »

Je le sais, les talents, les vertus, les services, les bonnes doctrines de ces vénérables prêtres étaient des titres connus à cette haute distinction. Leur nomination n'a rien d'étonnant; ils sont protonotaires apostoliques PARCE QUE : mais moi je le suis QUOIQUE. Là est la valeur incommunicable du titre qui m'a été conféré. A coup sûr, aux yeux de mes adversaires, grands et petits, ecclésiastiques ou laïques, s'il y avait en France un prêtre qui dût à tout jamais être exclu des honneurs de la prélature romaine, c'est l'auteur impénitent du *Ver rongeur*, « l'insulteur de l'Église et des ordres religieux, le violateur des lois canoniques, le falsificateur des

Pères et des conciles, le champion obstiné de théories insoutenables et dangereuses. » Pourtant ce prêtre est protonotaire apostolique!

Notez, je vous prie, la circonstance très-aggravante du *temps*. C'est après les débats retentissants de 1852, après la publication des *savants* ouvrages de plusieurs prêtres et religieux, après toutes les accusations, livres, mandements, journaux, *Mémoires*, adressés au Pape contre moi et mes écrits, que le Pape a daigné me donner ce témoignage éclatant de sa haute bienveillance.

Récompenser par des distinctions honorifiques ceux qui injurient l'Église, c'est à n'y rien comprendre. N'est-ce pas m'encourager à persévérer dans la mauvaise voie où je suis? Tout au moins n'est-ce pas me déclarer moins coupable, qu'on le publiait en 1852 et qu'on le répète aujourd'hui? Or, ceci étant le fait du souverain Pontife, et ce fait pouvant avoir de fâcheuses conséquences pour les bonnes doctrines ou pour la discipline, les canonistes de la sacrée Congrégation prouveront sans peine qu'il y a lieu à suivre : et voilà le Pape à l'*Index!*

En attendant, je prierai mes adversaires, qui croient avoir raison avec d'illustres intelligences, de me permettre d'avoir tort avec des intelligences non moins illustres, conformément à la maxime de

saint Augustin : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*. Si cette autorité ne suffit pas, je leur rappellerai leur propre déclaration : « La question des auteurs classiques a certainement une grande importance. Tous ceux de NN. SS. les évêques qui ont exprimé leur opinion ont déclaré que la discusssion à cet égard était libre, à la condition de la modération, de la bonne foi et du respect qu'exigent toutes les controverses, surtout celles où tant et de si graves intérêts sont en jeu[1]. »

[1] *L'Ami de la religion*, 6 juillet 1852.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

CONCLUSION.

Notre tâche est finie; il nous reste à rappeler ce qu'elle est : nous allons le faire en peu de mots.

I.

A la vue d'un champ couvert d'ivraie, le passant dit sans crainte de se tromper : Ici on a semé de l'ivraie. En traversant un pays où l'on professe le Luthéranisme, le Calvinisme, le Mahométisme, il dit avec la même certitude : Ici on a semé du Luthéranisme, du Calvinisme, du Mahométisme. Quand je vois un monde où se manifeste à tous les regards le Paganisme avec ses grands caractères, comment ne serais-je pas autorisé à dire : On y a semé du Paganisme?

II.

Aux jours précurseurs de sa ruine, je veux dire

dans ces temps appelés, sans doute par antiphrase, *les beaux siècles* de Périclès et d'Auguste, qu'était-ce que le Paganisme gréco-romain? Dans l'ordre intellectuel, c'était *l'émancipation de la raison :* incroyance et naturalisme en religion, rationalisme en philosophie, libre penser en toutes choses. Dans l'ordre moral, c'était *l'émancipation de la chair :* sensualisme dans les habitudes et dans les goûts, matérialisme dans les arts et dans la littérature, culte fiévreux de toutes les convoitises, ayant à leur service des millions de prolétaires et une civilisation matérielle portée à ses dernières limites. Dans l'ordre politique, c'était le *césarisme :* concentration de tous les pouvoirs entre les mains d'un homme, empereur et pontife, appelé Aréopage ou César. Centralisation et despotisme d'une part, suppression de toute liberté et haine de l'autre; crainte et malaise partout.

III.

Comme conséquences palpables : L'indifférence politique pour tous les cultes, l'admission de tous les dieux au même Panthéon, le *oui* et le *non* sur tous les points, le mépris de tous les devoirs, la vie se résumant en deux mots : du pain et des plaisirs; le suicide à l'ordre du jour; Satan partout avec ses

manifestations sensibles, ses prêtres, ses prestiges et ses oracles. Pour compléter le tableau, ajoutez, de la part des derniers païens d'Athènes et de Rome, la haine et le mépris du Christianisme : haine et mépris des hommes et des choses se révélant par l'injure, par la calomnie, par la spoliation, et arrivant jusqu'au carnage.

IV.

Jetez les regards sur l'Europe actuelle; comparez le présent au passé; écoutez ce qui se dit; lisez ce qui s'imprime; connaissez les projets de la Révolution, et dites quel est celui de tous ces caractères qui nous manque aujourd'hui, ou qui, à moins d'un miracle, nous manquera demain? Philosophie, politique, mœurs générales, peinture, sculpture, architecture, poésie, théâtre, littérature, tout, chez les nations modernes, ne s'est-il pas coloré d'une teinte fortement prononcée de Paganisme gréco-romain? Les pratiques démoniaques elles-mêmes de l'antiquité ne sont-elles pas revenues sur une vaste échelle? Pauvre Europe! on lui a si bien enseigné le Paganisme qu'elle l'a appris par cœur; et sans qu'elle s'en doute, elle ne fait que répéter sa leçon; elle dort dans les bras de Satan, qui retient son souffle pour ne pas la réveiller.

V.

Que le monde actuel redevienne païen, c'est une affirmation qui ne peut être un paradoxe que pour les esprits peu habitués à réfléchir. Il n'y a que deux puissances : Jésus-Christ et Bélial, le Catholicisme et le Paganisme. La raison en est que l'un est le dernier mot de l'affirmation, comme l'autre est le dernier mot de la négation. Or, c'est une loi du monde moral aussi bien que du monde physique, que tous les êtres gravitent perpétuellement vers leur centre. L'homme ne peut pas vivre sans religion. S'il se soustrait à l'empire de Jésus-Christ, il retombe dans des proportions analogues sous l'empire de Satan. Qu'il parvienne à rompre entièrement avec le Catholicisme, et nous le verrons, après avoir erré quelque temps dans le désert de l'incrédulité, retourner au Paganisme sous une forme ou sous une autre.

VI.

Dans l'antiquité, le peuple juif, figure anticipée de tous les peuples, nous offre à chaque page de son histoire l'exemple de cette alternative inévitable. La Révolution française, avec son culte public de Vénus et de Cybèle, se dresse au milieu des siècles modernes comme un monument de cette im-

périssable loi. Chaumette et ses pareils ne furent, comme on l'a dit, ni des énergumènes ni des fous : c'étaient des logiciens. La Révolution de 1848 a manifesté les mêmes tendances; et on affirme que, dans leurs réunions nocturnes, les démocrates romains de 1849 adoraient au Capitole une statue de Quirinus. Si le monde actuel, plus avancé dans le mal que les Polythéistes de 1793, gravite vers quelque chose, tenons pour certain que ce n'est ni vers la Confession d'Augsbourg, ni vers le Talmud, ni vers le Coran : c'est tout simplement vers la religion de l'homme, esclave et dupe de Satan, qui n'en veut aucune que celle de son maître, le Paganisme[1].

VII.

Suivez la marche de cette portion de la société qui s'émancipe du règne de Jésus-Christ. Le point le plus avancé de son mouvement est marqué dans le récent ouvrage de Proudhon. La révolution païenne, qui menace le monde, a deux périodes : la période de destruction et la période de reconstruction. Jusqu'à la catastrophe de 1793, son cri de guerre fut :

[1] Dieu laissera-t il aux peuples apostats cette triste satisfaction? Tout porte à croire qu'il les anéantira plutôt que de permettre, du moins pour longtemps, un si insolent triomphe.

Écrasons l'infâme! période de destruction. Aujourd'hui, debout sur les ruines qu'elle a faites, son cri de guerre est : *Adorons Satan!* période de reconstruction. En marquant cette seconde période, Proudhon n'est pas plus isolé que Voltaire lorsqu'il indiquait la première.

Dans l'Europe entière sa voix a de nombreux échos; nous n'en citerons qu'un seul. A l'heure qu'il est, M. Renan écrit : « De tous les êtres autrefois maudits, que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème, Satan est sans contredit celui qui a le plus gagné aux progrès des lumières et de l'universelle civilisation. Un siècle aussi fécond en réhabilitations de toutes sortes ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolutionnaire malheureux, que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardées. On pourrait faire valoir, pour atténuer sa faute, une foule de motifs contre lesquels nous n'aurions pas le droit d'être sévères. » M. Renan n'est qu'un écolier. Les maîtres demandent le retour formel au Polythéisme et proposent d'adorer Satan, sous la forme la plus grossièrement obscène dont l'idolâtrie de l'Inde et les monuments de Pompéi aient conservé la trace. Voilà un faible échantillon de ce qu'on écrit, de ce qu'on veut. Où en est un monde chrétien dans lequel l'expression de pareils vœux, la manifestation de semblables

tendances sont devenues possibles? un monde qui l'entend et qui ne proteste pas?

VIII.

Comment, après dix-huit siècles de Christianisme, les nations modernes en sont-elles venues à ressembler, presque comme deux gouttes d'eau, aux nations païennes dans les jours de leur décadence? Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Comme l'ancien peuple de Dieu, le peuple chrétien s'est mis en contact intime et habituel avec des Gentils; l'éclair a rencontré l'éclair; le péché originel, l'orgueil et le sensualisme, innés dans l'homme, se sont trouvés multipliés par l'orgueil, par le sensualisme, par le péché, parés de tous leurs attraits séducteurs et constitués à l'état permanent au sein de l'antiquité gréco-romaine. L'Europe a couché dans le lit du lépreux, et elle a pris la lèpre : voilà le fait. Sur l'époque, la nature et la transmission perpétuelle de ce fait, l'histoire, scrupuleusement étudiée dans les douze volumes de la *Révolution*, rend toute négation impossible.

IX.

Sinon pour échapper à la Révolution, du moins pour reconstruire l'édifice après la catastrophe, quel

moyen reste à l'Europe? Un seul. C'est par l'éducation que le Paganisme est rentré chez les nations chrétiennes; c'est par l'éducation qu'il doit en sortir. Nul peuple chrétien ne peut vivre sans le Christianisme. Tant vaut l'éducation, tant vaut le peuple. Voulez-vous sérieusement une Europe chrétienne? ayez une éducation complétement chrétienne, dans les livres et dans les hommes. Reconduisez l'Europe aux sources de sa vie. Le jour où, par une mesure seule capable de dégager devant Dieu et devant les hommes, devant le présent et devant l'avenir, la responsabilité de ceux qui gouvernent le monde, les générations qui font les autres à leur image se retrouveront, pendant les huit années décisives de la vie, en commerce intime et habituel — avec *Dieu*, parlant par les saintes Écritures, — avec les *Pères*, parlant par leurs immortels ouvrages, — avec les *Martyrs*, parlant par leurs actes héroïques, — avec nos *Aïeux chrétiens*, parlant par leurs glorieuses annales, — avec la *Philosophie*, les *Sciences* et les *Arts*, parlant le langage de la Foi : ce jour-là, mais ce jour-là seulement, la Révolution sera vaincue. Alors commencera une autre Révolution assez puissante pour améliorer le présent et pour sauver l'avenir. Faire tout le reste, cela excepté, c'est ne rien faire : la conscience le dit, l'expérience le prouve.

X.

Depuis quatre siècles, l'Église, la société, la famille chrétiennes battent en retraite sur toute la ligne. Chaque jour elles perdent du terrain. Leurs principes ébranlés, méprisés, niés, foulés aux pieds, ressemblent à des blessés désormais sans force ou à des cadavres sur un champ de bataille. Quelle est la cause de cette lamentable déroute, inouïe chez les nations chrétiennes? Les défenseurs ont-ils manqué? Jamais ils ne furent plus nombreux, plus éloquents, plus solides. L'histoire des quatre derniers siècles est pleine de leurs héroïques efforts. Le Christianisme aurait-il perdu quelque chose de sa force intrinsèque! Il est aujourd'hui ce qu'il était hier, ce qu'il sera toujours : le principe divin qui a tiré le monde de la barbarie, et qui en tire encore des peuples d'anthropophages. Quel est donc cet effrayant mystère?

XI.

Évidemment, il y au cœur des nations modernes un répulsif permanent qui paralyse l'action du Christianisme et qui émousse les armes de ses soldats. Évidemment encore, ce répulsif est un élément nouveau qui n'existait pas il y a quatre siècles. Cet élé-

ment n'est donc pas simplement le péché originel, attendu que le péché originel existait il y a quatre siècles, et qu'il n'a pas empêché le Christianisme de régner sur les âmes et de dominer l'Europe. Quel est donc ce répulsif antichrétien, cet élément inconnu de nos pères? Tournez, retournez la question sous toutes ses faces, passez l'histoire au crible, et vous trouverez toujours pour résultat le Paganisme revenu en Europe avec la Renaissance, introduit perpétuellement au cœur des jeunes générations par l'éducation de collége, et, de là, rayonnant sur la société tout entière, dans laquelle il reproduit les mêmes faits qui signalèrent son empire au sein des nations de l'antiquité.

XII.

Telle est pour nous la synthèse du mal, la formule de ce que nous voyons, la donnée qui explique, et qui explique seule, les événements autrement incompréhensibles des quatre derniers siècles : comme la loi de l'attraction explique, et explique seule, les phénomènes du système planétaire. Ne pas l'admettre, c'est vous obliger à donner la vôtre. Expliquez donc l'effrayante stérilité de la polémique chrétienne depuis la Renaissance, et la marche toujours envahissante de la Révolution. Il est temps de parler; la société est malade, très-malade, vous en convenez :

dites donc ce qu'il faut faire pour l'empêcher de périr? Repousser la solution sous prétexte qu'elle vient de nous serait une erreur. Elle vous est donnée par les plus hautes intelligences contemporaines dans l'Europe entière. Elle fut constamment proclamée par tous les hommes éminents qui depuis quatre siècles ont fixé leur attention sur l'enseignement des classes lettrées. Dire qu'elle n'a pas été acceptée serait puéril. Comme s'il n'était pas facile de comprendre qu'on se fît illusion sur les dangers d'une éducation qui n'avait pas encore donné tous ses fruits, et qu'on ait fermé l'oreille aux voix prophétiques qui signalaient le péril. N'est-ce pas ce que nous voyons encore tous les jours?

XIII.

En attendant qu'il vous plaise d'indiquer avec précision la cause du mal qui dévore l'Europe moderne et de formuler, avec non moins de précision, le remède capable de le guérir, nous répéterons qu'attaquer un ennemi, ce n'est pas rester sur la défensive; c'est franchir ses frontières et porter le feu sur ses terres. La Révolution étant la *négation absolue*, attaquer la Révolution c'est proclamer l'*affirmation* absolue, la proclamer dans le lieu et dans le temps où elle peut l'être avec succès. Cette affirmation absolue, c'est le Catholicisme; ce lieu, ce

sont les jeunes âmes, ouvertes à toutes les impressions et vierges encore de la zizanie révolutionnaire; ce temps est celui de l'éducation, il n'y en a pas d'autre.

Si vous ne savez pas, si vous ne voulez pas mettre à profit ce temps favorable, pour vous emparer de la place encore libre et vous y établir solidement, pour semer *exclusivement*[1] et pure de tout alliage l'affirmation catholique dans les âmes, pour cultiver avec un soin jaloux cette précieuse semence, pour la protéger jusqu'à ce qu'elle ait poussé de fortes racines et se soit épanouie en une végétation vigoureuse; si vous l'employez, même en partie, à semer la grande négation qu'on appelle le Paganisme, c'est-à-dire la Révolution elle-même dans son essence : vous n'attaquez pas sérieusement la Révolution, vous préparez son triomphe dans la société en perpétuant son règne dans les âmes.

XIV.

Tel est le résumé de notre travail. Si rapide qu'il soit, ce résumé nous semble suffire pour justifier le mot d'un des plus profonds penseurs de notre époque, Donoso Cortès : « La question soulevée par

[1] Tous nos ouvrages, et en particulier notre Préface aux classiques profanes, expliquent le sens que nous donnons à ce mot.

le Ver rongeur, nous disait-il, est la plus grave et même la seule question du XIXe siècle. A tous les points de vue, c'est la question de vie ou de mort. Qui n'en comprend pas l'importance ou l'opportunité ne comprend ni ce qu'il voit, ni ce qu'il dit, ni ce qu'il doit faire. Le passé, le présent, l'avenir sont pour lui lettres closes. »

XV.

Rien de plus vrai ; à l'éducation des classes éclairées se rattachent aujourd'hui, *plus que jamais,* toutes les questions, de quelque nature qu'elles soient : philosophiques, littéraires, scientifiques, artistiques, religieuses ou sociales. De la manière dont elle sera résolue dépend le salut ou la ruine. En face de ce suprême intérêt, n'est-il pas temps d'oublier nos petits intérêts, nos mesquines querelles, nos tristes préjugés? N'est-il pas temps de sortir de notre apathie, d'ouvrir les yeux, d'orienter la lutte et d'unir nos forces?

XVI.

Le fait contemporain qui domine tous les autres, c'est le partage du monde en deux camps : une partie de la société devient ouvertement païenne, l'autre franchement catholique. Tout accélère ce

double mouvement. Le jour où il n'y aura plus sur la terre que des païens et des chrétiens, il n'y aura plus que des persécuteurs et des martyrs. A qui restera la victoire? Dieu le sait. Puisque le présent ne nous offre qu'un point d'appui chancelant, l'avenir doit être le vrai champ du combat. L'avenir plein d'espérance pour les uns, de terreur pour les autres, de mystère pour tous; par les uns salué comme le triomphe absolu du bien, par les autres redouté comme le règne absolu du mal, par tous attendu avec anxiété, l'avenir sera ce que nous l'aurons fait. Quelles que soient les destinées du monde, l'éducation chrétienne que nous aurons donnée aux générations qui nous suivent ne sera pas sans fruit; elle formera de NOBLES VAINQUEURS ou de NOBLES VICTIMES.

Tel est le but de la tâche laborieuse que nous venons d'accomplir; tels sont les motifs qui pressent tout homme préoccupé des grands intérêts qui se débattent aujourd'hui, de prendre part à cette lutte suprême du bien contre le mal, du Paganisme contre le Christianisme, et de ne rien négliger dans la position que Dieu lui a faite pour en assurer le succès : *In his omnis homo miles.*

Paris, 19 mars, fête de Saint-Joseph, 1859.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE IV.

SEIZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE V.

SEIZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE VI.

SEIZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE VII.

SEIZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE VIII.

SEIZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE IX.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE X.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XI.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XII.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XIII.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XIV.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XV.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XVI.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XVII.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XVIII.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XIX.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.